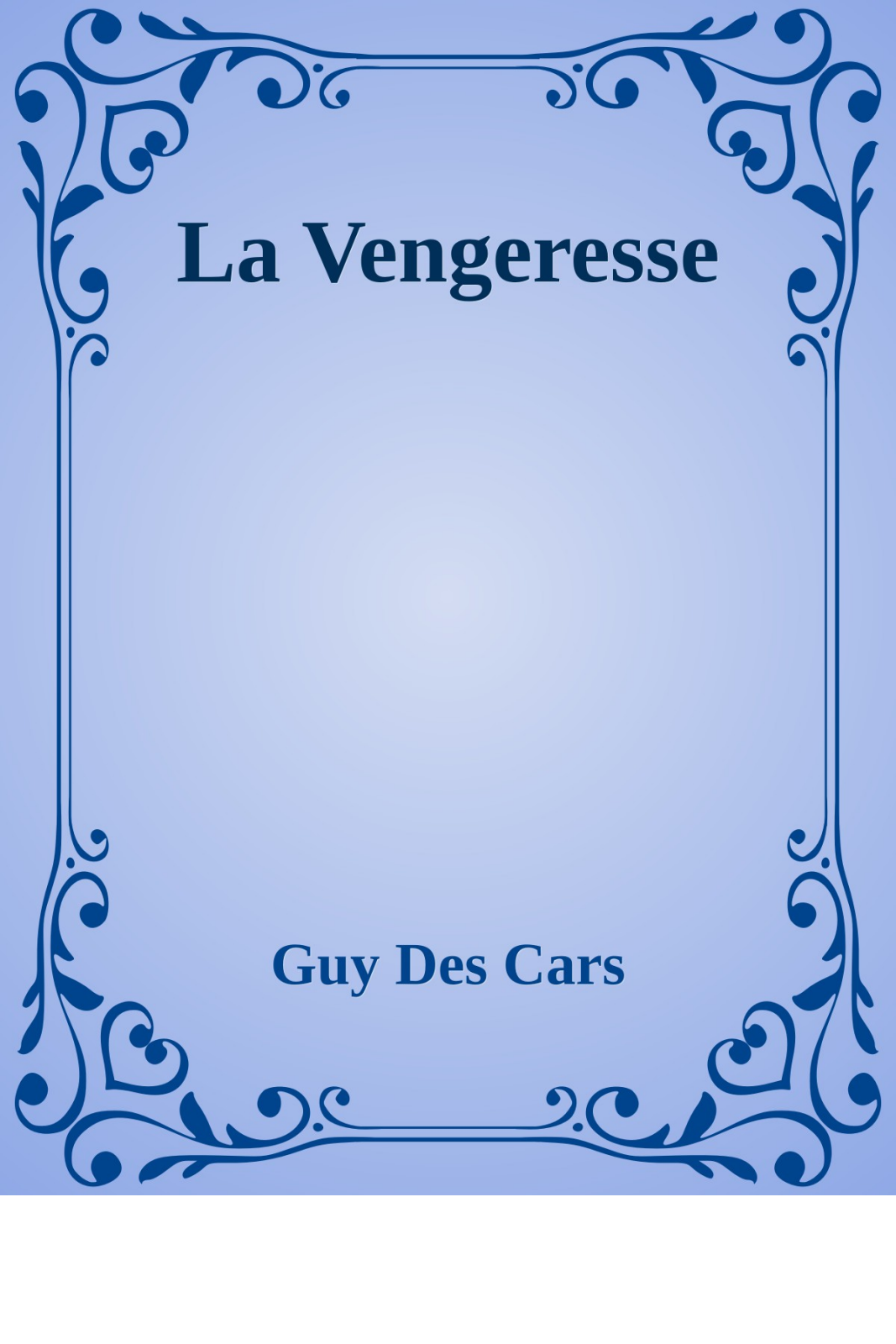




La Vengeresse

Guy Des Cars

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



Guy des Cars

La vengeresse



La Vengeresse

Guy des Cars

J'ai lu (1982)

Guy des Cars

Né à Paris, il débute par le journalisme. C'est avec L'officier sans nom que s'ouvre sa carrière prodigieuse de romancier qui en fait l'un des écrivains de langue française les plus lus dans le monde.

Comment se venger d'un mari volage, mais trop tôt disparu ? se demande Christiane, la jeune veuve du peintre Serge Wyr.

Et voilà que naît dans son esprit un plan machiavélique destiné à anéantir ses rivales : femmes célèbres ou illustres inconnues, toutes celles qui, un jour ou l'autre, ont compté pour Serge.

De Lulu, le modèle famélique d'un Montparnasse aujourd'hui disparu, à Carole, la brune sculpturale qui a lié son destin à un ferrailleur milliardaire, en passant par la très cynique et distinguée lady Shelfield, toutes devront subir la froide vengeance de Christiane.

Un roman passionnant au dénouement des plus surprenants...

Le Premier Modèle

Après avoir contemplé une fois de plus le portrait que son mari avait fait d'elle — œuvre dont elle connaissait les moindres détails et qui était le seul tableau accroché à un mur du petit boudoir où elle passait la plus grande partie de son temps quand elle se retrouvait dans son appartement — Christiane resta rêveuse... Rêve teinté d'une tristesse infinie à laquelle se mêlait l'odieuse sensation de solitude. Ça faisait une semaine, depuis le décès de Serge après douze années de vie commune, que Christiane se sentait désespérément seule. C'était comme s'il n'y avait plus personne auprès et même autour d'elle. Fatima, la servante portugaise, ne comptait pas. Quant aux innombrables amis qui s'étaient manifestés quelques jours plus tôt au cours du défilé, à l'issue de la cérémonie funèbre où Serge avait été incinéré selon sa demande, ils semblaient s'être tous volatilisés. Il ne restait plus, encombrant le petit meuble-secrétaire placé juste au-dessous du portrait, qu'un amoncellement de lettres de condoléances et de télégrammes auxquels Christiane ne se sentait pas le courage de répondre.

Encore belle femme, Christiane possédait ces attraits suprêmes qui permettent de rester désirable : l'allure, le port, la classe... Et c'était sans la moindre crainte qu'elle pouvait regarder son propre portrait : les différences entre la femme peinte et celle qu'elle était devenue aujourd'hui se révélaient infimes. C'en était fascinant : les cheveux châtain clair coupés court étaient les mêmes, les yeux noisette, la douceur du regard, les lèvres charnues et nullement vulgaires, le nez droit bien proportionné, l'arrondi du visage, le menton un peu volontaire dominant le cou d'une finesse extrême, les mains et leurs attaches que l'on retrouvait sur la toile ainsi que le décolleté avantageux, rien n'avait changé... Comme le portrait avait été exécuté quand Christiane avait vingt-huit ans, c'était à croire que les douze années d'intervalle n'avaient pas compté. La seule véritable variante provenait de la teinte et de la coupe de la robe : celle de la jeune femme du portrait était gris perle et échancrée, laissant généreusement apparaître une chair laiteuse ; celle de la dame de

quarante ans assise devant le secrétaire était noire et montant jusqu'à la naissance du cou. Où était la vraie réussite ? Celle de l'artiste qui avait deviné que, malgré les années, le modèle ne changerait guère, ou celle du modèle qui avait su tenir la gageure de rester égale à l'œuvre ?

Pendant cette première semaine de solitude, Christiane n'avait fait que ressasser un passé tout proche, mais qui lui paraissait cependant déjà lointain depuis l'instant de la coupure inexorable qui suivit la mort subite de son époux. Elle le revoyait tel qu'elle l'avait entrevu la première fois au cours d'un vernissage où l'une de ses amies, dont le portrait figurait parmi les œuvres exposées, l'avait entraînée ; et elle se souvenait très bien de la robe qu'elle portait cet après-midi-là. Le héros de l'exposition — celui qu'un Paris mondain, se croyant compétent en peinture et toutes choses, était venu féliciter — avait brusquement surgi de la foule devant elle pendant que son amie disait :

— Chérie, voici notre merveilleux Serge Wyra...

Pour Christiane, le choc avait été immédiat : cet homme à la quarantaine éblouissante ne pouvait être que pour elle. N'avait-il pas tout ce qui lui plaisait : la prestance, l'élégance, le charme, le sourire ? Ce fut le coup de foudre chez elle qui avait attendu jusqu'à sa vingthuitième année sans connaître la merveilleuse rencontre. Et pourtant... Ce n'étaient pas les soupirants ni les flirts ni les demandes en mariage qui lui avaient manqué ! N'était-elle pas une riche héritière, une fille unique et une orpheline depuis sa neuvième année à la suite d'un accident de voiture qui avait coûté la vie à ses parents ? Depuis, elle avait été élevée par une tante, sœur de sa mère, avec laquelle elle n'avait jamais eu d'affinités et dont elle s'était débarrassée sans regrets dès que sa majorité le lui avait permis. Ensuite elle avait vécu à sa guise, voyageant beaucoup, se passionnant pour les rallyes automobiles ou pour le tennis, s'intéressant à peu près à tout, à l'exception cependant de la peinture... Et voilà que cet art se présentait brusquement à elle, par la faute d'une amie, avec l'apparition d'un monsieur dont elle ignorait même le nom la veille et dont la spécialité était de faire surtout des portraits de femmes — artistes plus ou moins célèbres, épouses légitimes, compagnes ou égéries de personnages connus — qui toutes n'avaient été agréées par le pinceau du célèbre Serge Wyra qu'à la condition qu'elles eussent les moyens de rétribuer substantiellement son talent. Car ce peintre avait la réputation d'être l'un des portraitistes les plus chers de Paris, de Londres ou de Rome ! Quant aux Américaines du Nord, aux Brésiliennes ou autres, elles n'hésitaient pas à survoler les mers et à traverser les continents pour venir se faire peindre par lui. L'artiste,

dont le véritable talent était honorable mais sans plus, avait compris que plus il se ferait payer cher, plus il parviendrait à s'attacher la clientèle des snobs. Calcul qui s'était révélé juste puisque à chaque fois qu'il voulait bien consentir à un vernissage — une fois tous les deux ans au maximum — on s'y écrasait.

D'où venait ce personnage, adulé par une certaine clientèle, décrié par des critiques affirmant que tout ce qu'il peignait n'était pas de la bonne peinture parce que essentiellement figuratif et trop ressemblant aux modèles, jalosé surtout par l'ensemble des confrères qui ne lui pardonnaient pas de gagner autant d'argent ? Nul ne le savait exactement. On le disait d'origine tchèque mais lui prétendait être le fruit des amours secrètes d'un noble hongrois exilé et d'une belle Vénitienne. Seulement, entre ce qu'il disait et la vérité... En réalité, il était né dans la banlieue parisienne. L'important n'était pas son vrai nom, des plus banals et trop français, mais celui qu'il avait réussi à se fabriquer en l'apposant au bas de ses toiles : *Serge Wyr...* Sa grande chance avait été qu'avec les progrès fulgurants de la photographie en noir ou en couleurs, tellement plus rapide et moins onéreuse, les portraitistes s'étaient faits de plus en plus rares. Enfin, en plus de ce talent discutable, ne possédait-il pas grâce à sa haute taille, à sa chevelure blond cendré et à ses yeux légèrement dessinés en forme d'amande — ce qui lui donnait un vague charme slave — quelques-uns de ces atouts irrésistibles qui favorisent le succès, tout particulièrement auprès des femmes ? Tout cela, ajouté à une voix mâle et mélodieuse dont il savait se servir en virtuose pour plaire, lui permettait beaucoup d'audaces. Il était l'incarnation même du parfait séducteur auquel tout réussit : le succès, l'argent, les femmes. Laquelle aurait pu lui résister ? Certainement pas une Christiane qui se trouvait pour la première fois de sa vie en présence d'un pareil homme. Ce jour-là, après lui avoir baisé la main dans un geste naturel, dépourvu de toute obséquiosité, le beau Serge avait simplement dit :

— Je serais très heureux de pouvoir vous peindre bientôt telle que vous m'apparaissez aujourd'hui et vêtue de cette robe grise qui convient à votre type de beauté.

Travail qui commença une semaine plus tard dans l'atelier du « Maître » situé à Montparnasse. Atelier charmant où tout était conçu et habilement étudié pour permettre la naissance d'œuvres dont la réputation paraissait devoir rester impérissable aux regards d'une certaine clientèle triée sur le volet.

Christiane se souvenait avec émotion des séances de pose. L'artiste avait pris tout son temps : il en était d'ailleurs ainsi pour chacun de ses modèles. La première fois, Christiane s'était fait

accompagner par cette amie Raymonde qui avait servi d'intermédiaire au vernissage. Raymonde qui n'avait pas été longue à dire :

— Maintenant, je pars. Je sais, mon cher Serge, que vous avez horreur — et cela se comprend ! — qu'une tierce personne soit là, derrière vous, quand vous travaillez. Souvenez-vous de ce qui s'est passé un jour où mon mari avait eu la malencontreuse idée de venir voir où en était mon portrait que vous étiez en train de faire. Vous ne l'avez pas éjecté mais ce fut tout juste ! Il ne vous en a d'ailleurs pas voulu le moins du monde.

— J'avoue ne pas pouvoir supporter, quand je peins, la présence de qui que ce soit. Cela crée une sorte de fluide maléfique qui me gêne et qui paralyse mon travail.

— Je m'en vais en vous laissant seul avec votre magnifique modèle. D'ailleurs, vous ne risquez pas, dans son cas, d'entendre les critiques ou les réflexions plus ou moins fondées d'un époux puisqu'elle n'en a pas ! Chérie, tu me téléphoneras dans quelques jours pour me dire si tout se passe bien ?

— Chère amie, rassurez-vous ! dit Serge. Tout se passera aussi bien qu'avec vous. À bientôt.

Christiane s'était retrouvée seule avec lui.

Première séance pendant laquelle ils parlèrent de tout et de rien et où le peintre ne toucha ni à ses crayons ni à ses pinceaux.

— Il est indispensable, expliqua-t-il dans son large sourire découvrant une denture éclatante, de créer l'ambiance. Accepteriez-vous un verre de champagne ?

— Volontiers.

Après avoir débouché une bouteille, enfoncée dans un seau à glace posé sur un guéridon, qui semblait n'attendre que ce geste, il lui tendit un verre en ajoutant :

— On dit que ce breuvage est le nectar des artistes et des amants...

Ils burent la première gorgée en se regardant. Fut-ce l'effet du nectar ? Elle parla à son tour :

— Cet atelier est une réussite.

— Il est surtout gai, avec l'avantage d'avoir un bon éclairage grâce à cette baie qui donne sur les toits de ce quartier tellement affectionné des peintres ! A-t-on déjà fait votre portrait ?

— Jamais.

— Quelle erreur impardonnable ! Vous êtes pourtant le modèle rêvé... C'est vrai : bien qu'étant encore très jeune, vous avez absolument tout de la femme accomplie.

— Si ce renseignement peut vous aider pour me peindre, apprenez que j'ai vingt-huit ans.

— L'âge idéal ! Personnellement, et Dieu sait si j'ai déjà observé d'innombrables femmes avant de les peindre, je vous en avais donné tout au plus vingt-quatre.

— Vous me rajeunissez déjà ! C'est très gentil mais ne craignez-vous pas qu'une telle erreur d'optique ne nuise à la véracité du portrait ?

— On ne paraît jamais assez jeune sur une toile ! C'est la seule façon de ne pas la voir vieillir... Grâce à votre amie qui m'a téléphoné pour fixer ce rendez-vous, je connais votre nom ainsi que votre prénom : Christiane. Il vous va. Puis-je me permettre de vous appeler directement par le prénom plutôt que par des « Mademoiselle » qui, à la longue, risqueraient de devenir fastidieux au fur et à mesure que les séances de pose se prolongeraient ?

— Appelez-moi Christiane.

— Et pour vous, je serai Serge. Toutes les femmes que j'ai peintes ne m'appellent qu'ainsi : c'est pour moi une preuve d'amitié... Les hommes, eux, préfèrent généralement dire « Monsieur Wyra », cherchant sans doute à rester sur une sorte de réserve à mon égard. Ce qui est assez stupide puisque eux aussi viennent se faire « portraiturer » par moi. D'ailleurs j'ai remarqué qu'un homme qui pose a toujours quelque chose d'emprunté... Il donne l'impression d'être gêné et ne se rend pas compte que cette retenue peut parfois, malgré mes efforts, retirer beaucoup de vie à la toile. C'est pourquoi je préfère peindre les femmes... Faire le portrait d'un homme, à moins que ce ne soit un personnage exceptionnel, ne m'attire pas tellement ! Il se glisse toujours, je le sens, dans ce genre de portrait, un côté cérémonieux ou figé.

— Alors pourquoi perdre votre temps à peindre ces messieurs ?

— Vous avez pu le constater l'autre jour à mon vernissage : j'en fais le moins possible ! Si je me décide, c'est uniquement parce qu'il m'est difficile de résister à deux arguments essentiels...

— Lesquels ?

— D'abord, la notoriété du personnage qui, lorsqu'il a pris possession de son portrait, le fait placer le plus souvent dans le bureau

du conseil d'administration qu'il préside ou dans son cabinet d'avocat... Ces derniers adorent se faire peindre drapés dans leur toge et coiffés de la toque : costume triste que j'exècre ! Il y a aussi quelques hommes politiques ou des généraux... Les premiers insistent pour que je n'oublie pas la rosette ornant le revers de leur veston et les seconds posent toujours dans un uniforme chamarré d'une impressionnante brochette de décorations. Ils sont persuadés que ça impressionnera ceux qui contempleront leur effigie et à moi ça me fait une excellente publicité en incitant certains de leurs confrères à me passer également des commandes !

— L'autre argument ?

— Le prix... Il me faut bien vivre ! Je demande nettement plus cher à un homme qu'à une femme.

— Féministe à ce point ?

— Question de principe : j'aime la femme et je suis toujours prêt à lui faire des concessions.

— C'est ce que j'ai appris.

— Par votre amie Raymonde ?

— Non, par votre vernissage... Cette passion des femmes se dégageait de chacune de vos toiles : on sent que vous les connaissez très bien et que vous savez l'exprimer... Raymonde, par exemple, qui ne m'a entraînée à votre exposition que pour me montrer son portrait, n'est pas précisément ce que j'appellerais une beauté... Elle a du chic, du chien, et elle est charmante mais c'est à peu près tout ! Eh bien, vous êtes quand même parvenu à faire d'elle une beauté.

— Elle est loin d'avoir votre éclat, mais c'est quand même une jolie femme à sa manière : vous ne voudriez tout de même pas que l'on retrouve sur son portrait les quelques petites imperfections physiques qu'elle peut avoir ? Si j'agissais ainsi, il n'y aurait plus une seule femme qui accepterait de se faire peindre par moi !

— Je vous trouve un peu cynique mais je ne déteste pas ce genre d'humour... Et justement, puisque vous venez de prononcer le mot, il me paraît important que nous parlions du prix que vous me demanderez. Comme je n'ai ni mari, ni protecteur, ni même un ami pour aborder ce sujet assez délicat, il faut bien que je m'en charge moi-même. Franchement, combien voulez-vous ?

Il eut une courte hésitation :

— Savez-vous que vous êtes une femme surprenante ? Non contente d'être belle, vous savez aussi mener vos affaires.

— J'y suis bien obligée depuis ma majorité puisque je n'ai plus de famille à l'exception d'une tante, sœur de ma mère, que j'ai toujours détestée et que je vois le moins possible. Maintenant mettons-nous d'accord sur le prix du portrait pour que ce soit une affaire terminée.

— J'ai horreur de parler chiffres avec une femme !

— Il le faut cependant. Serge, enhardissez-vous !

— C'est bien parce que vous l'exigez...

Il énonça un chiffre presque à voix basse. Le montant très important parut à Christiane être proportionnellement inverse à la timidité de la voix qui venait de le prononcer. Malgré tout, elle répondit, souriante :

— C'est d'accord. Si, au cours de votre vernissage, vous avez manifesté le souhait de m'avoir pour modèle, maintenant c'est moi qui vous sollicite pour que vous me peigniez... Décision que j'avais d'ailleurs prise avant de venir ici puisque j'ai remis intentionnellement cette robe grise qui vous avait tant plu l'autre jour.

— Je l'ai en effet remarqué quand vous êtes entrée et cela m'a fait plaisir mais cette robe ne sera pas nécessaire pendant les premières séances de pose qui me permettront de mettre en place sur la toile l'ensemble du portrait. Je débute toujours par le visage, le reste vient facilement ensuite.

— Vous commencez quand même aujourd'hui ?

— Non. Demain à quinze heures si cela vous convient ? Après nous continuerons à raison de deux séances par semaine jusqu'à ce que ce soit terminé... C'est un rythme suffisant, sinon vous finiriez par trouver ces séances odieuses ! Moi-même j'ai besoin d'entractes pour reprendre mon souffle et corriger d'un œil reposé les erreurs que j'ai pu commettre. Aujourd'hui, nous faisons uniquement connaissance. Disons que c'est notre premier tête-à-tête, prélude de tous ceux qui suivront. Les séances de pose ne sont rien d'autre qu'une succession de tête-à-tête entre le modèle et l'artiste jusqu'à ce que surgisse entre eux la communion totale qui permettra à l'œuvre, née de cette collaboration intime, d'atteindre sa plénitude... Vous me comprenez ?

— Très bien.

— Encore un peu de champagne ? Ça délie la langue et ça favorise les confidences que vous devez me faire pour que je puisse de mieux en mieux vous situer... Parlez-moi de vous pour faciliter ma tâche, dites-moi tout ce que vous avez envie de me raconter ou même

n'importe quoi ! Un portraitiste, c'est un peu comme un confesseur... Comment voulez-vous qu'il parvienne à donner une âme à la toile qu'il va faire s'il ne connaît pas déjà celle de son modèle ?

— Vous avez une curieuse façon de travailler...

— Chaque portraitiste a la sienne mais sincèrement je pense que la mienne n'est pas la plus mauvaise : vous-même avez pu constater les résultats au vernissage.

— Avec tous vos modèles, vous agissez ainsi ?

— Avec les femmes, oui. Si je me rends compte qu'elles se refusent à se livrer entièrement à moi, je n'arrive pas à les sentir et je préfère ne pas les peindre. Les séances de pose ne doivent pas être une contrainte mais une sorte d'exaltation, source de joie...

— Vous êtes marié ou peut-être l'avez-vous été ?

— Pas encore mais ça ne veut pas dire que je suis résolument contre le mariage ! Ne croyez-vous pas qu'un homme de quarante ans n'est pas plus un « vieux garçon » endurci qu'une femme de vingt-huit ans n'est une « vieille demoiselle » ? Cela prouve simplement qu'aussi bien vous que moi sommes des gens capables de réfléchir et qui n'ont pas voulu se lancer dans la périlleuse expérience matrimoniale sans avoir bien compris où elle risquait de les conduire. Ma chère Christiane, le mariage est tout le contraire d'une aventure. N'est-ce pas votre avis ?

— Les aventures, vous avez pourtant dû en connaître quelques-unes ?

— C'est ce qui m'a rendu assez prudent. Tout homme qui se décide à convoler doit avoir vécu une foule d'aventures s'il ne veut pas se retrouver comme un niais devant sa femme... Oui, je l'avoue, j'ai vécu beaucoup d'aventures et je n'en regrette aucune ! Il n'y en a pas une seule qui m'ait laissé un goût d'écœurement et je suis convaincu que la somme de ces aventures, dont certaines ont été très courtes et d'autres plus prolongées, m'a apporté une expérience relative qui devrait me permettre de ne pas trop me tromper le jour où je rencontrerai enfin celle qui m'est destinée. Que nous soyons homme ou femme, nous n'avons au cours de notre existence qu'un seul conjoint véritable avec lequel les choses peuvent durer. N'est-ce pas l'éternelle histoire de la pomme qui a été coupée en deux ? Essayez de joindre l'une de ces moitiés à celle d'une autre pomme, vous ne parviendrez jamais à ce qu'elle colle parfaitement... Et vous ? Serait-ce indiscret de vous demander si vous avez également savouré l'aventure ?

— Vous êtes en effet très indiscret. Je ne vous répondrai pas. Admettons simplement que je me sens aussi libre que vous.

— Voilà qui m'enchant ! Un pareil aveu me permettra peut-être de réussir, avec vous pour modèle, mon meilleur portrait... J'y étais d'ailleurs décidé dès la première seconde où je vous ai vue.

— C'est bien vrai ?

— Ce ne peut pas être un mensonge puisque vous êtes une femme à part.

— Venant de vous, je consens à le prendre pour un compliment.

— Maintenant que vous connaissez l'atelier où je travaille, cela vous amuserait-il de découvrir le reste de cet appartement ?

— Parce que vous habitez ici ?

— Mais oui ! C'est aussi ma garçonnière. Vous voyez ce petit escalier en colimaçon ? Il conduit à l'étage où je me suis fait aménager une chambre, un dressing room, une salle de bains et une petite cuisine assez sympathique dont je ne me sers d'ailleurs que pour faire mon thé du réveil parce que je suis nul en cuisine ! Tout cela, bien entendu, est mansardé : ce sont d'anciennes chambres de bonne que j'ai reliées entre elles.

— C'est votre nid d'amoureux ?

— Si l'on veut... Pourtant, il m'arrive, plus souvent que vous ne pourriez le croire, d'y dormir seul. Ce qui n'est pas désagréable et même très profitable quand j'ai beaucoup travaillé la veille. Vous pouvez être certaine aussi qu'au cas où il m'arriverait de me marier, je mettrais comme condition préalable à cette union que mon épouse admette que je conserve ce duplex où je vis déjà depuis sept années. Bien sûr, nous aurions un autre domicile où notre couple vivrait officiellement et où nous recevrons nos amis. Ici, à deux pendant vingt-quatre heures sur vingt-quatre, nous finirions très vite par nous sentir quelque peu étriqués. Nous habiterions ensemble dans l'appartement plus vaste mais je n'y travaillerais pas : cet atelier et mon ex-garçonnière — auxquels je suis très attaché et qui, eux également, ont fini par s'habituer à ma présence — resteraient mon petit coin secret où je reviendrais le plus possible.

— Votre épouse aura le droit d'y pénétrer ?

— De temps en temps mais pas trop et jamais quand je travaille ! Si elle a quelque chose d'urgent à me dire, le téléphone n'a pas été inventé pour rien. Nous faisons la visite domiciliaire ?

— Avec plaisir.

La « garçonnière » répondait exactement à l'appellation que lui avait donnée le peintre. Quand la visite fut terminée et alors qu'ils descendaient l'escalier, Serge demanda :

— Que pensez-vous de ce deuxième étage ?

— Bien que vous m'ayez confié qu'il vous arrivait d'y dormir souvent en solitaire, je trouve qu'il sent la femme ou « les » femmes comme d'ailleurs tout l'atelier ! Pour moi c'est une impression assez nouvelle que je ne déteste pas : elle m'amuse plutôt...

Mais, secrètement, elle — qui n'avait plus cessé de penser à lui depuis la première rencontre — se disait : « Pourquoi ne pas accaparer pour moi toute seule cet homme à femmes ? J'ai une furieuse envie de le voler et je me sens très capable de le tenir. N'ai-je pas beaucoup d'atouts en main pour y parvenir ? À quarante ans, ayant une épouse sensiblement plus jeune que lui, peut-être parviendrait-il à s'assagir ? Et ne suis-je pas certaine d'être plus belle que ces femmes dont j'ai vu les portraits le jour de son vernissage ? Personne n'encombre ma vie et j'ai la chance de posséder une solide fortune. Lui, malgré les prix exorbitants qu'il demande à ses modèles, ne doit pas tellement rouler sur l'or ! Ceci parce que, comme beaucoup d'artistes, il n'est pas seulement un coureur de jupons mais aussi un bohème qui doit jeter l'argent par les fenêtres dès qu'il en gagne... Et ceci pour rien : uniquement pour épater ou pour séduire, pour maintenir sa réputation d'homme auquel tout réussit... Ce côté bohème, qui ne me déplaît d'ailleurs pas tellement, ne convient-il pas à un peintre ? Ça l'habille et ça lui apporte une sorte d'auréole. C'est un vainqueur perpétuel doublé d'un joueur qui ne doit pas aimer perdre et qui ne serait peut-être pas fâché d'avoir dans sa vie une compagne désirable dont la présence le flatterait tout en lui permettant de passer les périodes difficiles qu'il ne peut pas ne pas connaître... Mais une compagne — il vient de me le faire comprendre — qui saurait avoir l'intelligence de ne pas l'importuner quand il éprouverait le besoin de recommencer à mener de temps en temps sa vie de garçon et qui accepterait beaucoup de choses ! Pour cela, il faudrait que cette femme l'adore... N'est-ce pas un peu mon cas ? Sans doute suis-je folle à lier mais je sens que c'est lui, et lui seul, dont j'ai besoin avec son côté brillant et tous ses défauts ! Pour atteindre ce résultat, je ne vois qu'un moyen radical : le mariage. Pour lui, ça offrirait déjà l'avantage d'être une nouveauté et puisqu'il m'a confié qu'il n'y était pas farouchement opposé... S'il me l'a dit, n'est-ce pas une sorte d'invite de sa part parce qu'il sait déjà très bien ce que je pourrais représenter pour lui. Entre le vernissage et aujourd'hui, il a

eu tout le temps de se renseigner : c'est pourquoi il m'a demandé — malgré son envie, que je crois vraie, de me peindre — un tel prix ! Pour lui, c'était déjà un test. Je connais Raymonde : bavarde comme elle l'est, elle n'a sûrement pas omis de lui parler de ma fortune de femme libre qui commence à s'ennuyer parce qu'elle est plutôt désœuvrée... Les rallyes automobiles, le tennis, les voyages, c'est très bien mais ça ne suffit quand même pas à meubler une existence ! Le mariage, c'est beaucoup plus accaparant ! Seulement, ce n'est pas moi qui peux faire la demande ! Je risquerais de me rendre ridicule à ses yeux. Il faut absolument que ça vienne de lui... »

— Qu'est-ce qui vous prend brusquement, Christiane ? Vous ne dites plus rien. Serait-ce la visite complète de mon appartement qui vous a rendue aussi songeuse ? Encore un verre de champagne ?

— Sincèrement non. Je dois me sauver ! J'ai un dîner ce soir et mon coiffeur m'attend.

— Le coiffeur, c'est sacré. Vous serez là demain à quinze heures ?

— C'est promis... Mais êtes-vous bien sûr de me connaître suffisamment pour pouvoir commencer à travailler ?

— Oui.

— Vous êtes un peintre extraordinaire !

— Attendez le résultat...

— Si, si... Je sais ce que je dis : extraordinaire... À demain.

Il lui baisa la main avec cette même élégance dont il avait su faire preuve au vernissage.

Ils se retrouvèrent le lendemain à l'heure fixée. Cette fois, elle portait un tailleur bleu marine.

— Il vous va bien, dit-il en l'accueillant. Mais je vous ai prévenue : quand le moment viendra, d'ici à quelques semaines, ce sera dans la robe grise que je vous peindrai !

La première vraie séance de pose commença, silencieusement. Au bout de deux heures, pendant lesquelles il n'avait pas bougé du tabouret placé devant le chevalet, il dit :

— Ça suffit pour aujourd'hui. Nous reprendrons mardi à la même heure, si cela ne vous gêne pas ?

— Nullement.

— Ne m'en veuillez pas si je n'ai pas dit un mot pendant que je travaillais mais je ne parviens à œuvrer que dans le silence. Ça me permet de mieux me concentrer. Vous ne m'en voulez pas ?

— Au contraire. Cette séance a été pour moi très reposante : elle m'a permis de penser à une foule de choses...

— Lesquelles ?

— Ça ne vous regarde pas. Toujours indiscret ?

— Simplement curieux.

— Comme tous les hommes quand ils se trouvent en présence d'une femme qu'ils connaissent à peine.

— Ne croyez pas cela ! J'ai déjà commencé à vous découvrir.

— Le résultat ?

— Excellent.

— Puis-je voir ce que vous venez de faire ?

— Pas question ! Vous aurez ce droit quand le portrait sera très avancé... Laissez-moi le plaisir de ne vous le montrer que le jour où il commencera à vous ressembler. Savez-vous que vous n'êtes pas facile à chiper ? Vous avez un visage d'une extrême mobilité dont l'expression change perpétuellement. Ce qui est très agréable quand on ne vous oblige pas à poser mais qui rend délicate la tâche du peintre dont le rôle est de parvenir à fixer sur la toile une seule expression qui y restera et qui sera la composante de toutes les autres...

Il avait recouvert le chevalet d'une housse blanche.

— Un peu de champagne peut-être ?

— Pas aujourd'hui.

— Je n'insiste pas. Alors, à mardi même heure ?

— À mardi.

Les séances se poursuivirent pendant trois semaines, toujours silencieuses et à la cadence prévue. À chaque fois qu'elle en ressortait, Christiane se répétait : « C'est très curieux : ce tombeur de femmes me respecte. Ce qui ne me déplaît pas mais, si cela continuait trop longtemps, ça finirait presque par devenir vexant ! Et je n'arrive pas à croire qu'il s'est conduit ainsi avec toutes celles qui m'ont précédée... Je suis même persuadée qu'il n'a jamais commencé à portraiturer une femme avant d'avoir réussi à coucher avec elle sous le

prétexte, comme il me l'a dit le premier jour, de faire surgir entre elle et lui *la communion totale qui permet à l'œuvre née de cette collaboration d'atteindre sa plénitude* ! Phrase superbe qui sous-entendait tout... À moins que je ne l'intimide ? Ce qui serait très bon pour moi ! Mais pourquoi faut-il donc dans la vie que ce soit toujours la femme qui attende ? »

Réflexion ne faisant que prolonger la conversation téléphonique qu'elle avait eue avec Raymonde quand les séances de pose venaient de commencer.

— Comment ça marche avec Serge ? avait demandé l'amie.

— Très bien. Demain, ce sera notre quatrième séance.

— Qu'est-ce que tu entends par là ?

— Je pose et il peint.

— C'est tout ?

— Comment, c'est tout ?

— Il n'a pas encore essayé de te faire la cour ?

— Pas le moins du monde. C'est un gentleman.

— Et quand je dis « la cour », tu me comprends...

— Parfaitement.

— Chérie, tu me sidères ! Avant de t'emmener chez lui, je t'ai pourtant mise en garde sur sa réputation... Sincèrement, il ne s'est rien passé d'autre ?

— Absolument rien.

— Ça, c'est fantastique !

— Et toi, Raymonde, quand il a fait ton portrait, comment ça s'est-il passé ?

— Moi ?

Pendant quelques secondes l'amie resta interloquée avant de répondre :

— Eh bien, comme avec les autres... Mais que cela reste entre nous, je t'en supplie ! Si mon mari s'en doutait, ce serait terrible !

— Donc, tu as cédé à Serge ?

— Que veux-tu, j'ai tout de suite compris qu'il ne parviendrait à réussir mon portrait que s'il me découvrait

complètement... Et puis...

— Il est beau garçon, il a un charme fou... Pour toi, c'était une occasion à ne pas manquer.

— Tais-toi ! Tu me fais de la peine... Quoi qu'il en ait été, nous ne l'avons fait qu'une fois.

— Et elle a suffi pour lui apporter l'inspiration ?

— Mais oui !

— Ma pauvre Raymonde, tu n'as pas dû savoir t'y prendre... Si cela avait tellement bien marché et tel que je crois avoir compris ce monsieur, il n'aurait pas manqué de récidiver !

— Mais je n'y tenais pas du tout à cause de mon mari. Si j'y ai consenti, c'est uniquement pour aider Serge à réaliser quelque chose de très bien. Ne m'as-tu pas toi-même dit au vernissage que mon portrait était sublime ?

— C'est vrai : il t'y a faite très belle... Cela prouve aussi que tu es une femme exceptionnelle puisqu'il t'a suffi d'une séance de « collaboration intime » pour l'inspirer à ce point-là... Était-ce agréable au moins dans le lit ?

— Pas mal mais sans plus... Même en faisant l'amour, il n'a fait que parler de lui ! J'ai horreur des hommes qui sont bavards à ce moment-là... J'avais l'impression qu'il continuait à se pavaner comme il le fait au cours de ses vernissages.

— Dis-moi : c'est une de tes amies qui t'a conseillé de te faire peindre par lui ?

— Comment le sais-tu ?

— Je devine tout ! C'est elle aussi qui t'a menée chez lui ?

— Oui.

— Elle t'avait prévenue de ce qui risquait de t'arriver ?

— Bien sûr.

— Parce qu'elle y était passée, elle aussi ?

— Évidemment.

— Et tu y as quand même été ?

— Il nous arrive des choses pires...

— Eh bien, tu vois, ma chère Raymonde, ce qui me surprend, c'est que tu ne m'aies pas informée des détails et que tu te sois bornée à m'expliquer que ce Serge Wyra n'avait pas une

excellente réputation.

— Je t'estime trop pour te faire d'autres confidences.

— C'est très gentil de ta part et sans doute vais-je te surprendre ? J'ai la conviction que ce peintre terminera mon portrait et que celui-ci sera admirable sans qu'il m'ait été nécessaire de céder à certaines de ses exigences préliminaires.

— Ce serait bien la première fois que cela lui arriverait !

— C'est possible mais je crois qu'il est indispensable, dans sa vie d'homme comblé, qu'il connaisse au moins une fois cette « première fois »... Bye !

Elle ne revit plus Raymonde de longtemps et les événements se passèrent exactement comme elle le lui avait prédit.

Trois mois plus tard, après vingt-cinq séances de pose pendant lesquelles elle avait su se montrer un modèle exemplaire et Serge un artiste sérieux, le portrait était terminé. Le dernier jour, une ultime petite retouche faite, il posa son pinceau sur la tablette du chevalet et dit après s'être reculé pour juger de l'ensemble :

— J'ai l'impression que ça y est... Tout ce que je pourrais faire maintenant ne serait que du gâchis. Vous avez le droit de regarder ce que j'ai fait : venez vous placer à côté de moi.

Le ton était joyeux : celui de l'artiste qui est satisfait de son œuvre. Elle le rejoignit et se vit pour la première fois de son existence sur une toile. Pendant un long moment elle demeura muette de saisissement pendant qu'il l'observait en souriant puis, lui prenant spontanément les deux mains, elle dit, rayonnante :

— C'est inouï ! C'est bien moi... telle que je me suis vue des milliers de fois dans une glace mais avec l'avantage d'être beaucoup plus vivante ! Comment êtes-vous arrivé à me deviner à ce point ? C'est prodigieux !

— Ne vous avais-je pas dit, dès la première séance, que, contrairement à ce que vous pensiez alors, je commençais déjà à vous découvrir ? Je suis très heureux que ça vous plaise parce que je peux vous l'avouer aujourd'hui : je crois avoir mis le meilleur de moi-même dans ce travail et je ne pense pas avoir jamais mieux fait... Je voulais que ce soit une réussite totale ! Bien sûr, après vous je peindrai beaucoup d'autres femmes, mais je sais déjà par avance que leurs portraits seront moins bons.

— Qu'est-ce qui a pu vous inspirer à ce degré ?

— Je ne sais pas... Ou plutôt oui, je le sais mais je ne vous le

dirai pas tout de suite. Il ne nous reste plus qu'à fêter cela : si nous ouvrions une bouteille de champagne ?

— Avec joie !

— Je cours la chercher en vous laissant seule face à vous-même.

Pendant son absence, fascinée par le portrait, elle fut prise d'un étrange tremblement qu'elle n'avait encore jamais connu. Des larmes lui vinrent aux yeux et ce fut à demi défaillante qu'elle balbutia, lorsqu'il reparut apportant sur le plateau la bouteille et les verres :

— Laissez-moi vous embrasser...

Ce qu'elle fit longuement, passionnément, s'agrippant à lui pour ne pas s'écrouler. Se libérant doucement de l'étreinte, il demanda, toujours souriant :

— Eh bien, Christiane ? Vous pleurez ?

— C'est bête, n'est-ce pas, mais je ne peux pas me contrôler : la vue de ce portrait m'a apporté un tel choc... Beaucoup plus que tous ceux ou toutes celles qui vous adulent, j'avais compris dès notre première rencontre que vous étiez un artiste exceptionnel sachant déceler les moindres nuances qui se cachent sous un visage. Je le reconnais : vous m'avez comprise comme personne n'a su le faire jusqu'à présent. Je suis très émue.

— Le champagne va remédier à cela... Buvez !

— Vous avez eu raison de me peindre dans cette robe... Et pourtant, j'ai fait exprès pendant les premières séances d'en porter d'autres très différentes à chaque fois que je venais ici, pour voir si vous ne changeriez pas d'avis.

— Toutes vous allaient à ravir mais je n'en voulais pas ! Il fallait que je vous peigne telle que vous m'êtes apparue la première fois. Ceci dit, je reconnais que le prestigieux défilé de haute couture que vous m'avez offert pendant les premières semaines a été des plus réussis ! Vous savez vous habiller. N'est-ce pas inouï de connaître enfin une femme qui sait ce qui lui va ? C'est très rare et c'est cela le vrai goût... Faites-moi une promesse : je comprends très bien qu'après avoir été dans cette robe pendant ces interminables séances vous soyez dégoûtée d'elle et que vous n'ayez plus aucune envie de la porter mais conservez-la quand même dans un placard... Plus tard, beaucoup plus tard, peut-être vous arrivera-t-il de la retrouver ? Même si elle ne sert plus alors qu'à vous rappeler les longues heures que nous avons passées ensemble dans cet atelier, ça prouvera que ce fut

une robe bienfaisante.

— Je la garderai toujours !

— Mais la fête ne fait que commencer : une bouteille de champagne ne suffit pas ! Êtes-vous accaparée par un dîner ce soir ?

— Non.

— Dans ce cas nous dînons tous les deux. Je vous invite. Rentrez chez vous : je viendrai vous chercher vers vingt heures en vous apportant le portrait dans ma voiture. Ainsi, quand je vous ramènerai cette nuit à votre domicile, vous pourrez le placer dans votre chambre où vous vous tiendrez compagnie à vous-même. Pour le cadre, nous en parlerons plus tard : tout dépendra de la pièce où vous le placerez chez vous : un cadre doit s'harmoniser aussi bien avec ce qu'il y a sur la toile qu'avec le décor qui l'entoure. C'est un peu la délimitation entre la réalité extérieure et le rêve qu'a cherché à rejoindre le peintre.

— Où m'emmenez-vous dîner ?

— Rassurez-vous : ni chez Maxim's ni dans tout autre restaurant de ce genre que vous devez détester autant que moi ! Je vais y réfléchir mais j'ai l'impression que ce sera plutôt dans un bistrot pour rapins.

— Oh, oui !

— Vous savez : l'un de ces petits restaurants avec un comptoir qui est en vrai zinc, où l'on peut même manger à crédit si l'on est un habitué un peu fauché et où c'est généralement bien meilleur qu'ailleurs.

— Comment dois-je m'habiller ?

— Gardez cette robe grise. Sans doute sera-ce la dernière fois que vous la porterez ? Ensuite, elle n'appartiendra plus qu'au portrait... À tout à l'heure.

Le bistrot était pittoresque à souhait avec une clientèle hétéroclite et sympathique. Quand ils y pénétrèrent, Arsène, le patron, installé derrière son zinc, s'écria, épanoui :

— Monsieur Wyras ! Ça fait un siècle que l'on ne vous a pas revu ici et ça nous faisait un peu de peine à ma femme et à moi. Nous vous aimions bien, vous savez ! Et nous n'avons fini par nous faire une raison de votre absence que quand nous avons appris que vous étiez devenu un peintre à la mode. C'était normal que vous nous oubliiez... Aussi ça me fait un rude plaisir de vous retrouver aujourd'hui. Prenez avec Madame la table du fond : c'est la meilleure, elle n'a pas de table

voisine. Je vais vous y apporter le coup de l'amitié.

— Toujours le blanc-cassis ?

— Toujours ! La maison a ses principes : depuis vingt années, elle n'a jamais modifié son apéritif, son beaujolais et sa carte. Ce soir, c'est le jour du bœuf miroton... À moins que Madame ne désire autre chose ?

— Pas du tout, répondit Christiane. C'est excellent le miroton ! Quand c'est bien fait, ça peut même donner un chef-d'œuvre.

— C'est l'une des grandes spécialités de ma femme.

— Toujours en cuisine, Lise ? demanda Serge.

— C'est bien pour cela que nous conservons la clientèle. Je vous garantis que Madame ne trouvera pas de meilleur miroton à Paris ! Et avant cela, les hors-d'œuvre maison ?

— Les hors-d'œuvre après le coup de l'amitié ! répondit Serge.

Mais dès qu'ils furent attablés, il demanda à son invitée :

— Vous ne m'en voulez pas de vous avoir amenée ici ?

— Comme vous me l'aviez annoncé, ça me change de tous ces grands restaurants où l'on s'ennuie à mourir ! Alors, vous veniez déjà ici à l'époque où vous commenciez à peindre ?

— Au moins deux fois par semaine.

— Seul ?

— Jamais ! Nous étions une bande de copains tous plus ou moins fauchés mais farouchement convaincus de réussir un jour.

— Ces copains, vous les revoyez parfois ?

— Je ne sais même pas ce qu'ils sont devenus ! Ils n'ont pas dû persévérer dans la peinture... Et peut-être ont-ils eu raison ? C'est très beau ce métier mais il faut que ça rende, sinon c'est la mouise noire... Je hais la misère ! Et vous ?

— Il m'est assez difficile d'en parler puisque j'ai eu la chance de ne pas la connaître.

— Moi, oui, mais je me suis débrouillé pour qu'elle dure le moins longtemps possible !

— Et maintenant ?

— Il m'arrive encore de connaître parfois des hauts et des

bas... Ces derniers ne sont jamais catastrophiques depuis que j'ai trouvé le bon filon...

— Les portraits ?

— Les portraits...

— Vous devez gagner quand même pas mal d'argent ?

— Beaucoup même ! L'ennui, c'est que je ne parviens jamais à le garder ! C'est plus fort que moi : je le dépense... J'aime la grande vie !

— Moi aussi.

— Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas eu une fortune personnelle ?

— Je me le demande... Le théâtre m'aurait peut-être tentée.

— Ce n'est pas non plus le pactole ! Là aussi, il y a des hauts et des bas... Avec votre physique, je vous aurais plutôt vue dans le cinéma.

— J'ai horreur du monde du cinéma : pour moi, il est trop factice... À propos, prenez ça... J'allais l'oublier dans mon sac !

Elle avait glissé un chèque dans sa main.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Mais, Serge, le prix de mon portrait dont j'aurais déjà dû m'acquitter quand vous me l'avez apporté tout à l'heure chez moi. Je suis impardonnable !

— Je n'en veux pas.

— Pourquoi ?

— Je vous le dirai quand nous en serons à la fin du repas : c'est une surprise que je vous réserve pour le dessert.

Le repas fut excellent et le miroton incomparable.

— J'attends maintenant votre dessert, dit-elle intriguée.

— Je souhaite que vous puissiez le digérer. Voilà : si je n'ai pas accepté votre chèque c'est parce que, pendant ces trois derniers mois, j'ai eu tout le temps de réfléchir. Accepteriez-vous de devenir ma femme ? Je dis bien « ma femme » et pas une conquête de plus !

— C'est bien ainsi que je l'avais compris... Mais êtes-vous certain que toutes ces charmantes aventures ne vous manqueront pas ?

— Oui.

— C'est dit avec une telle décision que l'on pourrait presque vous croire... Sincèrement, vous croyez que nous parviendrons à vivre ensemble pour le meilleur et pour le pire ?

— J'en suis persuadé : ne nous complétons-nous pas ?

— Il y a du vrai... Et vous maintiendrez la clause réservatrice vous donnant le droit d'aller, quand bon vous semblerait, dans votre atelier-garçonnière et même parfois d'y dormir seul si cela vous chantait ?

— Certainement ! Étant bien décidé à continuer à peindre, je ne peux pas abandonner le cadre qui fait partie pour moi de mon outil de travail. Vous êtes trop intelligente pour ne pas le comprendre... Vous n'aimeriez pas non plus être l'épouse d'un homme qui ne fiche rien, même si vous avez les moyens de l'entretenir. Et comme je ne sais rien faire que peindre...

— Cela aussi doit être vrai... Vous ne devez pas abandonner votre art : si l'homme qui est en vous me plaît c'est avant tout parce qu'il fait de merveilleux portraits ! J'ai même l'impression que ce n'est que maintenant que votre carrière risque de prendre véritablement son essor... Si vous avez décidé de vous marier, ce ne peut être que parce que vous vous êtes dit, pendant ces trois mois de réflexion, que vous aviez besoin auprès de vous de quelqu'un qui vous encouragerait à persévérer, qui — sans s'y connaître réellement en peinture et sans avoir l'audace de vous donner des conseils saurait quand même apprécier ce que vous faites jour après jour et heure par heure, uniquement avec son cœur... Quelqu'un qui vous chérirait profondément, tel que vous êtes... Aussi ma réponse sera-t-elle simple : c'est oui, Serge, parce que je vous aime.

— Christiane...

— Chut ! Restons discrets : ce bonheur ne regarde que nous ! S'il éclatait tout de suite à la face des autres, nous ferions trop de jaloux... Gardons encore pendant quelques jours notre secret mais sachez que je suis prête à vous épouser quand vous le voudrez.

— Je le veux ! C'est décidé... Ouf ! Voilà déjà une bonne chose de faite.

— Laquelle ?

— La demande en mariage. C'était ce que j'appréhendais le plus ! Finalement, ça ne s'est pas trop mal passé, ne trouvez-vous pas ?

— Moi aussi, je me sens libérée : je ne pouvais plus imaginer que, quand mon portrait serait terminé, nous ne nous verrions plus que par intervalles ou de loin en loin... Nous aurions été très

malheureux tous les deux !

— Reconnaissez que le lieu n'a pas été tellement mal choisi pour faire ma déclaration ?

— Je n'oublierai jamais ce bistrot.

— Nous y reviendrons de temps en temps quand nous serons mariés.

— Pour moi, ce sera un pèlerinage.

— Et pour moi un rajeunissement : j'aurai l'impression d'avoir retrouvé mes vingt ans...

— Quand vous y êtes venu à cet âge, j'espère au moins que vous n'avez pas demandé à une autre femme de vous épouser ?

— C'est là une demande que je n'ai jamais faite avant ce jour.

— Je vous crois.

— Comme tous les amis d'alors, j'étais un peu dingue mais pas à ce point-là ! Si vous croyez que nous pensions au mariage ! Nous n'avions tous qu'une idée en tête : réussir...

— Eh bien, ce soir, pour vous c'est fait ! Nous partons ?

Dès qu'ils se retrouvèrent dans la voiture, elle lui dit, avant même qu'il n'ait eu le temps de mettre le moteur en marche :

— Embrassez-moi...

Il le fit amoureusement et cela dura encore plus longtemps que lors de leur première étreinte quand elle s'était blottie contre lui dans l'atelier, devant le portrait qu'il venait d'achever.

— Où m'emmenez-vous maintenant ? demanda-t-elle.

— Je vous ramène sagement à votre domicile. Ce soir, ce sont les fiançailles... Après...

— Vous deviendrez mon amant ?

— Votre mari. C'est pourquoi nous devons avoir le courage d'attendre... N'avez-vous jamais rêvé d'être prise pour la première fois par votre époux le soir des noces ?

— Si !

— Alors, ne détruisons pas un tel rêve...

— Je suis très heureuse de ne pas m'être trompée sur votre compte : vous êtes l'homme qu'il me fallait.

Arrivée devant l'entrée de l'immeuble où elle habitait avenue Paul-Doumer, elle dit avant de descendre de voiture :

— Il y a une autre chose que nous devons mettre au point dès maintenant. Vous vous souvenez que c'est vous qui m'avez demandé, le premier jour où je suis venue dans votre atelier, que nous nous appelions par nos prénoms ?

— Nous gagnions du temps...

— Ce soir, c'est à mon tour de décider : désormais nous ne nous dirons plus jamais *vous* ! Tu es d'accord, Serge ?

— Je t'aime.

Un mois plus tard, ils se mariaient à la mairie du XVI^e en la seule présence des deux témoins indispensables : pour Christiane, ce fut une tante qu'elle n'aimait pas et qui le lui rendait bien mais qu'elle se fit un devoir de convier à la cérémonie puisqu'elle restait son unique parente vivante ; pour Serge, dont les origines restaient quelque peu mystérieuses, ce fut l'un des meilleurs compagnons de sa vie de bohème à l'époque où il était un client assidu du bistrot d'Arsène. Seulement, ce n'était pas un peintre mais un médecin généraliste, le Dr Jean Perrey, qui avait une sérieuse clientèle de quartier et qui était le seul praticien que Serge ait jamais consulté quand il lui arrivait quelques petits ennuis de santé. Plus qu'un médecin, Perrey, qui avait à peu près son âge, était resté le confident depuis vingt années. Il était même l'un des très rares amis qu'il avait présentés quelques jours après leurs fiançailles à Christiane. Celle-ci, l'ayant trouvé sympathique, n'avait pas hésité à lui dire :

— Mon cher Jean, si vous l'acceptez, vous deviendrez maintenant le « médecin de famille » de notre couple. Un généraliste doublé d'un ami, c'est précieux...

Aussi bien elle que Serge avaient décidé de n'envoyer aucun faire-part. Il ne tenait pas tellement à prévenir certaines de ses anciennes amies de cœur de son prochain mariage et elle s'était très vite rendu compte, dès qu'elle avait commencé à parler de son projet matrimonial à quelques-unes de ses relations, qu'un tollé général s'élevait contre son futur époux :

— *Tu n'y penses pas, Christiane ! Te marier avec ce don Juan sur le retour ? Ce peintre t'en fera voir de toutes les couleurs... Il n'en veut qu'à ton argent, on le dit criblé de dettes. Toi, devenir madame Serge Wyra, quand tu peux trouver ce qu'il y a de mieux à épouser actuellement ? Il continuera à mener sa vie de patachon. Ton mariage ne durera pas*

Malgré son chagrin, la femme seule dans son boudoir ne pouvait s'empêcher de sourire en se remémorant ce flot de malédictions prévues par les autres ! Son mariage avait quand même duré douze années pendant lesquelles elle avait été heureuse et son bonheur n'avait pris fin qu'au brusque décès de Serge. Oui, ils avaient bien fait de se marier en cachette et de n'avoir mis les gens devant le fait accompli qu'à leur retour d'un voyage de noces qui dura six mois et pendant lequel la lune de miel fut un enchantement.

C'était Serge qui avait voulu ce voyage dont il rêvait depuis toujours mais qu'il n'avait jamais pu entreprendre, ayant été accaparé par son travail de portraitiste qui lui permettait de vivre décemment. Et Christiane s'était fait une joie de lui apporter ce cadeau dans la corbeille de noces.

Un autre souvenir lui revenait : c'est seulement le jour où ils étaient allés ensemble à la mairie pour la publication des bans qu'elle avait appris les véritables prénom et nom de son futur époux. Sur l'extrait du registre de l'état civil — qu'il avait été contraint d'apporter et qui avait été établi dans une autre mairie : celle de Bagnolet — il était mentionné qu'il se nommait en réalité Achille Tourteau, dit *Serge Wyr*a, et qu'il était le fils d'un certain Marcel Tourteau, représentant de commerce, et d'une Gina Chari, sans profession. La date de naissance prouvait aussi qu'il avait effectivement quarante ans.

— Chéri, remarqua alors sa fiancée, ton nom n'a rien de très slave. Je croyais pourtant que ton père... ?

— Était un grand seigneur russe ? C'est vrai ! Seulement tu te doutes bien de ce qu'étaient ces princes russes émigrés... Des fantaisistes ! Dès qu'il a appris que ma mère était enceinte, il l'a abandonnée et il s'est enfui pour les États-Unis... Désespérée, affolée sans doute, ma mère a épousé le premier bonhomme qui a bien voulu l'accepter dans son état : ce fut Marcel Tourteau qui, en l'épousant, m'a reconnu... Un très brave homme mais qui n'est pas mon vrai père auquel je ressemble, paraît-il...

— Et ta mère était vraiment vénitienne ?

— D'origine... Son nom de jeune fille, Gina Chari, fait assez italien. La seule chose dont je suis sûr, c'est qu'elle était une beauté...

— Elle est morte ainsi que son mari ?

— Je n'en sais rien : je ne les ai pas revus depuis que je me suis enfui de chez eux à seize ans et je n'ai rien fait pour essayer de les

retrouver. Avec eux, j'ai trop connu la misère... Je t'ai déjà dit que je ne peux pas la supporter !

— Où t'es-tu enfui ?

— J'ai vagabondé en faisant un peu tous les métiers avant d'atterrir au quartier Latin.

— Où tu t'es décidé à devenir peintre ?

— J'avais trouvé ma vocation mais je ne pouvais pas garder ce nom ridicule d'Achille Tourteau pour signer mes œuvres. C'est pourquoi j'ai inventé très vite celui de Serge Wyra. Ne trouves-tu pas qu'il est nettement plus attractif ?

— C'est une trouvaille. Le seul petit ennui, c'est que, le jour de notre mariage, je deviendrai légalement M^{me} Achille Tourteau !

— Pourquoi s'embarrasser de la légalité quand celle-ci vous affuble d'un nom impossible ! Tu feras comme moi : tu ne porteras, vis-à-vis du monde et de tous ceux que nous verrons, que mon nom d'artiste : Christiane et Serge Wyra sonnent très bien tout en offrant l'avantage d'être déjà connus.

— Grâce à toi seul, mon amour ! Sais-tu que c'est prodigieux de parvenir à se faire soi-même un nom ? N'est-ce pas la preuve que l'on a du talent ? Je suis très fière de devenir M^{me} Serge Wyra.

Douze années plus tard, elle ne le regrettait toujours pas et savait qu'elle continuerait à porter ce nom d'emprunt jusqu'à sa mort. Jamais elle ne se remarierait.

Au retour du voyage de noces, ils s'étaient installés avenue Paul-Doumer dans ce même appartement où elle vivait encore aujourd'hui. Rien n'y avait été changé et surtout pas le boudoir où le portrait continuait à trôner depuis que les époux avaient décidé, douze années plus tôt et d'un commun accord, que sa place ne pouvait être ailleurs... Et Serge avait conservé sa garçonnière-atelier de Montparnasse où, malgré la décision stipulée avant les fiançailles, il n'était guère retourné pendant les six mois qui avaient suivi ceux de leur tour du monde. Ce qui ne manqua pas d'inquiéter un peu Christiane :

— Ne me dis pas que tu n'as plus envie de peindre !

— Je commence à croire que, pour un artiste, le mariage est une sorte d'invite à la paresse... Je me sens tellement bien ici et avec toi ! Nous nous aimons, nous nous suffisons à nous-mêmes et nous n'avons pas le moindre souci... Alors, pourquoi ne pas flemmarder ?

— Tu sais que je t'adore mais je pense assez bien te connaître après cette première année de vie commune pour te dire qu'une pareille inaction ne convient pas à ton tempérament : à quarante et un ans, tu es trop brillant et trop en forme pour ne pas continuer à œuvrer ! Un artiste-né comme toi se doit de faire encore beaucoup de portraits, sinon tous ceux qui t'admirent et qui ont fait ta réputation ne comprendraient plus... Tu ne peux pas savoir le nombre de personnes que je rencontre et qui me demandent : *Comment va votre mari ? J'espère qu'il continue à peindre ? Prépare-t-il une nouvelle exposition ?* À tous je suis dans l'obligation de mentir en répondant que tu es débordé de travail et que, si tu n'es pas avec moi, c'est parce que tu restes enfermé dans ton atelier alors qu'en réalité tu m'as avoué toi-même ne pas y avoir mis les pieds depuis des mois ! Ne serait-ce pas désolant que mon portrait, qui est si réussi, soit le dernier peint par toi ? Ce serait un peu comme si cette toile avait mis un point final à ton inspiration ! Réponds-moi franchement, chéri : depuis que nous sommes rentrés à Paris, il n'y a vraiment personne que tu aies eu envie de peindre ?

— C'est ta faute ! Après toi, je n'ai plus ressenti le désir de portraiturer une autre femme... Tu es trop belle et tu as tout ce que doit posséder une femme. Toutes celles que nous avons vues ces derniers mois, au cours de nos innombrables sorties, m'ont paru fades et sans intérêt.

— Ce que tu dis là est très flatteur pour moi mais tu ne peux quand même pas passer le reste de ton existence d'artiste à refaire sempiternellement mon portrait ! Tu finirais par ne plus pouvoir me voir, ni en peinture ni dans la réalité : ce qui serait très grave pour nous ! Combien d'appels téléphoniques aussi n'avons-nous pas reçus de gens, aussi bien hommes que femmes, qui rêvent que tu les peignes et auxquels tu as répondu ou tu m'as fait répondre que tu avais trop de travail en ce moment et qu'il leur faudrait attendre très longtemps ! Je sais très bien que, depuis notre mariage, tu n'as plus besoin de courir après l'argent mais cette inaction est quand même déplorable pour ta clientèle qui existe et que tu dois conserver.

— Tu es une épouse épatante qui veille à la réputation artistique de son mari...

— Je ne fais que mon devoir. Dès notre première rencontre, tu m'as plu follement mais je ne suis pas sûre que je t'aurais épousé si tu n'avais été qu'un obscur badigeonneur de toiles... Mon tout premier rôle auprès de toi est d'aider ta vogue à s'amplifier ! Si tu m'écoutes, elle deviendra immense ! Bientôt, on ne parlera plus que d'un seul portraitiste : Serge Wyrä.

— Serais-tu plus ambitieuse que moi ?

— Tu ne te trompes pas : je rêvais d'être la femme d'un homme connu... Ce n'est pas maintenant que je porte ton nom que je vais laisser s'effriter cette célébrité ! Si j'agissais ainsi, tu finirais par m'en vouloir... Et tu aurais raison ! Plus tôt que tu ne le crois, tu me reprocherais de t'avoir assuré le confort au détriment de ton art... Serge, tu dois retourner à ton atelier et y reprendre tes pinceaux. Je te promets, selon notre accord, que je ne viendrai te rendre visite que quand tu me le demanderas. Si tu y retournais régulièrement, j'ai la conviction que tu y retrouverais l'ambiance créatrice qui doit te manquer dans cet appartement.

— Il est certain que je serais incapable de peindre ici ! Pour y habiter, c'est l'idéal, mais pour travailler j'ai besoin d'une certaine pagaille autour de moi...

— Et pourquoi, si tu ne trouves pas en ce moment un modèle féminin capable de t'inspirer, ne t'attaquerais-tu pas plutôt à un portrait d'homme ? Pas plus tard qu'avant-hier, souviens-toi, j'ai reçu au téléphone, alors que tu étais sorti, l'appel de l'épouse d'un membre du Conseil constitutionnel — ce n'est pas rien un personnage pareil ! — qui demandait si tu serais disposé à faire le portrait de son mari ?

— Il doit être affreux !

— Mais il a certainement les moyens de très bien te payer.

— T'intéresserais-tu aussi à mes finances ?

— Uniquement pour les sauver ! N'oublie pas que nous avons décidé, je ne sais plus où, pendant notre tour du monde, que le jour où tu reprendrais ton activité à notre retour à Paris, tout l'argent de tes portraits te reviendrait entièrement : ce serait ton argent de poche que tu dépenserais comme bon te semble... Pour tout le reste, je m'en chargerai.

— Tu es vraiment ma fée ! À quarante ans, j'ai eu la chance incroyable de rencontrer une fée... Tu as raison : je vais retourner à l'atelier dès que le premier modèle possible, homme ou femme, voudra bien se présenter... Téléphone à la digne épouse du conseiller constitutionnel qu'elle peut venir m'y rendre visite avec son mari lundi ou mardi prochain à quinze heures. On verra bien... Après tout, il n'est peut-être pas aussi laid que ça, ce monsieur ?

— Aucune décision ne pouvait me faire plus de plaisir ! Mais justement — et ceci sans doute parce que je suis cette femme dont tu m'as chanté les mérites tout à l'heure — j'ai une autre demande à

formuler...

— Décidément, c'est le jour des revendications ?

— Tu viens de me dire que j'étais une fée... Eh bien, figure-toi que, comme tout le monde, ça peut rêver, une fée... Dans quelques jours, ce sera le premier anniversaire de notre mariage.

— Déjà ?

— Ce qui prouve que nous avons été merveilleusement heureux puisque l'année a passé aussi vite pour toi que pour moi... Pour fêter cet anniversaire, j'aimerais que tu me fasses un cadeau...

— Excellente idée ! Seulement ce cadeau ne va pas être pour moi tellement facile à trouver... Tu possèdes déjà tout !

— Pas tout, chéri... Il me manque quelque chose d'essentiel dans la vie d'une femme : un enfant...

Il la regarda, médusé, avant de répéter :

— Un enfant ? J'avoue que je n'y avais pas pensé...

— Tu n'espérais pas en avoir un ?

— Je... je ne sais pas.

— Pour moi, un enfant de toi serait l'aboutissement de tout mon rêve... Garçon ou fille, ça m'indiffère, mais il faut absolument que nous en ayons au moins un ! Les mariages sans enfants se terminent souvent en désastre.

— Crois-tu ? Aussi charmants qu'ils soient, les enfants ne m'ont jamais tellement attiré... Et quand un couple s'adore comme le nôtre, il n'en a pas tellement besoin ! Il se suffit à lui-même... Mais, si c'est vraiment ton désir, je ne vois pas pourquoi nous n'envisagerions pas la question.

— As-tu au moins fait une fois dans ta vie un portrait d'enfant ?

— Je n'en ai même pas eu l'envie... Des séances de pose avec un enfant qui bouge tout le temps doivent être un supplice pour le peintre !

— Si nous avons un enfant, tu feras quand même son portrait comme tu as fait le mien... Et pourquoi ne pas nous peindre ensemble, l'enfant et moi, quand il aura quatre ou cinq ans ? Ainsi, tu aurais un nouveau portrait de ta femme ?

— Ce sera à voir quand le petit modèle aura poussé...

Le premier anniversaire de mariage passa, les mois qui suivirent également et le deuxième anniversaire vint sans que le rêve de Christiane se fût réalisé. Était-ce normal, quand on s'adorait comme c'était leur cas, de ne pas pouvoir procréer ? Et qui était responsable d'un tel état de fait ? Serge ou elle, Christiane ? Un jour où elle se retrouva seule avec Jean Perrey, l'ami qui était devenu leur médecin commun, elle demanda après lui avoir confié qu'elle ne pensait qu'à avoir un enfant de Serge :

— Vous qui le connaissez depuis plus de vingt années, pensez-vous qu'il puisse être stérile ?

Le médecin éclata de rire :

— Un gaillard comme lui ? L'ayant examiné les rares fois qu'il a eu de petits ennuis de santé, je peux vous garantir qu'il possède tout ce qu'il faut pour être père ! D'ailleurs, étant son épouse, vous le savez aussi bien que moi.

— Pour moi, il est l'amant idéal ! Nous ne cessons pas de faire l'amour !

— Alors ?

— Alors, cela viendrait-il de moi ? Ne serait-ce pas terrible qu'un aussi bel homme que Serge ne puisse pas avoir de descendants par ma faute ?

— Qu'est-ce que vous allez vous mettre en tête ? Je suis sûr que l'un et l'autre êtes parfaitement constitués et que vous pouvez avoir le plus bel enfant du monde.

— Mon devoir n'est-il pas quand même de me faire examiner par un gynécologue ? Indiquez-moi le meilleur que vous connaissez et promettez-moi de ne pas dire à Serge que je vous ai demandé ce service.

Elle s'était rendue chez le spécialiste recommandé qui n'avait trouvé aucune raison à ce qu'elle ne puisse pas être mère. Et pourtant, elle n'avait jamais été enceinte pendant ses douze années de mariage. Maintenant qu'elle se retrouvait seule, elle songeait que, pas une seule fois au cours de leur union, Serge n'avait exprimé le regret de ne pas être père. Elle-même de son côté n'avait plus parlé de son rêve et s'était contentée de rester l'épouse-amante, ayant acquis la conviction que les choses devaient être mieux ainsi pour maintenir l'harmonie un peu égoïste de leur union.

Années pendant lesquelles, après les six mois de farniente qui avaient succédé au voyage de noces, Serge s'était remis à peindre, allant du domicile conjugal à la garçonnière-atelier où il lui arrivait

parfois de passer la nuit sans jamais omettre cependant d'en avertir sa femme par téléphone en fin d'après-midi. Années qui s'étaient écoulées de portrait en portrait — vendus de plus en plus cher — et de mondanités en mondanités où le couple brillait de plus en plus. Il n'y avait pas de réceptions importantes ni de soirées de gala réussies sans la présence des Wyra... Christiane ne perdait jamais une occasion de vanter l'œuvre de son mari dont la notoriété mondaine ne faisait que grandir. Ce n'était même plus lui qui choisissait ses modèles mais elle qui suggérait :

— Tu devrais faire le portrait de M^{me} X... Elle reçoit beaucoup et on dit que son mari a une fortune considérable... Hier, au défilé de la nouvelle collection de Nina Ricci, j'ai aperçu la baronne de R... Voilà encore une femme que tu devrais peindre ! Ça te ferait une publicité énorme...

À force de jouer les madame Serge Wyra, Christiane en devenait presque agaçante... Quand son époux n'était pas à ses côtés, elle ne craignait pas de dire :

— « Nous » ferons ce portrait quand « nous » en aurons le temps... « Nous » ne savons pas encore si cela « nous » intéresse de peindre cette dame... « Nous » déciderons de tout cela avec Serge...

S'exprimer ainsi la rendait heureuse. Elle était tellement persuadée d'être devenue indispensable qu'elle en arrivait presque à se demander comment son mari avait pu réussir des portraits et à se créer un nom avant de la connaître. Serge aussi donnait l'impression d'avoir trouvé le bonheur : il était l'ex-tombeur encore très séduisant et d'autant plus sûr de lui qu'il pouvait s'appuyer sur une compagne sachant veiller à tout et lui éviter les moindres contrariétés. Il était devenu le coq en pâte dont on ne vantait plus les prouesses amoureuses et dont on disait :

— Il a eu beaucoup de chance de trouver une femme pareille qui sait le tenir et qui l'idolâtre ! Lui se contente maintenant de peindre : ce qui est très bien.

Plus les années passaient et plus l'ambition de la belle madame Wyra pour la carrière de son époux grandissait. Elle multipliait les dîners académiques avec le secret espoir de voir bientôt son époux siéger à l'Institut ou, à la rigueur, obtenir la direction de la Villa Médicis à Rome, Ville éternelle où elle-même Christiane savait par avance qu'elle ferait merveille... Mais une chose la chagrinait en secret, chose dont elle ne parlait jamais à Serge et encore moins à tous leurs amis... Car, malgré tout l'amour doublé de l'admiration pour son grand homme, Christiane n'était pas assez sotte pour ne pas se rendre

compte que si la célébrité mondaine de Serge ne faiblissait pas grâce à ses efforts d'épouse, sa cote artistique ne progressait guère. Elle était restée stationnaire depuis leur première rencontre à un certain vernissage... Et Serge n'avait plus jamais consenti à exhiber ses œuvres dans un vernissage. Sans doute estimait-il que cette pratique n'était plus nécessaire puisqu'il avait fait le riche mariage lui permettant d'équilibrer confortablement son budget. Seulement son épouse ne l'entendait pas ainsi après onze années de vie commune. Un pareil laps de temps sans le moindre vernissage était, à son avis, une grave erreur. Certes, Serge Wyra n'avait pas cessé de peindre tous ceux ou toutes celles que sa femme avait rabattus habilement vers l'atelier, mais il était indispensable de faire une action d'éclat pour revaloriser la cote... Un vernissage ressemblant à tous les autres vernissages de n'importe quel peintre ne serait pas suffisant : il fallait trouver beaucoup mieux... Quelque chose de grandiose ! L'idée géniale germa enfin dans le cerveau de l'épouse-manager :

— Pourquoi, au lieu d'un vernissage banal, ne donnerais-tu pas ton accord pour une grande exposition où seraient réunis tous les portraits que tu as peints pendant ces trente dernières années ?

— Ce serait impossible ! Il faudrait d'abord les retrouver, ces portraits... Et même en admettant que j'y arrive, il n'est pas certain que tous leurs propriétaires consentiraient à les prêter pour la durée d'une pareille exposition.

— Essaie quand même de retrouver les noms et adresses de tous ces gens-là. Ton ami Jean, qui les a presque tous connus puisque vous êtes toujours restés intimement liés depuis vos vingt ans, pourrait peut-être t'aider dans ces recherches ? Ensuite, s'il y a des récalcitrants qui rechignent ou qui se montrent incompréhensifs, tu me laisseras agir... Tu connais mon pouvoir de persuasion ?

— Il est immense !

— Je ferai valoir à ces égoïstes qu'il n'y a rien de mieux, si l'on veut accroître la valeur d'une toile acquise, que de la prêter pour une grande exposition. À combien estimes-tu le nombre de portraits que tu as pu faire jusqu'à aujourd'hui ?

— Je suis incapable de te le dire ! Il y en a eu de dimensions normales et d'autres plus petits... Disons approximativement qu'en trente années j'ai dû en peindre entre cent trente et cent cinquante...

— Tu te rends compte de l'exposition que cela permettrait d'organiser ? Même en admettant que nous ne parvenions pas à nous faire prêter tous les portraits, s'il y en avait une centaine, ce serait déjà fantastique ! On pourrait même intituler cette exposition : CENT

PORTRAITS DE SERGE WYRA. Je vois déjà l'affiche... D'ailleurs, il n'existe pas de galerie assez grande pour accueillir une exposition d'une telle importance. Je vais me débrouiller pour que les Beaux-Arts ou le ministère de la Culture nous prêtent le Petit Palais, la salle du Jeu de paume ou même le musée Jacquemart-André...

— Pourquoi pas le Louvre pendant que tu y es ?

— Tu y seras mais plus tard, mon amour : comme tous les grands peintres, après ta mort.

— Je ne suis pas tellement pressé de connaître un pareil honneur !

— De toute façon, si l'on refuse de nous prêter le lieu qui conviendrait à une exposition aussi importante, je n'hésiterai pas à le louer : j'en ai les moyens.

— Si je ne t'avais pas !

— Tu serais le plus malheureux des vrais artistes, chéri ! Mon idée te plaît ?

Comme il ne répondait pas, elle continua :

— Tout Paris viendra pour admirer tes portraits ! Ce sera la plus belle réponse à ceux qui jalourent ton talent... Il n'y a plus une minute à perdre ! Pour que ce soit une réussite, il va nous falloir au moins une année de préparation : le temps de trouver le lieu idéal, celui d'obtenir les accords écrits des propriétaires et de réunir les tableaux, les problèmes d'assurances, la publicité, l'impression d'un catalogue avec les photographies en couleurs de la totalité des portraits exposés ainsi que les noms des modèles, tout cela demandera beaucoup de temps mais ça me passionne déjà ! Et rien n'empêchera, si cette exposition parisienne est une réussite, de la répéter à Londres et à New York ! Après tu seras le plus célèbre portraitiste de ton temps.

— C'est ce que tu souhaites ?

— Pas toi ?

— Oh ! Moi... Je trouve que ça ne marche pas tellement mal et que c'est peut-être un peu dangereux de vouloir que ça aille mieux.

— Ne dis jamais cela devant d'autres personnes que moi ! Toi, le grand Serge Wyra, tu n'as jamais été assez ambitieux et cela a failli être ta perte... Heureusement que nous nous sommes rencontrés !

À dater de cette conversation, ce fut la fièvre — celle de « l'Exposition » en perspective — comme si une tornade permanente

emportait l'existence du couple... Et brusquement, alors que la date de l'ouverture venait d'être fixée, que le musée Jacquemart-André était retenu et l'accord d'une centaine de propriétaires des tableaux obtenu, ce fut la mort subite de Serge, terrassé un après-midi par une crise cardiaque à cinquante-deux ans dans son atelier pendant qu'il mettait la dernière touche au portrait de lady Shelfield. C'était d'ailleurs cette grande dame qui, affolée, avait alerté la police par téléphone. Police qui avait fait le reste : à dix-sept heures, Christiane, convoquée de toute urgence à l'hôpital Necker, apprenait qu'elle était veuve. Le grand projet d'exposition s'effondrait.

Depuis ce jour, une semaine venait de passer et Christiane se retrouvait dans son boudoir, toujours assise devant le secrétaire dominé par le portrait qu'elle n'avait cessé de regarder pendant la longue méditation où venaient de défiler les souvenirs essentiels de son aventure conjugale. Ce fut l'entrée de Fatima, la servante portugaise, qui interrompit la rêverie :

— Madame, il y a dans le vestibule une dame qui demande si vous pouvez la recevoir ?

— Quelle dame ?

— Elle n'a pas voulu donner son nom, disant que ça ne servirait à rien, puisque vous ne l'avez jamais vue. Par contre, elle affirme avoir très bien connu Monsieur...

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je vous ai déjà dit de répondre, aussi bien au téléphone qu'à travers la porte du palier, qu'étant en grand deuil je ne recevais pas... Et pourquoi l'avez-vous laissée entrer ? Je vous ai pourtant donné l'ordre de n'ouvrir à personne ! C'est comme cela qu'un jour nous nous ferons assassiner !...

— La dame a tellement insisté... Elle disait qu'elle tenait absolument à vous faire une visite de condoléances... J'ai même eu l'impression qu'elle pleurait derrière la porte... Alors, j'ai ouvert.

— De quoi a-t-elle l'air ?

— Oh ! C'est une dame qui n'est plus toute jeune... Elle n'est pas non plus très élégante.

— Puisqu'elle est entrée, conduisez-la jusqu'ici et ensuite ne bougez pas de l'office au cas où je vous sonnerais.

— Bien, madame.

Quelques secondes plus tard, la visiteuse était introduite dans le boudoir et Christiane, qui venait de quitter son siège, demeura

interloquée.

La description de Fatima était juste : la femme n'avait plus d'âge sous un maquillage outrancier et une chevelure devenue faussement blonde grâce à l'utilisation de la camomille. Pauvrement vêtue d'un corsage blanc et d'une jupe noire, assez mal chaussée et portant sous le bras gauche un grand cartable, elle faisait penser à ces êtres faméliques qui hantent encore de temps en temps les terrasses des brasseries ou des cafés pour y présenter, en entrouvrant le cartable, des dessins quelconques dont ils ne sont que les transporteurs et qui leur ont été confiés par leurs véritables auteurs n'osant pas les vendre eux-mêmes.

La visiteuse, gauche et intimidée, se tenait debout, immobile et silencieuse, regardant Christiane avec une étrange expression où se mêlaient la curiosité et l'envie. Les yeux, seul élément du visage qui avait échappé au vieillissement, étaient beaux : noirs et immenses. Ne pouvant plus supporter ce mutisme, Christiane commença :

— Vous avez manifesté le désir de me voir... madame qui ?

— Lucette Boizard, mais depuis mes quinze ans tout le monde m'appelle *Lulu* ! Alors, faites comme eux...

— Quel est l'objet de votre visite ?

— C'est à la fois très simple et un peu spécial...

— Asseyez-vous.

Dès que ce fut fait, *Lulu* resta en contemplation devant le portrait de Christiane avant de dire :

— Il est très beau et c'est tout à fait vous... Il est vrai qu'avec un modèle pareil Serge ne pouvait obtenir qu'une réussite !

— Vous avez bien dit Serge ? Auriez-vous connu mon mari ?

— Très bien et longtemps avant que vous ne le rencontriez vous-même ! Pensez donc : j'avais vingt-deux ans et lui vingt... Oui, j'étais un peu son aînée. Je n'étais pas mal alors... Aujourd'hui, vous ne voyez plus que des restes... Tous les peintres de l'époque me couraient après : faut dire qu'avec le métier que j'exerçais — modèle professionnel pour nu intégral — c'était assez normal... Je plaisais... Serge débutait... Je lui ai plu comme aux autres et nous sommes restés en ménage : ça a duré une année pendant laquelle nous avons été heureux ! On n'avait pas beaucoup d'argent mais ça ne faisait rien : on vivait en vrais moineaux... Comme j'ai pensé que vous pourriez ne pas me croire, j'ai apporté quelque chose qui vous prouvera que ce que je

dis est exact ! Regardez...

Elle avait sorti un dessin du cartable :

— Oui, c'est moi à vingt-deux ans... Même aujourd'hui, tous ceux auxquels je montre ça disent qu'on me reconnaît.

C'était bien elle en effet avec ses yeux noirs admirables. Elle continua :

— Évidemment, depuis j'ai changé... À cinquante-quatre ans, on n'a plus la silhouette... Qu'est-ce que vous en pensez, vous, sa femme ?

— C'est bien vous.

— Et pourtant, ce n'est qu'une esquisse ! Le tableau, le vrai, Serge l'a vendu presque tout de suite, à peine fini.

— Dommage ! Si vous l'aviez encore, je vous l'aurais volontiers acheté.

— À vingt ans, il avait faim, moi aussi à vingt-deux ans... Et puis, des portraits... Il n'était pas en peine pour en faire, surtout avec moi qu'il avait toujours auprès de lui pour servir de modèle ! Si vous saviez ce que j'ai été vendue à l'époque ! Pas très cher, bien sûr, mais quand même casée sans trop de difficultés.

— Toujours nue ?

— Il arrivait parfois que Serge m'oblige à m'habiller... Il me faisait alors porter de ces oripeaux ! Je n'avais pas d'argent pour m'acheter de belles frusques et ça n'avait pas d'importance quand il peignait : Serge savait tellement bien se débrouiller que je donnais sur la toile l'impression de sortir de chez un grand couturier ! Pour ça, il était formidable ! Pour la ressemblance aussi... Il n'y avait pas un seul de ses camarades d'atelier à pouvoir l'égaliser... N'en avons-nous pas deux preuves ici, votre portrait et cette esquisse ? C'est bien vous, c'est moi aussi...

— C'est vrai. Dites-moi, madame : parmi les amis de jeunesse de Serge que vous avez connus, n'y avait-il pas un médecin ou, tout au moins, un étudiant en médecine ?

— Jeannot... On l'appelait *le toubib*... À chaque fois que j'attrapais un rhume, c'était lui qui me donnait un médicament... Dame, à poser nue dans un atelier, certains jours il ne faisait pas chaud ! Vous l'avez connu, *le toubib* ?

— Je le rencontre encore de temps en temps...

— Un chic type !

— Auriez-vous fréquenté avec Serge un bistrot dont le patron se nommait Arsène ?

— Et comment ! Mais ça, c'était déjà le luxe : le jour où une toile ne s'était pas trop mal vendue, nous fêtions l'événement. Mais depuis que nous nous sommes séparés, Serge et moi, je n'y suis jamais retournée : ça m'aurait donné le cafard d'y aller sans lui... C'est quand même fantastique que vous connaissiez aussi Arsène ! Ça me facilitera un peu les choses pour ce que j'ai encore à vous dire...

— Venons-en à la véritable raison qui vous a amenée ici ?

— Il y en a deux... La première, c'est que j'ai eu beaucoup de chagrin quand j'ai appris, la semaine dernière, le décès de Serge... Ce n'est pas parce que je ne l'avais pas revu depuis plus de trente ans que ça ne m'a pas fait de la peine... Je savais qu'il était devenu un peintre connu mais j'ignorais par contre qu'il s'était marié : je l'ai appris par le faire-part dans le journal et ça m'a surprise... Ne m'en veuillez pas de ce que je vais vous dire mais je n'arrive pas encore à m'imaginer aujourd'hui que Serge ait pu être marié ! Il n'était pas du tout fait pour ça : il avait trop de succès ! Et pourtant, il s'est marié puisque vous êtes là devant moi ! C'est la deuxième fois que je vous vois... La première, ce fut vendredi dernier, le jour de l'enterrement... Oui, j'y étais ! Je suis même passée devant vous dans le cimetière au cours du défilé... Je vous ai serré la main très vite, anonymement, comme tous ceux qui se trouvaient là... Malgré le voile de mousseline qui dissimulait votre visage, je vous ai trouvée belle et j'ai pris la décision d'aller vous rendre visite pour vous dire que moi aussi, qui avais été sa première amie durable — une année de liaison pour un garçon de vingt ans, c'est déjà un bail ! — j'étais très triste... Je le suis d'ailleurs toujours.

— Ce que vous venez de me dire me touche infiniment et je suis persuadée que Serge a dû vous adorer quand il avait vingt ans.

— Ça, j'en suis moins sûre que vous ! Pendant une année, j'ai été surtout pour lui très commode : je lui ai servi de petite amie et de modèle en même temps ! Tout cela pour le même prix, c'est-à-dire en ne lui coûtant rien... Seulement, ça a changé quand je lui ai appris la nouvelle...

— Quelle nouvelle ?

— Que j'étais enceinte... Il ne pouvait y avoir aucun doute sur sa paternité puisque je lui suis restée fidèle pendant tout le temps où nous avons été ensemble.

— Enceinte de lui, vous ?

— Mais oui !

Christiane la regardait, effarée... Serait-ce possible que Serge, qui n'avait jamais voulu lui faire un enfant à elle, ait rendu enceinte une femme pareille ! Et ce fut après un long silence qu'elle demanda :

— Qu'a-t-il dit quand vous le lui avez appris ?

— Il m'a laissée tomber... C'était normal : un garçon de vingt ans, qui n'a pas encore de situation, ne veut pas s'encombrer d'un môme !

— Qu'avez-vous fait alors ?

— J'ai quand même gardé l'enfant... Je me suis dit que le père était tellement beau que je ne pourrais jamais avoir de plus bel enfant ! Parce que vous, tout en étant aujourd'hui sa vraie veuve, vous ne pouvez pas savoir quel jeune dieu était Serge à vingt ans ! Toutes les filles étaient dingues de lui !

— Quand j'ai épousé Serge, il était toujours très beau et même lorsqu'il est mort, il y a huit jours...

— Sûrement ! Quand un être arrive déjà beau gosse sur terre, il a plus de chances de le rester ensuite mais on ne peut tout de même pas comparer un garçon de vingt ans à l'homme qu'il devient à quarante ! Que vous le vouliez ou non, c'est moi qui ai eu la meilleure part de Serge : la toute première ! Celles qu'il a connues ensuite, y compris vous, n'ont pas été aussi gâtées !

— Serait-ce pour me dire cela que vous avez trouvé la deuxième raison de venir me voir ?

— Non. C'est pour vous parler de mon fils.

— Parce que... c'est un fils ?

— Un garçon qui a maintenant trente-deux ans.

— Déjà !

— Eh oui ! Je vous ai expliqué que Serge en avait vingt quand il me l'a fait... Celui-là, je vous garantis que c'est un véritable enfant de l'amour !

— Ressemble-t-il à Serge ?

— Pas tellement et c'est bien dommage. Il est grand comme lui mais malheureusement il n'a ni son allure ni sa beauté... Par contre, il est très gentil avec moi.

— Quel nom porte-t-il ?

— Le mien : Boizard, puisque Serge ne l'a pas reconnu et n'a jamais voulu entendre parler de lui... Il se prénomme Achille...

— Pourquoi lui avoir choisi un pareil prénom ?

— En souvenir de son père dont le véritable nom était Achille Tourteau... D'ailleurs, vous ne pouvez pas ne pas le savoir !

— Et que fait-il ?

— C'est tout le contraire d'un artiste ! Il est fonctionnaire aux Contributions directes.

— C'est infiniment plus sûr et il n'y aurait pas eu de place pour un deuxième Wyra !

— Et vous, madame, vous n'avez pas eu d'enfant de Serge ?

— C'est mon plus grand regret.

— Eh bien ! pour moi, ça n'a pas été le cas pendant les premières années où j'ai élevé Achille ! Ce fut tellement difficile ! Mais avec le temps, au fur et à mesure qu'il a grandi, j'ai fini par m'habituer à l'idée d'avoir un fils entièrement pour moi ! Après tout, un enfant courageux comme le mien n'est-il par le capital des vieux jours pour une femme seule ?

— Il n'est pas marié ?

— Il n'y tient pas du tout ayant compris depuis longtemps ce qui m'est arrivé ! Il vit avec moi presque en amoureux dans un petit appartement de Belleville... Moi, voyez-vous, je ne pourrais jamais habiter ici dans ce XVI^e ! Achille non plus ! Il a mes goûts...

— Lui avez-vous révélé l'identité de son père ?

— Pas encore mais, maintenant que Serge n'est plus, cela pourrait peut-être arriver...

— Pourquoi ? Croyez-vous que ce serait tellement indiqué pour votre fils ?

— Qui sait ? C'est même la principale raison pour laquelle je suis ici.

— Je ne comprends pas ?

— Vous allez très vite comprendre, madame Wyra... Après la naissance d'Achille, je me suis arrangée pour revoir Serge grâce à l'un de ses amis que j'ai rencontré et qui m'a révélé où il habitait. C'était dans le XVIII^e sous les toits... Un peintre, ça gîte souvent du côté de Montmartre ou de Montparnasse... J'y ai été... J'avoue qu'il ne s'attendait pas à me revoir ! Il a fait une de ces têtes quand il a ouvert

sa porte ! Oh, je ne suis pas restée longtemps : seulement quelques minutes pour lui annoncer la bonne nouvelle... Une fille, j'aurais compris que cela l'ennuie, mais un garçon n'était-ce pas quelque chose ?

— Quelle a été sa réaction ?

— En toute franchise, il n'a pas eu l'air enchanté ! Il a commencé par me dire que c'était un chantage et qu'il ne pouvait pas m'avoir fait un enfant... C'est ce qu'ils disent tous si l'enfant les gêne ! Et puis, il s'est radouci quand je lui ai expliqué que je ne venais pas lui demander de l'argent et que je saurais très bien me débrouiller pour élever mon fils sans son aide. Ça l'a rassuré et finalement, avant que je ne reparte, il m'a dit ces mots que je n'oublierai jamais : *Je ne sais pas si c'est un enfant de moi ou non mais, comme tu as toujours été une brave fille, je te promets que plus tard, quand je disparaîtrai et à condition que je laisse un peu d'argent, je réserverai à ton Achille une petite part sur mon testament. C'est tout ce que je pourrai faire. Maintenant, va-t'en ! Je ne veux plus te revoir.* Je suis partie et je ne l'ai jamais revu... Le temps a passé et quand j'ai appris, une vingtaine d'années plus tard, qu'il était devenu très célèbre, je lui ai adressé un petit mot à son nouvel atelier de Montparnasse où je lui ai simplement rappelé la promesse qu'il m'avait faite tout en l'informant qu'Achille allait avoir vingt ans et qu'il était un très bon fils pour moi. Serge ne m'a pas répondu : ce qui ne m'a pas empêchée de continuer à croire en sa parole. Maintenant qu'il n'est plus, ne pensez-vous pas, madame, que le moment est venu de tenir cette promesse ?

Ceci avait été dit avec le plus grand calme comme si la visiteuse ne doutait pas un seul instant que la veuve de Serge ne fût de son avis. Christiane commença à la regarder avec méfiance avant de répondre :

— Il faudrait d'abord admettre que tout ce que vous venez de me raconter sur la naissance de cet enfant soit bien exact ? Permettez-moi d'avoir quelques doutes... Il est très possible que vous ayez connu M. Wyra avant moi mais, selon vos propres paroles, cette aventure de jeunesse pour l'un et pour l'autre n'a été que d'un an alors que mon mariage en a duré douze et continuerait certainement encore s'il n'y avait pas eu cette brusque fin... Douze années, madame, pendant lesquelles Serge et moi nous nous sommes adorés et qui m'ont permis de beaucoup mieux connaître mon mari que vous n'avez pu le faire vous-même ! C'est ce qui me permet de vous affirmer qu'il m'est très difficile de croire au prétendu comportement qu'il aurait eu au moment où vous dites lui avoir annoncé que vous étiez enceinte... Comme tout le monde, Serge avait ses défauts mais sachez qu'il

possédait une qualité essentielle : il avait du cœur... Et cela, bien que vous affirmiez l'avoir connu de très près, vous ne semblez pas avoir su l'apprécier ?

— Si je ne l'avais pas apprécié, je n'aurais pas continué à croire à ce qu'il m'avait dit pendant les trente années qui ont suivi !

— A-t-il seulement eu de telles paroles ? J'en doute également mais, même en admettant que ce soit vrai, ces mots prononcés par un garçon de vingt ans alors qu'il ignore absolument ce qu'il deviendra plus tard n'ont rien d'un engagement ! Ils me semblent plutôt avoir été dictés par le désir de se débarrasser rapidement de quelqu'un... Quant au testament, sachez que mon mari n'en a jamais fait et que nous étions mariés sous le régime de la communauté. C'est moi qui l'avais exigé pour que Serge, qui n'avait aucune fortune personnelle, puisse entièrement hériter de moi si je venais à disparaître avant lui. J'ai toujours cette fortune mais je n'ai nullement l'intention de la dilapider en faisant l'aumône à tous ceux qui viendront faire la quête chez moi sous le simple prétexte qu'ils ont connu mon époux avant moi ! Je n'en sortirais plus ! C'est d'ailleurs bien heureux pour Serge qu'il ait connu beaucoup de monde avant de me rencontrer !... Je reconnais que vous n'avez pas perdu de temps : vous êtes la première quémandeuse à venir... Ce qui ne signifie pas, hélas, que vous serez la dernière ! Sachez enfin que mon mari ne m'a jamais rien caché de son passé. À chaque fois que je lui ai posé une question, il m'a répondu en toute franchise. Vous devez bien vous douter que je n'ai pas manqué de lui demander si, même sans avoir été marié, il avait eu un enfant ? Il m'a répondu que non. Ce qui cadrerait exactement avec ses pensées intimes : il n'aimait pas les enfants... S'il en avait été autrement, je pense que ce serait à moi, sa femme légale, qu'il en aurait fait un !

— Je comprends très bien... Comme c'est lui qui est parti le premier, vous avez hérité de tous ses biens et vous ne voulez pas les lâcher !

— Ses biens ? Serge ne possédait rien ! Même son atelier était en location ! Et vous devriez savoir, puisque vous prétendez avoir vécu avec lui, qu'il était avant tout un bohème ! Dès qu'il gagnait quatre sous, il en dépensait cinq... Souvenez-vous des repas pris chez Arsène pour fêter ses premières ventes de toiles et dont vous-même m'avez parlé ! Eh bien, il n'a jamais cessé d'être ainsi... Devenu mon mari, il vendait ses portraits beaucoup plus cher que de votre temps mais tous ses gains fondaient en argent de poche. Je n'ai jamais vu un centime de cet argent ! C'était d'ailleurs très bien ainsi puisque nous avions établi d'un commun accord, avant de nous marier, que tout ce

qu'il gagnerait lui resterait acquis. Les seuls biens qu'il m'ait laissés sont le nom de *Serge Wyra* qui, pour moi, est immense et son talent qu'aucun peintre au monde ne pourra lui ravir ! Les innombrables portraits eux-mêmes qu'il a faits ne m'appartiennent pas : ils sont à ceux qui les ont achetés. Le seul que je possède est celui-ci parce que, moi aussi, je le lui avais commandé... Vous voyez que dans la succession de *Serge Wyra*, je ne suis guère mieux avantagée que vous ! J'ai mon portrait et vous votre esquisse... Étant donné que je suis sa veuve, le contraire eût été scandaleux ! Je crois, madame, que nous n'avons plus rien à nous dire.

Elle avait sonné. Fatima parut.

— Reconduisez madame.

Mais au moment où la visiteuse allait sortir du boudoir sans rien dire, Christiane se ravisa :

— Si c'est d'argent que vous avez besoin, peut-être puis-je arranger cela ? Je vous achète un très bon prix cette esquisse de vous faite par mon mari. Je suis sûre que vous ne tenez pas à la garder : elle ne vous rappelle pas tellement de bons souvenirs !

— Pas question ! Maintenant qu'il est mort, sa cote risque de grimper. Parce que jusqu'à présent... On m'a dit qu'elle n'était pas fameuse ! C'est pourquoi j'ai tout intérêt à attendre.

Elle s'en alla, son cartable sous le bras, sans même se donner la peine de prendre congé.

Après son départ, Christiane resta songeuse. Qu'y avait-il de vrai dans ce que venait de lui raconter cette femme ? La façon même avec laquelle elle s'était rapidement esquivée, dès qu'elle avait été congédiée, sentait l'imposture. La seule certitude était qu'elle avait connu *Serge* quand il avait dessiné l'esquisse dont l'authenticité ne pouvait être discutable : on y retrouvait la « manière » de l'artiste. Tout le reste était plus douteux... Le portrait de cette *Lulu*, qui aurait été vendu à peine terminé, avait-il même existé ? *Serge* s'était peut-être contenté de brosser l'esquisse dont il avait fait don au modèle en cadeau de rupture... Et *Lulu* s'en était servie pour exercer une sorte de chantage à titre posthume : ce n'était pas le prix de vente de l'esquisse — qui ne pourrait jamais aller très loin — qu'elle avait cherché à monnayer mais une part de l'héritage du défunt. Malheureusement pour elle, *Serge* n'avait laissé aucun testament, ni la moindre pièce à caractère officiel attestant qu'il était effectivement le père d'un enfant naturel. Si une telle preuve avait existé, Christiane n'aurait pas hésité — en souvenir de celui qu'elle avait adoré — à faire un geste pour cet

enfant : c'eût été pour elle une façon de prouver une fois encore son amour pour Serge au-delà de la tombe.

Seulement, il n'y avait pas plus de huit jours que Serge était mort : une reconnaissance de paternité en bonne et due forme pouvait encore parvenir chez le notaire dans quelques jours, dans quelques semaines ou même dans quelques mois ! Si cela arrivait, le plus inouï ne serait-il pas, puisque Christiane avait épousé Serge sous le régime de la communauté, que le fils de Lucette Boizard deviendrait également son héritier à elle ! Ce n'était tout de même pas possible ! Il n'était pas concevable non plus que Serge ne lui ait jamais dit un mot de cet enfant ! Il l'avait trop aimée pendant ces douze années pour lui cacher un pareil secret... Il fallait pourtant qu'elle connaisse la vérité ! Mais comment ? Et brusquement un nom lui vint à l'esprit, celui du vieil ami qui avait tout connu de la jeunesse de Serge : le Dr Perrey que la visiteuse avait surnommé *le toubib*.

— Allô ? C'est vous, Jean ? J'ai absolument besoin de vous voir... Non, je ne suis pas souffrante... C'est seulement pour vous poser une question dont peut dépendre ma tranquillité future. Il n'y a que vous qui puissiez m'apporter la réponse. Venez ! Je vous attends !

Une demi-heure plus tard, Perrey était là, anxieux.

— C'est d'abord à l'ami que je m'adresse, lui dit Christiane. Avez-vous souvenance, quand Serge et vous-même meniez encore la vie d'étudiant, d'une certaine Lucette Boizard qui aurait été alors le modèle préféré de Serge ?

— Je ne me rappelle plus son nom de famille mais je me souviens très bien que nous appelions tous cette Lucette... *Lulu* ! Jolie fille d'ailleurs qui n'avait pas froid aux yeux... De grands yeux noirs !

— Elle vivait avec Serge ?

— Ma foi, chère amie, vous me posez là une question plutôt surprenante à laquelle il m'est assez difficile de répondre.

— Vous le pouvez maintenant que mon mari n'est plus... Et même s'il était encore là, je n'aurais aucun droit de lui faire le moindre reproche pour cette aventure de jeunesse puisqu'il ne me connaissait pas à l'époque et que je n'étais qu'une petite fille de huit ans.

— Eh bien... Je ne sais plus trop si Serge et cette fille ont vécu à un moment ensemble mais ils se sont connus... Tout le monde d'ailleurs dans notre bande connaissait *Lulu* ! C'était la petite amie sympathique et pas bégueule... Je crois en effet que Serge a eu avec elle une idylle un peu plus poussée... Mais ça n'a jamais été bien loin !

Disons que ce fut tout au plus une amourette.

— Croyez-vous qu'il ait fait son portrait ?

— C'est très possible... Tous les rapins de l'équipe peignaient *Lulu* : c'était le modèle facile et pas embêtant. Serge l'a peut-être peinte, lui aussi.

— Mais entre eux, il n'y a rien eu d'autre que l'amourette ?

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne sais pas, moi... Ils auraient pu avoir un enfant ?

— En voilà une idée ! Serge faire un enfant à une fille pareille ? Comme nous tous, Serge aimait la bonne vie mais il n'a jamais été fou à ce point-là ! Et croyez bien que s'il lui était arrivé à cette époque de flanquer une fille enceinte, j'aurais été le premier à en être informé par lui.

— Docteur, vous me rassurez.

— Pourquoi ? Si vous m'avez appelé c'est parce que vous croyiez que votre mari a eu un enfant de cette fille ? Eh bien, je vous affirme, sur mon honneur de médecin, que Serge n'a pas eu d'enfant d'elle ni d'aucune autre femme !

— Même pas de moi.

— C'est, hélas, vrai !

— J'en ai pris mon parti. Mais vous comprenez que c'eût été terrible pour moi s'il m'avait caché qu'il avait un enfant d'une autre... Je n'aurais pas pu le supporter ! Je crois même que j'aurais été capable de tout pour supprimer cet enfant !

— Christiane ! Je sais que vous êtes encore sous le choc de votre immense chagrin, mais une femme telle que vous n'a pas le droit de parler ainsi.

— Je ne le dirai plus. Maintenant, grâce à vous, j'ai l'esprit tranquille. Merci, grand ami, d'être venu aussi vite !

Elle ne pensa plus à la visiteuse que son esprit classa définitivement dans la catégorie des femmes méprisables. Et son regard étant revenu vers le portrait, elle se réfugia dans le souvenir de toutes les démarches qu'elle et Serge avaient dû entreprendre ces derniers mois pour mettre au point les innombrables détails qui auraient permis à l'exposition CENT PORTRAITS DE SERGE WYRA d'ouvrir ses portes pour des centaines d'admirateurs. La mort était

trop injuste de n'avoir pas permis à Serge de connaître un pareil triomphe... La mort ? Ce n'était pas parce que Serge n'était plus de ce monde qu'il ne connaîtrait pas un succès peut-être encore plus grand... Pourquoi ne pas organiser quand même l'exposition ? N'était-ce pas le devoir le plus urgent d'une épouse en veuvage récent que de ne pas attendre pour prolonger la gloire de son cher disparu ? Tout le monde lui donnerait raison et accourrait... Ainsi l'âme du créateur continuerait à vivre sous les traits de cent modèles dont il avait fait les portraits.

Dès demain ou après-demain au plus tard — il n'y avait pas un jour à perdre ! — elle téléphonerait et écrirait à tous les propriétaires de portraits qui avaient déjà donné leur accord pour les prêter en leur annonçant triomphalement que ce n'était pas parce que le « Maître » n'était plus que l'exposition n'aurait pas lieu et que la date d'ouverture prévue dans trois mois était maintenue. Ce serait elle, Christiane Wyr, qui prolongerait le nom en s'occupant de tout.

Pour cela il était indispensable de se rendre sans tarder à l'atelier où elle n'avait pas eu le courage de remettre les pieds depuis le décès de Serge. Elle y était le lendemain matin à neuf heures. Et là, en commençant à fureter et à fouiller dans des piles de cartons entassés depuis des années, elle fit d'étranges découvertes... D'abord, il ne s'y trouvait aucun portrait ! Celui de lady Shelfield n'était même plus sur le chevalet devant lequel l'artiste s'était affaissé, huit jours plus tôt, après y avoir apposé sa signature, point final de l'œuvre. Malgré la forte émotion que lui avait apportée cette mort subite, la noble dame — qui s'était trouvée être le dernier modèle ayant inspiré Serge — avait eu la présence d'esprit, après avoir accueilli les représentants de police secours qu'elle venait d'alerter par téléphone, de faire emporter par son chauffeur la toile qui la magnifiait dans toute sa splendeur... N'était-ce pas son droit le plus absolu puisqu'elle l'avait payée un prix exorbitant la semaine précédente à l'issue de l'avant-dernière séance de pose ? Elle n'avait plus qu'à la faire encadrer avant de la placer bien en vue chez elle. Ne serait-ce pas un grand moment quand elle dirait à ses amis ou relations contemplant le portrait :

— C'est le dernier qu'ait fait Serge Wyr ! Il s'est écroulé devant...

Petite phrase imprégnée d'un frisson morbide qui donnerait peut-être encore plus de valeur à l'œuvre... Quelle fin sublime pour un peintre ! Une sorte de chant du cygne.

À défaut de portraits terminés et dûment signés il y avait, entassées les unes contre les autres dans les cartons, une quantité

prodigieuse d'esquisses... Et chose curieuse, malgré son apparence bohème, Serge avait su faire preuve d'une réelle méthode dans le classement de ces esquisses. Sur chaque carton, il avait marqué l'année où le contenu avait été exécuté. Pour s'y retrouver, il suffisait de suivre le déroulement du travail année par année. C'était fou ce que Serge avait ébauché d'esquisses avant d'aboutir à un portrait ! Le fruit de trente-deux années de labeur, de tâtonnements et d'hésitations était dans ces cartables. En entrouvrant le premier, Christiane constata que la totalité des esquisses s'y trouvant ne concernait qu'un seul modèle, toujours le même : *Lulu*... Une *Lulu* dessinée sous toutes les formes et plus souvent nue que mal habillée. *Lulu* tour à tour agressive ou maussade, insolente ou résignée, au sourire tantôt niais, tantôt moqueur... La seule esquisse manquante était celle de la *Lulu* vieillissante dont Christiane venait d'avoir la vision réelle et qui aurait fait horreur à Serge !

Dans les cartons des années qui avaient succédé à la « période *Lulu* » se trouvaient les esquisses d'innombrables femmes qui ne se ressemblaient pas et même quelques-unes d'hommes prouvant que le jeune peintre avait cherché à s'évader du modèle unique. Le dessin y était plus précis, les contours plus fermes, la mise en place mieux équilibrée. On sentait que le besoin de renouvellement permanent, qui deviendrait plus tard le plus sûr atout du portraitiste, s'était ancré en lui. C'était la véritable libération de son pinceau dont la curiosité toujours insatisfaite cherchait à surprendre les mille et une expressions d'un visage ou même d'une attitude qui n'étaient jamais les mêmes. D'année en année, on sentait de réels progrès.

Qui étaient tous ces modèles ébauchés sur les esquisses et dont Serge ne lui avait jamais parlé ? Avaient-ils tous abouti à des portraits ? Aucun nom ni aucune adresse ne figurait au dos des esquisses : ce qui était presque dommage, certaines étant très intéressantes ! Et brusquement, deux années avant celle de sa rencontre avec Serge, Christiane se trouva en présence de femmes qu'elle reconnut pour les avoir vues sur des portraits triés et choisis par son mari comme pouvant être présentés dans la grande exposition projetée. Parmi ces esquisses, l'une des premières qui sautèrent aux yeux de Christiane fut celle de Raymonde, cette prétendue amie qui n'avait pas hésité à s'offrir à Serge sous prétexte que c'était la seule façon de l'inspirer pour son portrait ! Cette Raymonde qu'elle n'avait jamais revue pendant ses douze années de mariage et dont elle n'avait pas voulu que le portrait soit prévu pour la fabuleuse exposition. Comme explication, elle avait réussi à persuader Serge que cette toile n'était pas tellement une réussite. Et elle se promettait bien qu'il ne ferait pas non plus partie des œuvres présentées dans l'exposition

qu'elle préparait : ce serait la meilleure façon de punir Raymonde qui serait horriblement vexée d'avoir été laissée pour compte.

Mais brusquement — était-ce le souvenir de Raymonde ? — une pensée folle envahit l'esprit de Christiane : et si toutes ces femmes, qui consentiraient sans doute à prêter leur portrait pour l'exposition toujours projetée, avaient — elles aussi — connu une aventure avec Serge dans l'atelier-garçonnière ? Bien sûr, parmi ces modèles, il y en avait beaucoup que Serge avait peints avant de trouver celle qui devait devenir son épouse et, à ces femmes-là, Christiane ne pouvait faire aucun reproche, mais les autres ! Toutes celles qu'il avait rencontrées depuis leur mariage et dont un bon nombre lui avaient été indiquées et signalées par Christiane elle-même qui les avait estimées susceptibles d'être des modèles intéressants pour lui ? Ne serait-ce pas atroce pour l'épouse légitime qui leur avait fait confiance et qui — pour respecter l'accord conclu à la veille de son mariage — ne s'était rendue dans cet atelier que quand son mari le lui avait demandé ou l'avait appelée au téléphone ? Rien ne prouvait qu'elle n'avait pas été trompée comme aucune autre épouse d'artiste ne l'avait jamais été !

Évidemment, ce carrousel de jolies femmes, tournoyant autour d'un Serge Wyra pour se faire peindre par l'artiste à la mode, avait créé autour de ce dernier une sorte d'aura triomphante qui lui avait convenu, qui l'avait même paré d'une certaine gloire et qui avait tellement fasciné Christiane qu'elle en était venue à caresser le rêve insensé de s'offrir l'exclusivité d'un pareil homme à femmes ! N'était-il pas effarant d'imaginer que, même jusqu'au jour de sa mort, elle n'avait pas été la seule à profiter entièrement de lui, de sa présence, de ses caresses, de ses émois, de ses élans, de son désir insatiable ? S'il y avait eu aussi toutes celles dont les esquisses se succédaient, serrées les unes après les autres dans les cartons et numérotées comme si celui qui les avait possédées physiquement avait éprouvé le besoin de les étiqueter ou de les classer dans l'ordre des aventures vécues, ce n'était plus une collection d'esquisses mais un vulgaire catalogue ou un véritable tableau de chasse ! Et à quoi exactement correspondaient ces numéros ? Depuis celui de Raymonde, qui était le 64, il y en avait un pour chacune des femmes suivantes jusqu'au 142 ! Chose curieuse, il n'y avait dans ces cartons pas une seule esquisse de portrait d'homme ! Ces messieurs devaient être mis à part, cachés dans un autre coin de l'atelier... Christiane finit par les découvrir, numérotés eux aussi dans un autre carton, mais ils étaient beaucoup moins nombreux : 13 en tout ! Oui, vraiment, peindre des hommes avait dû être un supplice pour Serge !

Pourquoi ces numéros ? Peut-être se trouvaient-ils

répertoriés quelque part dans un cahier ou même dans un simple carnet, soigneusement dissimulé par l'artiste et sur lequel se trouvaient peut-être inscrits les noms, prénoms et adresses de ceux ou de celles qui lui avaient servi de modèles ? Petit carnet très précieux que Serge avait dû consulter avant de choisir les propriétaires auxquels il comptait demander d'avoir l'obligeance de prêter leurs portraits pour la durée de l'exposition. Il fallait absolument que Christiane déniché ce carnet !

Elle commença par fouiller à fond dans tout l'atelier, puis dans la garçonnière du dessus... Pour elle, qui n'était pas revenue dans ces lieux depuis la mort de Serge, cette recherche avait un côté sinistre ! Il lui fallait un certain courage, aiguillonné cependant par l'instinct assez malfaisant qui la poussait à retrouver les noms et les adresses de tous les modèles dont son époux s'était « servi » pendant les douze années où elle avait eu la conviction d'être l'unique femme régnante ! Et dire que c'était la seule vue de l'esquisse de Raymonde qui avait tout déclenché, suscitant en elle un sentiment qu'elle n'avait pas encore connu jusqu'à ce jour : la jalousie... Jalousie d'autant plus féroce qu'elle survenait à un moment où il n'y avait plus rien à faire pour se venger de toutes ces femmes ! À moins que ?

Elle finit par trouver le carnet tout simplement dans le tiroir du guéridon où était posé le téléphone. Entre le téléphone et le carnet, Serge avait eu ainsi, à portée de main, les deux instruments qui lui avaient permis de pimenter son « travail ». Sans eux, le chevalet, les toiles et les pinceaux n'auraient peut-être pas été suffisants pour devenir magiciens de création.

À chaque numéro correspondait dans le carnet un nom et un prénom de femme qui étaient suivis le plus souvent, écrit entre parenthèses, d'un diminutif : Angèle devenait *Anja*, Madeleine se transformait en *Mad*, Catherine en *Cathy* et ainsi de suite, comme la Lucette des débuts qui avait fait une *Lulu*... Diminutifs tous soulignés à la main comme s'il n'y avait qu'eux d'importants et auxquels s'ajoutaient une adresse et un numéro de téléphone, ce dernier agrémenté des heures où l'on avait le plus de chances de trouver l'intéressée au bout du fil. Il y avait enfin, complétant ces précisions et terminant le petit répertoire consacré à chaque femme, l'une des trois lettres suivantes de l'alphabet en majuscules : un *D*, un *L* ou un *M*.

« Qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire ? » se demanda Christiane. Et tout à coup elle comprit : *D* indiquait que la dame était divorcée, *L* qu'elle était libre de ses mouvements, *M* qu'elle était mariée. C'était le code très simple permettant d'éviter des histoires ou de faciliter les rencontres. Décidément, Serge avait tout prévu et il n'y

avait plus grand doute à avoir sur la façon dont avaient dû se passer les séances de pose... Pour les quelques numéros d'hommes, les noms et les prénoms, dispensés de diminutifs, étaient suivis de la profession : industriel, banquier, diplomate, politicien, etc.

Le carnet en main, Christiane revint aux cartons contenant les esquisses et commença, en se servant alternativement des numéros des esquisses et de ceux qui leur correspondaient dans le carnet, à repérer chacune des femmes qui avaient été peintes par Serge pendant la durée de son mariage. Ayant eu tout le temps d'apprendre à découvrir les goûts et les types de femmes qui avaient des chances de plaire à son époux, elle en choisit quelques-unes parmi celles qui paraissaient être les plus jolies sur les esquisses... Cette très jeune blonde, par exemple, dont les yeux bleus reflétaient toute la candeur d'un regard de jeune fille, avait dû certainement l'intéresser... Cette brune appétissante, à la bouche sensuelle et dont l'esquisse laissait deviner des formes prometteuses, aussi... Et cette rousse flamboyante aux yeux verts, qui avait des allures de star, ne pouvait pas ne pas l'avoir séduit ! Celle-ci se trouvait d'ailleurs sur la toute dernière esquisse gardée dans le précieux carton. Toutes les autres femmes paraissaient appartenir à une catégorie moins attrayante. Serge avait le goût très sûr...

Elle rouvrit une seconde fois le carton où se trouvaient la vingtaine d'esquisses masculines qui avaient certainement servi, elles aussi, d'ébauches pour des portraits. Mais sincèrement, ces messieurs guindés et imbus de leur personne ne l'intéressèrent pas. Serge avait mille fois raison quand il disait ne pas aimer peindre les hommes ! Leurs portraits n'avaient dû être pour lui que d'excellentes opérations commerciales. Et c'était très justifié : Serge Wyra était avant tout et aux yeux de tous « le peintre de la femme ». Avec elle, on le sentait à l'aise... La femme aussi, d'ailleurs ! C'était bien pourquoi Christiane avait cru pouvoir se l'annexer.

En ce moment même où elle commençait à déchanter, elle prit soin de vérifier les noms et adresses des trois modèles qui l'avaient le plus frappée dans le lot. La jeune fille blonde se nommait Angèle Pépinet — c'était elle qui avait droit au poétique diminutif d'*Anja* — mais, indication complémentaire mentionnée à gauche dans la marge du carnet et à hauteur du nom, il y avait une modification importante. Le *L* signifiant libre avait été barré et remplacé par un *M*. Ce qui semblait indiquer qu'entre le jour où la première séance de pose avait commencé et celle où le peintre avait apposé, sur la gauche et en bas de la toile, sa signature finale authentifiant l'œuvre achevée, la charmante Angèle avait peut-être convolé ? La surcharge indiquait aussi son nom de mariée : *Madame Pierre Dermot*. Ce qui permettrait à

Serge, au cas où il lui arriverait de la revoir un jour — probabilité paraissant assez douteuse à Christiane qui avait été bien placée pour connaître le perpétuel besoin de changement de son époux — d'éviter l'un de ces impairs dont les conséquences risquent parfois d'être désastreuses !

La brune au visage ovale et bien en chair se nommait Caroline Martigué avec, également souligné, le surnom *Carole*. Le *M*, par contre, n'était pas barré : ce qui pouvait permettre de présumer que cette beauté capiteuse était déjà mariée quand Serge l'avait peinte et qu'il pouvait encore exister dans sa vie un monsieur Martigué. Cela n'avait certainement pas dû gêner Serge s'il lui avait vraiment pris l'envie de s'offrir son épouse ! La seule contemplation de l'esquisse pouvait déjà le laisser supposer : la belle brune ne donnait pas l'impression d'être particulièrement farouche.

La troisième esquisse enfin — celle de la rousse — représentait la très noble lady Shelfield qui avait été la dernière femme à être peinte par Serge. La référence du numéro du carnet portait un *M* et non pas le *V* de veuve : ce qui indiquait que lord Shelfield devait être, lui aussi, toujours de ce monde. Mais, exemple unique dans le carnet, Serge avait rajouté, également entre parenthèses et souligné, derrière le *D* de divorcée qui suivait le *M* du mariage, la mention *4 fois*. Précaution sans doute destinée à indiquer qu'avant son lord anglais la dame avait savouré le bonheur — ou le malheur ! — d'avoir eu trois autres maris... Le nom patronymique n'était accompagné d'aucun prénom : c'était lady Shelfield... Mais il était suivi, toujours écrit de la main de Serge et souligné, d'un deuxième nom, *Laure Smart* : ce qui faisait moins aristocratique et nettement plus vedette de cinéma ou de music-hall.

En feuilletant et refeilletant avec une nouvelle attention la « collection », Christiane finit par acquérir la conviction absolue qu'elle ne se trompait pas : les trois déjà repérées — la blonde, la brime et la rousse — étaient de loin celles qui lui semblaient avoir été les plus capables d'enthousiasmer Serge et, sans hésiter, elle les emporta chez elle ainsi que le carnet. Toutes celles qui restaient attendraient, sagement blotties les unes contre les autres dans les cartons de l'atelier. Il n'était pas exclu que la veuve revienne y chercher encore quelques modèles parmi les plus attrayants si elle jugeait que c'était nécessaire pour parachever l'étrange expérience à laquelle elle allait se livrer. Expérience entièrement inspirée par le sentiment de jalousie qui venait de pénétrer en elle. Il n'y a pas plus machiavélique qu'une honnête femme qui découvre brutalement qu'elle a été bafouée pendant toute la durée d'une union qu'elle avait cependant crue irréprochable !

Mais Christiane avait quand même l'honnêteté de vouloir vérifier que sa douloureuse découverte n'était pas uniquement due au travail de son imagination livrée à l'affreuse solitude de cette dernière semaine.

Il lui paraissait presque impossible que « son » Serge — qui avait toujours su se montrer tellement attentionné et affectueux à son égard et qui, si elle l'avait questionné, ce qu'elle n'avait pas jugé utile de faire, ne lui aurait rien caché de son passé — ait pu faire preuve d'une telle duplicité ! Ne lui avait-elle pas apporté tout ce qu'il recherchait : des relations mondaines qu'il n'aurait jamais eues sans elle, la célébrité ainsi que le prestige qui convenaient à son snobisme ? Car Serge, elle l'avait tout de suite compris, s'était toujours montré un snob... Ce qui ne l'avait nullement gênée puisqu'elle l'était elle-même ! Peut-être était-ce l'une des raisons pour lesquelles une certaine harmonie de façade avait pu s'établir dans leur couple ? La confiance illimitée dans sa propre supériorité et dans celle de son conjoint, ajoutée au mépris à peine déguisé que l'on a pour la plupart des autres, ne constituent-ils pas une sorte de force invincible qui favorise l'union sacrée ? C'était pourquoi les Wyra n'avaient jamais connu ces disputes ridicules ou ces altercations stériles qui n'aboutissent le plus souvent qu'à la désunion.

En supposant même que, pendant ces douze années, Serge ait fait quelques entorses à leur union sans qu'elle l'ait su, ce n'était pas tellement grave puisqu'elle était sûre d'une chose : son mari n'avait pas pu aimer d'autre femme qu'elle qui avait été sa seule, son unique, sa véritable compagne ! Toutes les autres, sans exception, n'en étaient restées qu'au chapitre des aventures sans lendemain. La preuve la plus éclatante n'en était-elle pas que Serge n'aurait pas attendu jusqu'à quarante ans pour se marier s'il avait connu, avant leur rencontre, celle dont il aurait été certain qu'elle représentait pour lui l'idéal ? Il ne pouvait pas non plus avoir fait d'héritier à une autre femme comme avait essayé de le faire croire la hideuse *Lulu* puisqu'il détestait les enfants !

La seule chose qui paraissait insupportable à Christiane était l'existence de ce petit carnet avec ses chiffres correspondant à ceux des esquisses, ses noms de femmes suivis de surnoms tendres, ses numéros et ses horaires de téléphone, ses lettres de l'alphabet enfin tenant lieu de code intime.

Dès qu'elle en aurait fini avec les surprenantes vérifications qui, seules, pourraient lui apporter la vérité et si elle acquérait la preuve que Serge lui avait toujours menti jusqu'à son dernier jour, elle brûlerait le carnet maudit et se débarrasserait au plus vite de l'atelier-

garçonnière avec tout ce qu'il contenait, y compris les esquisses. Mais elle prendrait bien soin de ne pas céder les lieux à un autre peintre pour que l'ignoble tromperie ne recommence pas à l'égard d'une autre épouse légale qui serait tout aussi malheureuse qu'elle ! Qu'y a-t-il de plus blessant pour une femme, comblée physiquement et matériellement par la vie, que de découvrir brusquement qu'elle n'a été épousée par celui qu'elle a pris pour un personnage de rêve que parce qu'elle lui a apporté, en plus de sa présence élégante et de son esprit ouvert à toutes les choses essentielles de la vie, le confort permanent, l'aisance et une grosse fortune ? C'était écœurant !

Le plus étrange n'était-il pas que pas une, parmi ses innombrables amies, ne lui ait jamais laissé entendre que Serge n'était pas du tout l'époux modèle auquel elle croyait et qu'il n'était resté que le vulgaire coureur de jupons qui n'a jamais pu s'assagir ! N'était-ce pourtant pas de ces nouvelles croustillantes et de ces potins d'alcôve que se rassasiaient quotidiennement ces amies qui ne parlaient même que de cela entre elles ? Ça les occupait, ça les excitait, ça les passionnait... Combien de fois Christiane elle-même n'avait-elle pas entendu ces vipères lui confier à propos d'une autre amie commune : *Tu ne sais pas ? Elle est la maîtresse de Jacques... Quant à lui, on peut dire qu'il trompe sa femme avec tout Paris ! Pauvre Roselyne. Elle est pourtant si jolie... et tellement charmante ! Elle ne mérite pas cela !* Si on les écoutait, finalement toutes les femmes, les unes après les autres, finissaient par être cocufiées... Toutes à l'exception d'elle, Christiane, sur qui on n'avait jamais rien dit ! Au contraire même, dès qu'on parlait d'elle et de Serge, c'était l'extase : *Quel couple merveilleux ils font ! Vraiment, c'eût été dommage qu'ils ne se rencontrent pas... Et qui aurait pu supposer, quand on connaît la vie qu'a menée Serge avant son mariage, que l'entente entre eux pourrait s'établir à un tel point ! Tout cela n'est dû qu'à la patience et à l'intelligence de Christiane qui a su le comprendre... C'est là ce qu'on appelle un vrai miracle de l'Amour !*

Si Christiane n'avait pas connu de tels ragots, n'était-ce pas l'indication que personne n'avait été mis au courant des aventures de Serge, s'il y en avait réellement eu ? Ce qui était presque une sorte de consolation pour celle qui, étant seule à avoir découvert la vérité, ne deviendrait jamais tout à fait ridicule. Il le fallait absolument ! Le ridicule tue la réputation d'une veuve, même si elle est restée belle, fortunée, n'a encore que quarante ans et porte le nom d'un homme célèbre ! Christiane devait rester tout cela d'abord pour son propre orgueil et ensuite pour la gloire posthume d'un Serge Wyra. Si elle savait bien s'y prendre pour organiser l'exposition, les choses devraient se passer ainsi...

Mais, venant de faire ces découvertes dans l'atelier, elle

avait déjà envie de changer le titre de l'exposition qui ne devrait plus s'intituler CENT PORTRAITS DE SERGE WYRA mais plutôt CENT FEMMES VUES PAR SERGE WYRA. Ce serait infiniment plus vrai et surtout bien meilleur pour appâter le public ! Il n'était pas question, bien sûr, que dans cette exposition organisée par une femme en mémoire de son mari, il y eût un seul portrait d'homme ! Serge d'ailleurs ne l'aurait pas voulu... Seulement voilà : si ces cent femmes... Christiane en avait le vertige ! Et ne serait-ce pas insensé de penser que ce serait elle-même, la belle M^{me} Wyra, qui présenterait aux foules, dans une exposition tapageuse, les portraits de toutes celles avec qui son propre mari avait connu des aventures ?

Ce ne serait plus de sa part une preuve d'amour mais d'aberration ! Ne faudrait-il pas, si elle acquérait la ou les preuves formelles que ses soupçons étaient justifiés, prendre la décision d'annuler définitivement ce projet d'exposition ? Ne serait-ce pas une excellente manière de châtier toutes celles qui s'étaient moquées d'elle ? Les portraits, pour lesquels ces femmes n'avaient pas craint de payer de leur personne, resteraient accrochés dans de tristes salons, au fond de couloirs obscurs ou même dans les escaliers poussiéreux de vieilles maisons de province où personne ne prendrait même la peine de les regarder.

Dès demain commenceraient les investigations... Ce serait très simple : Christiane s'en prendrait d'abord à l'une des trois dont elle avait emporté les esquisses chez elle. Les précisions du petit carnet lui permettraient de téléphoner. Le prétexte pour obtenir un rendez-vous serait très plausible : demander un nouvel accord pour que l'intéressée consente à prêter son portrait en vue de l'exposition. N'était-il pas normal que, pour obtenir un pareil acquiescement, la veuve du grand peintre disparu allât rendre visite à celles dont son époux avait fait le portrait ? Cela paraîtrait même plutôt touchant.

Aucune de ces femmes, ayant certainement appris par les journaux, par la télévision ou même par la seule voie mondaine la mort subite de celui qui avait su tellement bien la peindre, n'oserait refuser de la recevoir. Et elle pourrait voir de près ces créatures, tellement attrayantes sur les esquisses, telles qu'elles étaient dans la réalité. En quelques secondes, elle ferait l'implacable comparaison entre le rêve idéalisé par l'artiste et la cruauté de la vérité. Elle les questionnerait et elle leur ferait quelques confidences sur les qualités ou même sur les défauts du défunt pour juger de leurs réactions... Elle les laisserait surtout parler le plus possible pour essayer de découvrir ce qu'il y avait de mystérieux en elles et qui avait pu éventuellement séduire un Serge Wyra ! Et elle finirait bien par déceler, même dissimulée sous un flot de mensonges, la vérité. Christiane se fiait à

son instinct qui était réel... Instinct qui ne l'avait peut-être trompée qu'une seule fois : quand elle avait placé toute sa confiance en Serge... Mais n'avait-elle pas eu une excuse ? Celle de la présence secrète d'une force invincible contre laquelle même la plus grande intelligence ne peut pas lutter : l'amour... Amour qui trompe parce qu'il aveugle. Peut-être avait-elle commis la plus grande sottise de sa vie en épousant un Serge qui, lui, ne l'avait probablement jamais aimée ? Christiane ne savait plus... À laquelle des trois femmes choisies devait-elle téléphoner en premier pour fixer le rendez-vous ? À la brune ? À la blonde ? À la rousse ?

Sans savoir trop pourquoi, elle décida de commencer par la blonde... Peut-être parce que, paraissant être la plus jeune sur son esquisse, celle-ci répondrait avec plus de franchise, sachant se montrer plus malléable, plus vraie, moins rusée, moins façonnée surtout par les vilénies de la vie. Peut-être aussi parce que le carnet indiquait que, quand Serge avait commencé à la faire poser, elle n'était encore qu'une jeune fille, Angèle Pépinet, et que ce n'était qu'ensuite qu'elle s'était mariée pour devenir une *M^{me} Pierre Dermot*. Demain matin, pas trop tôt parce que ça ne se fait pas, Christiane appellerait donc vers onze heures cette *M^{me} Pierre Dermot*. Ensuite, elle verrait bien...

Le Petit Modèle

La voix féminine qui avait répondu à l'appel téléphonique ne s'était pas révélée harmonieuse mais plutôt bête, l'une de ces voix impossibles dont on se demande si elles viennent du nez ou de la gorge. Et dès que Christiane eut exposé la raison — son projet d'exposition — pour laquelle elle souhaitait être reçue, Angèle Dermot avait répondu :

— Je trouve, madame, que c'est là une excellente idée ! Ayant déjà donné mon accord à votre époux pour prêter mon portrait quand il m'avait contactée de son vivant, également par téléphone voici quelques mois, je ne vois pas pourquoi je refuserais de le faire maintenant en souvenir de lui... Et je dois vous avouer que j'ignorais complètement la nouvelle de son décès ! C'est par vous que je l'apprends... Il est vrai que nous avons tort, mon mari et moi, de ne jamais lire les journaux et de ne regarder à la télévision que les films policiers mais pas les actualités qui nous ennuiant... Aussi, je vous demande de vouloir bien accepter mes condoléances, même si elles sont un peu tardives.

— Je vous remercie. Quand pouvons-nous nous voir ? Cela nous permettra de faire connaissance et de parler de mon cher disparu... Vous n'avez pas idée comme je suis émue à l'idée de rencontrer une jeune femme qui lui a servi de modèle et dont il m'avait parlé à l'époque où il faisait votre portrait.

— Il y a de cela huit ans puisque j'avais alors dix-neuf ans et que j'en ai aujourd'hui vingt-sept. C'est fou comme le temps passe vite ! Vous n'avez jamais vu le tableau ?

— Jamais ! Serge n'aimait pas beaucoup que j'aie à son atelier... Mais hier, j'ai retrouvé par hasard dans l'un de ses innombrables cartons, traînant précisément dans cet atelier, une esquisse assez poussée de votre portrait que j'ai trouvée ravissante. Seulement, j'ignorais votre nom ! Heureusement que Serge avait beaucoup d'ordre. Au dos de l'esquisse, il avait inscrit un numéro correspondant à ce même chiffre écrit dans un petit carnet, retrouvé

également par moi dans un tiroir et sur lequel étaient mentionnés vos nom, prénom, adresse et même votre numéro de téléphone. Ceux-ci avaient d'ailleurs été raturés de la main même de mon époux et remplacés par d'autres. C'est ainsi que j'ai découvert qu'après vous être appelée Angèle Pépinet — sans doute votre nom de jeune fille ? — vous vous êtes mariée pour devenir madame Pierre Dermot et que vous avez déménagé.

— C'est exact : il y a de cela deux ans. Je ne voulais tout de même pas entrer dans la catégorie des catherinettes !

— Je peux aussi vous révéler un petit secret... Sur son carnet, après votre nom de jeune fille, Serge avait inscrit, soigneusement souligné, un diminutif charmant : *Anja*.

— C'était même dans le carnet ? Eh bien, secret pour secret, je peux vous confier que c'est Serge lui-même qui m'a donné ce surnom. Il trouvait qu'Angèle Pépinet, ça faisait un nom de bonniche... Il a d'ailleurs eu raison puisque mon mari, lui aussi, a adopté *Anja*, estimant que c'était infiniment plus joli ! Vous ne trouvez pas qu'entre une Angèle Pépinet et une Anja Dermot, il y a une rude différence ?

— Énorme ! Mais dites-moi, quand il faisait votre portrait, vous appeliez mon mari par son prénom : Serge ?

— N'était-ce pas normal puisqu'il m'avait baptisée *Anja* ! Et puis votre mari était tellement simple ! Dès le premier jour où j'ai été poser dans son atelier, il m'a interdit de l'appeler « monsieur Wyrá ». Il trouvait que ça supprimait toute l'intimité qu'il estimait absolument nécessaire pour son travail... Quand vous viendrez, vous verrez le portrait : il est là et je suis en train de le regarder — pendant que je vous téléphone... Vous ne trouvez pas que c'est amusant ? Quel jour vous conviendrait ?

— Le plus tôt serait le mieux : les dates prévues pour l'exposition sont assez impératives !

— Voulez-vous demain à seize heures ? Je me débrouillerai pour que mon mari me remplace au magasin pendant la durée de votre visite.

— Parce que vous avez un magasin ?

— Mais oui... Un commerce d'appareillage électrique de toute sorte : lampadaires, appareils de chauffage d'appoint, fers à repasser, etc. Vous voyez le genre. Oh ! c'est une affaire encore modeste que Pierre et moi avons créée mais qui marche déjà très bien... Et il n'y a rien de tel que d'être ses propres patrons : on ne dépend de personne ! Enfin le grand avantage est que notre

appartement se trouve juste au-dessus du magasin :

— Je vois cela : au premier étage ?

— La porte de l'immeuble jouxte la vitrine du magasin. Comme il n'y a pas de concierge, vous n'aurez qu'à appuyer directement sur le bouton de l'interphone correspondant à notre nom : Dermot. Il n'y a pas non plus d'ascenseur mais puisque vous n'aurez qu'un étage à gravir ! À demain, chère madame Wyra.

— À demain et merci déjà pour votre grande compréhension.

Heureusement, pensa Christiane en raccrochant le récepteur, que les portraits ne peuvent pas parler sinon une voix pareille aurait sapé tout le talent de Serge !

La façade de l'immeuble situé dans le XI^e n'avait rien de très attrayant : c'était celle d'un immeuble parisien vétuste ressemblant à des milliers d'autres. Le magasin était bien là, au rez-de-chaussée, peinturluré en rouge avec pour enseigne, éclairée en plein jour par une rampe au néon, ces mots prometteurs : TOUT PAR L'ÉLECTRICITÉ. Dans les deux petites vitrines, flanquant de chaque côté la porte d'entrée, s'entassaient, disposés en vrac et sans le moindre effort d'esthétique, des appareils ménagers parmi lesquels les aspirateurs chromés aux tuyaux multicolores tenaient la vedette.

Sans s'attarder à contempler ces merveilles du progrès à la portée de tous, Christiane appuya sur le bouton de l'interphone de la porte voisine en criant son nom dans l'appareil. L'escalier était sombre et la rampe aussi ancienne que l'immeuble. La lumière vint du palier du premier étage sur lequel se tenait une jeune femme blonde et petite qui demanda :

— Madame Wyra ? Je vous attendais. Entrez, je vous en prie...

Le vestibule très sombre lui aussi aurait bien eu besoin d'un peu de l'éclairage tapageur du magasin mais il est vrai que ce n'était pas là que devait se présenter la clientèle d'acheteurs. Comme la façade de l'immeuble, comme l'escalier, l'appartement qu'habitait le couple Dermot aurait nécessité un sérieux ravalement. Il était des plus modestes. Ce ne fut que lorsqu'elle se trouva dans la pièce, tenant lieu à la fois de salle d'accueil-salle à manger et dont l'unique fenêtre donnant sur une cour intérieure apportait un peu de lumière, que la veuve du peintre put enfin voir comment était faite celle que Serge avait surnommée *Anja*.

Et elle fut affreusement déçue ! Ceci d'autant plus qu'elle avait sous les yeux un point de comparaison immédiat grâce au portrait qui était bien là, accroché au mur au-dessus d'un meuble buffet d'une banalité déconcertante et dont le style pouvait parfaitement s'harmoniser avec celui de n'importe quel radiateur électrique. Tout le mobilier d'ailleurs, depuis les rideaux vert épinard jusqu'à la moquette lie-de-vin en passant par deux fauteuils et quatre chaises recouverts d'un tissu jaune galonné de franges tête-de-nègre, était laid : ça sentait autant le neuf que l'absence absolue de goût... Par bonheur — et c'était ce qui sauvait un peu les choses — le portrait signé *Serge Wyra* écrasait de son éclat le pitoyable décor. C'était même à se demander comment une toile pareille avait pu échouer en cet endroit.

Sur le portrait achevé, *Anja* était beaucoup plus jolie que sur l'esquisse. Elle y apparaissait même idéale, menue, fine, ne donnant pas du tout l'impression d'être aussi petite qu'elle l'était en réalité, rayonnante surtout de la candeur juvénile de ses dix-neuf printemps... Hélas ! Celle que Christiane avait maintenant devant elle — et qui venait de dire, en désignant un siège de sa voix nasillarde et stupide : *Je vous en prie, faites comme chez vous, madame Wyra... Mettez-vous à l'aise !* — s'était épaissie d'une façon incroyable et avait perdu tout l'éclat du portrait, à l'exception cependant de la blondeur de la chevelure ondulée qui donnait même l'impression d'être exagérée et nettement moins naturelle que celle rayonnant sur la toile. Quant aux yeux bleus, surprenants de limpidité et presque d'innocence sur le portrait, ils étaient toujours aussi bleus sur le modèle vivant mais d'un bleu où il ne se passait rien... Un bleu qui donnait l'impression de vous regarder sans vous voir, un bleu de fausse myope paraissant très satisfaite d'avoir des yeux aussi bleus et qui semblait dire : « Oui, je suis la blonde type aux yeux bleus... Admirez-moi si vous raffolez de ce genre de femme. Personnellement, votre opinion m'indiffère ! » Malheureusement, l'admiration ne pouvait être que de très courte durée parce qu'il n'y avait que le néant derrière toute cette blondeur bleutée. Il était certain que les deux années de mariage n'avaient pas du tout réussi physiquement à M^{me} Pierre Dermot !

Le pire était que, comme beaucoup de gens dont les voix sont insipides, *Anja* se montrait féroce**ment** bavarde :

— Alors, vous êtes madame Serge Wyra ?... Enfin, je veux dire : l'ex... C'est bien ennuyeux ce qui est arrivé... Il était pourtant encore jeune ?

— Cinquante-deux ans.

— Ah, quand même ? Quand il a fait mon portrait, il y a

neuf ans, je lui en aurais donné tout au plus trente-cinq. C'est vrai que j'en avais dix-neuf et qu'à cet âge-là, on ne se rend pas encore très bien compte de l'âge véritable des hommes, surtout quand ils sont beaux comme c'était le cas de Serge... Ah, si, madame ! Votre mari était ce qu'on peut appeler un bel homme !

— Sachez qu'il était encore beau quand il est mort. Il n'avait pratiquement pas changé.

— Ce sera pareil pour le mien ! Pierre est le mari idéal. Il a tout pour lui : l'intelligence, le charme, l'allure... C'est bien simple : je vous certifie que lui est de loin le plus bel homme que j'aie jamais rencontré !

— Le plus bel homme ? répéta Christiane assez surprise, elle qui était persuadée que le plus bel homme qui ait jamais existé sur terre n'avait pu être que son Serge.

— Vous le verrez d'ailleurs tout à l'heure : je lui ai dit de monter pendant quelques instants, à un moment où il n'y aura personne dans le magasin, pour venir vous saluer. Il m'a confié que cela allait lui faire un drôle d'effet de rencontrer l'épouse de quelqu'un qui a fait mon portrait avant mon mariage et que lui-même n'a pas connu.

— Il aime ce portrait ?

— Il dit qu'il y a dedans du bon et du mauvais... Il vous expliquera ça tout à l'heure beaucoup mieux que moi... Lui, c'est un artiste, pas moi !

— Vous, vous êtes le plus adorable des modèles... On ne peut pas être tout à la fois : modèle et artiste ! Je serais ravie d'avoir l'opinion de votre époux. Serge disait toujours que l'avis d'un mari sur le portrait de sa femme était de loin le plus important puisque c'était lui qui la connaissait le mieux... ou le moins mal ! Et, en ce qui me concerne, croyez bien que je suis enchantée de découvrir en vous une épouse heureuse.

— Vous aussi, vous avez dû l'être avec Serge ?

— Il m'a comblée...

— Ce fut à ce point ? C'est drôle parce qu'il ne m'a pas donné l'impression d'être un homme fait pour se marier... Quand il m'a peinte, il m'avait plutôt fait l'effet d'être destiné à rester le vieux garçon endurci.

— Quelle drôle d'idée ! Si Serge ne s'était pas marié plus tôt, c'était uniquement parce qu'il n'avait pas encore trouvé la compagne

pouvant lui convenir.

— Notez que ça vous va très bien d'être « madame Serge Wyra »... Ça, au moins, c'est un joli nom de veuve !

— J'ai la ferme intention de le garder... Si nous parlions maintenant de mon projet d'exposition ? Sans doute ne vous doutez-vous pas que l'on y verra cent portraits de femmes peints par Serge ?

— Il en a fait autant que cela ?

— Même plus...

— Et je serai dans les cent exposées ? C'est formidable ! C'est Pierre qui va être fier ! Vous vous rendez compte : quand il racontera ça à la clientèle du magasin ! Je me demande même si, après l'exposition, ce ne serait pas très astucieux de placer ce portrait non pas ici mais dans le magasin, juste au-dessus de la caisse...

— Mon Dieu, c'est là un destin que Serge n'avait certainement pas prévu pour cette œuvre, mais enfin, à notre époque, il faut s'attendre à tout ! C'est encore une chance que vous ne vous en soyez pas débarrassée !

— Vous ne croyez pas si bien dire ! À un moment, il y a trois ans, c'est-à-dire avant notre mariage, quand Pierre et moi nous ne faisons encore que nous « fréquenter », nous avons bien failli le vendre ! Les affaires ne marchaient pas du tout ! Mon fiancé, qui avait pourtant une bonne formation technique, ne trouvait pas sa voie : il faisait des travaux et des réparations à domicile pour le compte d'une grosse entreprise d'électricité. Certes, il gagnait déjà pas trop mal sa vie, mais ce n'était quand même pas le Pérou !

— Et vous ? Qu'est-ce que vous faisiez ?

— Il m'arrivait de travailler, aux époques des salons du cuir ou du prêt-à-porter, comme mannequin volant. J'étais inscrite dans une agence qui m'appelait, mais l'ennui — comme vous pouvez le constater — est que je ne suis pas assez grande ! Il me manque au moins dix centimètres pour porter une robe de collection... C'est beaucoup ! Je me débrouillais mieux pour les photos quand il y avait des salons de coiffure. Qu'est-ce que j'ai pu être photographiée et qu'est-ce que j'ai pu porter comme coiffures différentes dans les magazines spécialisés ! J'ai commencé à poser à dix-sept ans...

— C'est peut-être grâce à l'une de ces photographies que Serge vous a remarquée ?

— Pas du tout ! Il m'a d'ailleurs dit plusieurs fois qu'il détestait la photographie !

— Comme beaucoup de peintres...

— Il trouvait que la photo était triste et figée alors que, selon lui, un portrait ça peut déborder de vie... Moi, ce n'est pas mon avis, mais enfin à chacun ses goûts ! Je lui ai été présentée par une amie dont il avait fait le portrait et qui, elle, était un vrai mannequin professionnel, ayant les dimensions voulues et surtout très bien entretenue par un riche industriel qui voulait absolument qu'on fasse le portrait de sa petite amie. Et comme votre mari était le peintre à la mode, c'est lui qui a raflé la commande...

— Quelle délicieuse expression !

— Il ne faut pas vous formaliser, madame Wyra ! Moi, je parle comme je m'exprime... D'ailleurs, ça amusait beaucoup Serge qui me disait souvent : « Ce qu'il y a de mieux chez toi, ce ne sont pas tellement ta blondeur et tes yeux bleus mais ton naturel. » C'est d'ailleurs ça, je crois, qu'il a cherché à retrouver sur le portrait.

— Et il y a parfaitement réussi : parce que pour ce qui est de la candeur... Mais continuez à me parler de vous : cela me passionne... De même que votre mari, qui vous a avoué que ça lui ferait un curieux effet de me connaître, dites-vous bien que c'est très émouvant pour moi de faire la découverte réelle de celles ou de ceux que mon mari a eu envie de peindre et que je n'ai jamais vus que sur des toiles ou sur des esquisses.

— Sincèrement, vous trouvez que je ressemble au portrait ?

— C'est vous... il y a neuf ans...

— Ce que vous me dites là est curieux parce que Pierre et tous nos amis, qui voient ce portrait ici, trouvent que ce n'est pas moi et qu'on dirait plutôt une petite jeune fille.

— C'est ainsi que vous deviez être à l'époque, mais on change tellement vite, surtout avec le mariage ! Maintenant que vous êtes devenue femme...

— Vous ne pensez pas que j'ai un peu grossi ?

— Ça ne vous va pas mal...

— C'est ainsi que mon Pierre m'aime ! Il m'a toujours dit qu'il lui fallait une petite femme bien en chair... Et à vous, je peux bien vous faire cette confidence puisque vous avez été la femme de Serge... Un jour, mon mari m'a dit, quand nos affaires n'étaient pas brillantes et lorsqu'il n'avait pas encore pu trouver le crédit pour nous permettre de nous établir à notre compte comme nous le sommes maintenant : *Si je pouvais le vendre, ce portrait, je ne serais pas contre...*

J'ai protesté ! C'est grâce à moi, madame, que ça n'a pas été fait ! D'abord parce que je l'aime bien, ce tableau, et ensuite parce que je n'ai pas gardé un trop mauvais souvenir de Serge. Pour que Pierre n'essaie pas de fourguer le portrait à un revendeur quelconque ou même aux Puces, je lui ai dit : *Tu n'as pas le droit de faire ça !* Le jour où on s'est connus — j'habitais à cette époque-là dans une ancienne chambre de bonne aménagée au septième d'un immeuble bourgeois du XVII^e et où Pierre est venu vivre avec moi — ce portrait était à peu près tout ce que je possédais comme objet de valeur. Au fond, c'était ma dot que j'avais apportée à la communauté... D'autant plus que Serge ne me l'a jamais fait payer !

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Oui, il m'en a fait cadeau en disant : *Garde-le toujours en souvenir de nous*. Ce que j'ai fait ! Mais ça, c'est une autre histoire qui ne regarde que moi toute seule.

— Croyez-vous ?

Anja eut une courte hésitation avant de répondre :

— Oui... Peut-être qu'un jour viendra, si nous devenons des amies — ce qui pourrait être assez normal puisque ce serait dans le souvenir du même homme ! — où je vous raconterai exactement comment les choses se sont passées il y a neuf ans mais pas maintenant ! C'est trop tôt, on ne se connaît pas encore assez et ça me gênerait... Tiens, voilà Pierre ! Tu as pu te libérer du magasin, chéri ? Voici M^{me} Wyra, la veuve du monsieur qui a fait mon portrait... Mais, au fait, chère madame, vous ne m'avez pas dit votre prénom ?

— Christiane.

— Il vous va bien ! Christiane Wyra... Votre mari n'a pas eu envie, comme il l'a fait pour moi, de vous appeler par un diminutif ? *Chris*, par exemple, c'eût été gentil...

— Il n'a même pas eu cette idée ! Il est vrai que je n'étais que sa femme légitime...

— Vous n'allez pas me dire qu'il n'a pas fait aussi votre portrait ?

— Oh si, il l'a fait ! C'est même à la suite de cela que nous nous sommes mariés, il y a douze ans.

— Et vous avez été aussi heureuse que je le suis avec mon homme ? N'est-ce pas, mon Pierre ?

Planté dans le vestibule, sur le seuil de la pièce, l'électricien en tous genres ne disait rien. Il restait bouche bée, se balançant sur ses

jambes comme un homme qui ne sait pas quoi faire ni surtout que dire.

— Eh bien, Pierre ? reprit sa femme. Tu ne dis pas bonjour à Madame qui m'a téléphoné hier et dont je t'ai annoncé la visite à propos de l'exposition qu'elle prépare en mémoire de son mari et où elle souhaiterait que se trouve mon portrait ? C'est une idée qui te plaît, n'est-ce pas, chéri ?

— Elle n'est pas mauvaise : ça ne pourrait que valoriser le portrait.

— Que voulez-vous dire ? demanda Christiane.

L'homme hésita pendant quelques instants avant de répondre, embarrassé :

— Et puis, tant pis. Il vaut mieux que je sorte la vérité... Ne m'en veuillez pas, madame Wyra, mais je suis sûr que vous êtes mieux renseignée que personne sur la question... Il y a trois ans, un peu avant qu'*Anja* et moi ne nous mariions, la cote des œuvres de votre mari n'était pas fameuse ! Mais comme nous avions des ennuis financiers, ce qui arrive à tous les jeunes ménages cherchant à s'installer, j'ai pensé que si on vendait ce portrait, ça pourrait peut-être nous arranger. Et je me suis renseigné...

— Alors ?

— Tous les experts que j'ai consultés... J'en connaissais pas mal : ma spécialité, dans la maison où je travaillais à l'époque, était d'installer des spots ou petits projecteurs presque invisibles dont les rayons permettent d'éclairer au mieux chaque tableau quand il est exposé dans un musée, dans une galerie ou chez un particulier... Eh bien, tous ces messieurs, auxquels j'ai dit être en possession d'un portrait de femme peint par Serge Wyra, m'ont expliqué que ça ne valait pas grand-chose à la revente parce que la cote très surfaite de ce peintre ne tenait en réalité que grâce à un certain snobisme qui était déjà en train de passer... Certains m'ont même précisé que la grande astuce de Serge Wyra avait été de devenir un peintre mondain dont raffolaient toutes les femmes qui ne rêvaient que de se faire portraiturer par lui ! Il y a même deux propriétaires de galeries, pour lesquelles j'ai fait des éclairages, qui m'ont parlé de vous...

— De moi ?

— C'est comme je vous le raconte et les deux ont fait votre éloge : c'est bien pour cela que je suis heureux de pouvoir vous le dire puisque j'en ai l'occasion... Ils m'ont expliqué que non seulement vous étiez une dame très convenable et très riche mais que la plus grande

chance d'un Serge Wyra avait été de vous rencontrer au moment où sa cote commençait à faiblir et que c'était grâce à vos efforts et à votre soutien, aussi bien moral que financier, qu'il avait réussi à se maintenir et à conserver une clientèle. Il paraît que vous connaissez tout le monde et que vous n'avez que des amis... C'est sûr : dans tous les métiers, ça sert, les relations... Il y a même un des deux propriétaires de galerie qui n'a pas été très gentil à l'égard de M. Wyra. Il m'a affirmé que si ce dernier ne vous avait pas épousée une dizaine d'années plus tôt, il y aurait longtemps qu'on ne parlerait plus de lui et que personne ne lui commanderait de toiles !

— Et vous avez cru ces gens-là ? Savez-vous, monsieur, que je vous trouve très insultant pour la mémoire de mon mari ?

— Moi ? Je n'y connais rien en peinture, madame ! C'est pourquoi je me suis tuyauté... Mon boulot, ce sont les éclairages. Je ne fais que répéter ce que l'on m'a dit...

— Des ragots de jaloux ou de propriétaires de galerie de second ordre ! Tous ces personnages en voulaient à Serge parce qu'il a toujours réussi à vendre ses œuvres — et avec quel succès ! — sans passer par l'intermédiaire des galeries qu'il appelait à juste titre de « sinistres officines » et pour lesquelles il avait le plus profond mépris. Ses portraits étaient tous commandés d'avance par les vrais connaisseurs. Dès qu'ils étaient terminés, ils partaient directement de son atelier pour rejoindre le domicile de l'acquéreur. Les seules rares fois où Serge a utilisé des galeries, ce fut pour les louer en y organisant périodiquement — tous les deux ans au maximum — des expositions uniquement destinées à maintenir sa réputation et où n'étaient exposés que des portraits déjà vendus et prêtés gracieusement par leurs propriétaires qui, tous, étaient restés pour lui des amis... De très grands amis qui l'estimaient et qui avaient une foi indéracinable dans son talent. Ce sera d'ailleurs sur ces mêmes bases que se passera l'exposition de ses œuvres que je prépare. Si vous aviez entendu tout à l'heure la joie exprimée par *Anja* à l'idée que son portrait ferait partie de cette manifestation exceptionnelle, vous auriez compris, cher monsieur, que votre femme, elle aussi, est restée une amie de Serge Wyra...

— Il ne faut pas vous fâcher ! J'approuve d'autant plus *Anja* de vous avoir donné son acceptation que — comme je vous l'ai laissé entendre tout à l'heure — maintenant que votre mari n'est plus, tout risque de changer ! Cela a été, hélas, le destin d'innombrables œuvres de très grands peintres qui ont crevé de faim de leur vivant — ce qui, heureusement, grâce à vous, n'a pas été le cas pour votre époux ! — et dont les toiles méprisées ont été brusquement considérées comme

étant des chefs-d'œuvre après leur décès... Des toiles qu'ils avaient été contraints de vendre le plus souvent à des prix dérisoires pour vivoter ou même simplement pour manger et qui ont atteint, eux disparus, une valeur astronomique ! C'est ce que je souhaite de tout mon cœur pour l'œuvre de Serge Wyra ! Et je l'avoue sans aucune honte pour le portrait d'*Anja* : elle et moi ne demandons qu'à posséder un trésor chez nous ! Bien sûr, s'il en était ainsi, nous le ferions immédiatement assurer en proportion de sa nouvelle valeur. Nous ne serions pas les premiers à découvrir qu'un tableau peut devenir un véritable capital et comme le gouvernement vient de décider de ne pas imposer les œuvres d'art... C'est pourquoi il faut absolument que cette exposition ait lieu le plus tôt possible !

— Elle aura lieu, soyez-en certain ! Seulement, étant donné ce que vous venez de me dire sur la valeur que vous attribuez à la peinture de Serge, je me demande si la présence de « ce portrait » de votre épouse se justifierait dans une telle exposition ? Voyez-vous, monsieur Dermot, j'étais venue ici remplie des meilleures intentions vis-à-vis de votre femme, dont la jeunesse et la beauté ont paru dignes à mon mari d'apporter les éléments indispensables qui permettent la création d'une œuvre d'art, mais je commence à me demander si je n'ai pas fait fausse route ? Il me sera très facile de remplacer le portrait de M^{me} Dermot par celui d'une autre jeune femme dont le mari, lui, sera enchanté de voir son épouse exposée... J'ai décidé qu'il y aurait juste cent portraits de femmes présentés, pas un de plus ! Et comme mon mari en a peint environ cent cinquante, j'ai encore du choix ! Je peux faire un tri...

— Vous n'allez pas nous faire cet affront, madame Wyra ! s'écria Dermot. De plus, ça porterait un tort considérable à notre tableau : on croirait, puisqu'il a été refusé à l'exposition, qu'il est moins bon que les autres ! Ça ferait beaucoup de peine à *Anja*, n'est-ce pas, trésor ?

— Oh, oui ! larmoya l'épouse.

— Je pourrais aussi, continua Christiane, vous offrir de racheter pour moi ce portrait en vous le payant, contrairement à ce que vous pensez, un bon prix, c'est-à-dire ce qu'il vaut ?

— Il n'en est pas question ! Maintenant que nous avons réussi à passer la période difficile et à monter notre commerce sans son aide, nous le conservons. Il fait d'ailleurs très bien dans ce living-room... Et en fin de compte, voyez-vous, je ne le déteste pas tellement ! On finit par s'habituer aux tableaux que l'on a chez soi depuis quelque temps même si on ne les regarde plus puisqu'on les connaît par cœur. Il n'y a que le jour où ils ne sont plus accrochés à leur place

habituelle que l'on remarque leur absence et qu'on commence à les regretter...

» ... Je vais même vous surprendre au sujet de ce portrait... Regardez : je ferme ce rideau pour masquer la lumière du jour et j'allume ce petit projecteur que j'ai dissimulé intentionnellement dans la corniche plâtrée du mur opposé à celui où se trouve le tableau... Voyez l'effet que des rayons lumineux, bien réglés et orientés comme il le faut, produisent sur la toile : c'est formidable ! *Anja* y apparaît dix fois plus belle... On décèle les moindres détails : sa peau donne l'impression d'être réelle, ses yeux de nous voir et on croirait presque que ses cheveux vont sortir du relief de la toile pour flotter au vent... C'est cela, madame, le prodige d'une judicieuse utilisation de l'électricité ! C'est tout mon art qui est bien le plus beau du monde ! Plus tard, quand j'aurai gagné assez d'argent avec le magasin, je ne vendrai plus d'aspirateurs, ni de radiateurs ni de fers à repasser ! Je me consacrerai entièrement à l'éclairage indirect de tableaux que l'on ne sait jamais assez bien présenter. Je les valoriserai du même coup ! Si j'en avais le temps parce qu'il en faut beaucoup et que c'est un travail minutieux que de régler au millimètre près des rayons lumineux, je vous aiderais volontiers à éclairer ainsi, et chacun d'une façon différente, les cent portraits que vous avez l'intention d'exposer. Vous verriez alors comme toutes ces belles dames, forcément figées sur leurs toiles immuables, finiraient par s'animer ! Je suis certain que si votre mari m'avait connu, il aurait fait appel à mon concours et que, lui et moi, nous nous serions très bien entendus... Voulez-vous mon avis : j'ai la conviction que, si tous les portraits que Serge Wyra a faits sont de la même facture que celui d'*Anja*, ils ne devraient être présentés que dans des pièces obscures et uniquement éclairés par de petits projecteurs...

— Je ne pense pas, monsieur, que Serge et vous seriez parvenus à vous entendre ! Si mon mari avait pris l'habitude de ne travailler dans son atelier qu'à la lumière du jour, ce n'était certainement pas avec l'intention de voir ensuite ses toiles enluminées par une lumière artificielle ! Puis-je vous demander maintenant d'avoir l'obligeance de rouvrir ces rideaux pour nous restituer la lumière du jour ? Merci... Maintenant que c'est fait, je préfère de beaucoup contempler ce portrait sous la lumière naturelle. Il n'y a que vous qui ne l'aimiez pas ainsi... Vous ne rêvez qu'à vos savants jeux d'éclairage ! Ce ne sont qu'eux qui vous passionnent et nullement l'admirable travail de l'artiste... Maintenant soyez tout à fait franc : avouez que, contrairement à ce que vous venez de dire tout à l'heure, vous détestez ce portrait de votre femme ?

— C'est vrai ! Quand j'ai su que nous n'en tirerions pas

grand-chose à la vente, j'ai dit à Anja : *Gardons-le : à défaut du reste, il apporte un peu de couleur sur ce panneau de mur. Il meuble, quoi ! Mais, plus tard, dès qu'on aura trouvé quelque chose de mieux pour le remplacer, on pourra toujours l'accrocher dans le vestibule d'entrée où ça fera une décoration qui ne sera pas pire qu'une autre.*

— Je me demande pourquoi ce n'est pas déjà fait et ceci sans l'aide de projecteur ? Votre vestibule est tellement sombre qu'on ne le remarquerait même pas !

— Dès que j'aurai fini de rembourser tout ce qu'il m'a fallu emprunter pour installer le magasin, je vous certifie que ce portrait ne restera pas longtemps là !

— Par quoi le remplacerez-vous ?

— Peut-être par un autre portrait de ma femme... Pourquoi pas, après tout ? Puisqu'elle a pris l'habitude d'être ainsi perchée là, autant qu'elle y reste ! Mais ce portrait-ci, je le commanderai à l'un de mes amis qui, lui au moins, saura me peindre « mon » *Anja* telle qu'elle est et telle que je l'ai toujours connue depuis trois années.

Christiane ne put résister :

— Vous ne la trouvez quand même pas plutôt embellie sur le portrait fait par Serge ?

— Vous voulez plaisanter ? *Anja* est beaucoup trop maigre là-dessus ! On sent que c'est l'époque de sa vie où elle avait faim et où elle gagnait difficilement son existence en posant par-ci, par-là pour des photos-réclame de coiffeurs qui la payaient une misère... Et ses cheveux n'y sont pas assez blonds : ils sont fadasses ou, pardonnez-moi l'expression, queue de vache... Moi, je les aime platinés comme elle les porte aujourd'hui. C'est beaucoup plus brillant ! Vous ne trouvez pas ?

Christiane préférant ne pas répondre, il continua :

— Oh ! Je sais bien qu'un artiste a la rage de peindre quelqu'un selon ses idées, comme ça lui plaît... Mais il a tort ! Il devrait penser aussi un peu aux autres, à tous ceux qui ont la possibilité de faire la comparaison avec l'original et qui ne cherchent qu'à le retrouver sur la toile... Évidemment, on ne peut pas dire que ce portrait ne ressemble pas à *Anja* mais ce n'est quand même pas tout à fait elle ! Sur ce portrait, elle fait trop frêle, trop chétive, trop éthérée même... On dirait que c'est un rêve, mais moi, ce que j'aime, c'est la réalité.

— Cher monsieur Dermot, sans avoir voulu le faire exprès, vous venez de donner là une excellente définition de ce portrait : il

fait rêver... La plus grande erreur de Serge a dû être de chercher à idéaliser son modèle. Pour moi, il y a très bien réussi.

— S'il n'y avait eu que moi, en attendant d'avoir plus de moyens, j'aurais volontiers mis à cette même place au-dessus du buffet un agrandissement en couleurs d'une photo de ma femme que j'ai prise il y a deux ans à Dieppe pendant notre voyage de noces. Mais *Anja* n'a jamais voulu.

— Et j'ai mes raisons personnelles pour ça ! affirma l'épouse qui n'avait pas dit un seul mot pendant toute la discussion. D'abord, ce portrait, ce n'est pas toi qui l'as commandé à Serge que tu n'as jamais connu ! Ce n'est donc pas toi qui me l'a offert mais moi qui l'ai apporté... Il n'est donc qu'à moi et j'en ferai ce que je veux ! C'est pourquoi, si elle consent encore à le prendre pour l'exposition malgré toutes les sottises que tu viens de sortir, je serais très contente que M^{me} Wyra le joigne à tous les autres qu'elle va exposer... Et je te connais bien, Pierre ! Ambitieux comme tu l'es — je ne te reproche pas de l'être : je trouve que c'est même une qualité de plus chez toi — ça te flattera de savoir que ta petite femme brille ainsi pour le Tout-Paris qui défilera devant son portrait et tu seras le premier à le raconter à tous les clients de ton magasin !

— Le magasin ! s'écria Dermot. Heureusement que tu m'y fais penser ! J'allais oublier avec toutes ces palabres d'ordre artistique... Excusez-moi, madame Wyra, mais il faut que je redescende tenir la boutique. Vous savez ce que c'est : les affaires, ça prime tout ! J'espère que vous ne m'en voudrez pas trop de ce que je viens de vous dire mais c'est plus fort que moi : je ne peux pas mentir ! Ça n'empêche pas d'ailleurs, malgré toutes les critiques que j'ai entendues sur lui, que votre mari ait peut-être eu du talent ! On verra ça à la longue... La valeur des choses, dans ce bas monde, n'est-elle pas une question d'appréciation ? Et de toute façon, j'ai été très heureux de faire votre connaissance... À bientôt, peut-être ? Je vous laisse avec ma femme...

Après son départ, Christiane demeura confondue. Comment était-il possible que cette jeune femme, qui, sans être aussi jolie et aussi fine que sur son portrait grâce au pinceau de Serge, était loin d'être laide et vulgaire malgré sa voix stupide, puisse lui avoir dit sur un ton dont la sincérité ne semblait pas devoir être mise en doute : *Pierre est le mari idéal ! Il a tout pour lui : l'intelligence, le charme, l'allure... C'est bien simple : il est de loin le plus bel homme que j'aie jamais rencontré !* C'était stupéfiant quand on venait de voir et d'écouter le bonhomme.

D'abord il était laid, rouquin, petit, courtaud, à peine plus

grand que son épouse ! Et sa voix, déjà éraillée alors qu'il devait tout juste avoir la trentaine, n'était vraiment faite que pour dire des insanités. Quant à la distinction, il n'y en avait ni dans le visage ni dans les gestes. Il y eut un long moment de silence avant qu'*Anja* ne se risque à dire :

— J'ai bien peur que vous en vouliez à Pierre ?

— Nullement. Sa franchise lui donne même un côté sympathique... Dites-moi : tout à l'heure, vous lui avez bien dit que vous aviez vos raisons personnelles pour vouloir conserver ce portrait... Est-ce parce que Serge vous l'a offert ? Je puis vous affirmer que c'est là un geste qu'il n'a pas dû accomplir souvent ! Il avait pour principe de faire payer le prix de son travail et de son talent : ce en quoi je l'ai toujours approuvé ! Et, de même qu'il ne m'a jamais parlé de vous quand il faisait votre portrait — lui et moi étions déjà mariés à cette époque depuis trois années —, il m'a encore moins fait part de sa générosité à votre égard !

— Peut-être a-t-il eu peur que ça ne vous déplaie ?

— Cette façon d'agir m'aurait paru pour le moins étrange ! Et je n'y aurais trouvé qu'une seule explication : c'est qu'il savait que vous n'aviez pas les moyens de le payer.

— Il y a sûrement un peu de cela... D'autant plus que j'avais déjà très bien compris à l'époque qu'un artiste aussi connu que lui ne faisait que les portraits de femmes riches, soit mariées, soit entretenues... Je me souviens que mon amie, le mannequin qui m'avait amenée avec elle dans l'atelier pour me faire voir le portrait qu'il venait de faire d'elle et qui était presque sur le point d'être terminé, m'avait confié dans le taxi pendant que nous nous rendions chez lui : *Ce qu'il fait est bien. Malheureusement, ça n'a qu'un défaut : c'est de coûter fort cher ! Il a demandé une véritable fortune à mon ami pour me peindre ! Mais comme celui-ci voulait absolument m'avoir chez lui, accrochée à un mur de son hôtel particulier, il a casqué...* — *Parce que ton commanditaire ne t'a pas offert ce portrait ?* — *Il me l'a proposé par politesse, mais je n'ai pas voulu ! Je trouve que quand on est emprisonnée dans un cadre, on fait déjà vieille dame ! Moi, j'ai l'intention de rester jeune le plus longtemps possible.*

— *Anja*, quand Serge vous a vue pour la première fois ce jour-là, que s'est-il passé ?

— Rien. Il m'a regardée longuement, sans dire un mot : il avait une de ces façons de vous dévisager qui était presque gênante. On se sentait comme transpercée par son regard...

— Ce que vous dites est vrai ! Il savait tellement bien jauger

une femme dès le premier coup d'œil ! Il ne vous a pas dit que vous étiez ravissante et qu'il aimerait faire votre portrait ?

— Non. Sans doute mon amie lui avait-elle expliqué que je n'avais ni famille, ni fortune dont j'aurais hérité, ni surtout de monsieur pour m'entretenir... Aussi n'ai-je pas dû l'intéresser ce jour-là !

— Pourquoi dites-vous : ce jour-là ?

— Parce que, huit jours plus tard, mon amie m'a expliqué qu'il lui avait confié qu'il aimerait bien me revoir et elle m'a laissé le numéro de téléphone de son atelier. Comme je lui ai répondu que ça ne m'intéressait pas, elle m'a dit : *Tu commets là une belle gaffe ! S'il m'a demandé de te faire cette commission, c'est que tu lui plais... Et, si tu lui plais vraiment, il se décidera peut-être à faire ton portrait sans te demander un centime ! Tu ne te rends pas compte, triple gourde, qu'un portrait signé Serge Wyra pourrait drôlement te lancer ? Ce serait autre chose que tes photos de coiffures publicitaires ! Et, pour peu qu'un homme riche, voyant ce portrait chez Wyra, qui connaît du monde chic, tombe amoureux de la femme qui est dessus, tu vois où ça pourrait te mener ?* J'ai réfléchi pendant quelques jours et finalement j'ai appelé l'atelier...

— Et il vous a tout de suite répondu, de sa voix enjôleuse : « Venez ! »

— J'y étais l'après-midi même... Je n'avais rien d'autre à faire : pas le moindre défilé de prêt-à-porter ou de salon de coiffure en perspective ! La période creuse, quoi ! Et qu'est-ce que je risquais ? N'ai-je pas bien fait puisqu'un mois plus tard mon portrait était fait et que, maintenant, il est là, chez moi ?

— Il n'a pris qu'un mois pour le faire ?

— Un peu plus de quatre semaines...

— Savez-vous que c'est très rare qu'il ait travaillé aussi vite ! Il faut croire que vous l'aviez sérieusement inspiré ?

— Il m'a fait venir poser tous les jours.

— Tous les jours ? C'est également assez étonnant...

— Il me disait que si je ne venais pas tous les jours à quatorze heures, sauf les dimanches bien entendu où il devait se reposer ou qu'il passait peut-être en famille...

— C'était moi seule, sa famille...

— Je ne le savais pas, madame. Il ne m'a jamais révélé qu'il était marié et, même s'il l'avait été, cela m'aurait été égal !

— Que vous disait-il pour vous obliger à être là à l'heure en semaine ?

— Qu'il se fâcherait, qu'il ne terminerait pas le portrait et que je pourrais aller à tous les diables !

— Tout cela ? Fallait-il qu'il tienne à vous !

— Ce que je vais dire va vous sembler bizarre, mais j'ai eu l'impression, pendant tout le mois que cela a duré, qu'il était très heureux de me voir à chaque fois que je revenais en début d'après-midi. Un jour, il m'a même avoué : *Tu m'as manqué hier soir, après ton départ.*

— Et ça durait jusqu'à quelle heure, ces séances de pose ?

— Cela dépendait... Mais il ne me libérait jamais avant dix-huit ou dix-neuf heures. Parfois, après qu'il avait cessé de peindre, nous restions à bavarder. Il m'offrait même le champagne...

— Voyez-vous ça !

— Mais brusquement, quand la séance s'était prolongée jusqu'à dix-neuf heures, il s'écriait : *Vite, sauve-toi ! Je vais être en retard... J'ai un rendez-vous très important.*

— C'était encore moi le rendez-vous, ma petite *Anja*...

— Si je l'avais su, vous pensez bien que je serais partie beaucoup plus vite !

— Ça, j'en suis sûre. Vous êtes une très gentille jeune femme et, à l'époque du portrait, vous avez dû être la plus exquise des jeunes filles.

— C'est drôle ce que vous me dites... Savez-vous comment Serge m'appelait ? *Ma petite fille*... Oui, j'ai toujours eu un peu l'impression de n'être pour lui qu'une très jeune fille, presque « sa fille »... Il m'a même confié un jour que, n'ayant pas d'enfant et sachant qu'il n'en aurait jamais, ça le revigorait de me peindre et que ça le changeait de toutes ces femmes plus âgées dont il devait faire les portraits. Pour lui, un peintre perdait sa véritable inspiration dès qu'il peignait une femme ayant dépassé les vingt-cinq ans.

— Il vous a dit cela ?

Christiane reçut le choc : quand Serge l'avait rencontrée et peinte, elle en avait déjà vingt-huit. Trois années de plus que le délai de « véritable inspiration » fixé par lui ! Fallait-il qu'elle lui ait plu à vingt-huit ans pour qu'il ait quand même aussi bien réussi son portrait ! Décidément, cette petite M^{me} Dermot n'était pas du tout

intelligente... Mais elle était quand même, sans s'en douter, une précieuse source de renseignements pour la veuve qui reprit :

— Ainsi, il vous considérerait un peu comme sa fille ? C'est vrai que, comme lui, vous êtes blonde... Et vous ? Avez-vous eu l'impression qu'il aurait pu être pour vous un père ?

— Oh, non ! Votre mari, madame, avait tout de l'amant mais rien du père de famille !

— L'amant... Au point où nous en sommes de ces charmantes confidences, je crois que nous pouvons aller jusqu'au bout, n'est-ce pas ? Et puis Serge n'est plus là... Je me demande même si, d'où il est maintenant, ça ne l'amuse pas d'écouter cette conversation... Deux femmes entre elles finissent par tout se dire ! Continuez à vous montrer très franche, ma petite *Anja*, comme vous avez su si bien l'être depuis le début de notre entretien... Avez-vous connu une aventure avec Serge ? Même si c'était le cas, il est certain que cela me ferait un peu de peine mais je n'aurais pas le droit de vous en vouloir puisque vous ne saviez pas, à l'époque où ce se serait produit, que Serge et moi étions mariés. La faute, s'il y en avait une, n'incomberait qu'à lui seul mais, comme il n'est plus de ce monde, paix à ses cendres !

— Madame Wyra, vous êtes une femme exceptionnelle ! Si vous saviez comme ce que vous dites me met à l'aise. Moi aussi, je suis comme mon époux, je n'aime pas et je ne sais pas mentir ! Le seul mensonge que j'aie jamais fait, c'est justement à Pierre au sujet de la question que vous venez de me poser. Un mensonge ? Peut-être même pas... Ce serait plutôt la dissimulation d'une vérité que je n'ai pas voulu répéter à mon mari. Il ne sait pas et il ne faudra jamais qu'il sache que Serge et moi nous avons été amants pendant tout le mois où il a fait mon portrait... Si Pierre l'apprenait, je ne sais pas ce qu'il me ferait ! Souvent il m'a posé la question : *Mais comment as-tu réussi à ce qu'un peintre aussi connu fasse ton portrait et t'en fasse cadeau ?* À chaque fois, j'ai répondu qu'il l'avait fait uniquement par gentillesse parce qu'il était un vieux copain de mon amie, le mannequin.

— Et il vous a crue ?

— Pierre me croit toujours ! Mais, jurez-moi, vous, sur la mémoire de Serge, que vous ne révélez rien de cette histoire à mon mari ?

— C'est promis à une condition : c'est que vous me racontiez exactement comment les choses se sont passées.

— Je ne peux pas vous donner tous les détails, à vous qui avez été son épouse ! Comprenez que c'est très délicat pour moi... Les

seules choses que je puisse vous révéler sont que Serge et moi, nous avons fait l'amour tous les jours qu'a duré l'exécution du portrait et ceci dans la petite chambre qu'il avait aménagée au-dessus de son atelier. Certains jours, ça se passait avant qu'il ne peigne, d'autres après... Il disait que tout dépendait de son inspiration.

— De toute façon, votre portrait étant une réussite, il faut croire que vous avez su très bien jouer votre rôle, que ce soit « avant » ou « après » ! Parce qu'il y a une chose certaine : maintenant que je vous connais, je vous garantis que vous êtes infiniment plus réussie sur le tableau que dans la vie !

— Votre opinion est juste l'opposé de celle de Pierre.

— C'est normal : chacun voit les choses à sa manière... Et quand le portrait a été terminé après ce travail « acharné », que s'est-il passé ?

— Serge m'a dit : *Emporte ton portrait : tu l'as payé en nature. Je ne veux plus le voir ici, ni toi non plus ! Les choses qui s'éternisent deviennent vite fastidieuses... Et puis, c'est très joli de travailler à l'œil mais j'ai besoin de fric pour mes petites dépenses... Demain, je commence le portrait d'un sénateur qui rêve d'en faire don au Palais du Luxembourg ! Une idée saugrenue : il y en a déjà tellement, là-bas, de ces portraits de vieux, que l'on ne sait plus où les accrocher ! Mais personnellement, je m'en fiche : du moment qu'il paie bien. Ensuite, je m'attaquerai à une femme du monde dont le mari est très riche... Toi, vois-tu, mon petit, tu as été pour moi un entracte des plus excitants : c'est vrai, même aux moments où je te peignais, c'était comme si je faisais l'amour avec ma propre fille ! Il y a eu dans ce travail un côté incestueux qui ne m'a pas déplu et qui était très nouveau pour moi ! Ça ne te choque pas ce que je te dis ?*

— Qu'avez-vous répondu ?

— Que cela ne m'aurait pas plu s'il ne m'avait pas donné le tableau... Mais, grâce à ce cadeau, nous étions quittes ! Il m'a même offert le cadre qui est celui que vous voyez.

— Et vous êtes partie en emportant votre viatique ?

— Quand c'est fini ces choses-là, c'est bien fini !

— Vous n'avez pas eu de regrets de ne plus revoir Serge ?

— Aucun. Ça ne m'avait pas déplu de faire ça avec lui pendant qu'il me peignait... C'était même assez normal : mon amie le mannequin m'avait prévenue que ça se passerait ainsi... Elle m'a même expliqué que c'était presque toujours pareil avec tous les peintres, que c'était leur manie ! Mais ensuite, quand le portrait a été terminé, je n'ai plus eu du tout envie de retourner à l'atelier ! Et puis,

ne m'en veuillez pas si je vous fais une autre confidence, Serge n'a jamais su être pour moi ce que j'appelle un véritable amant... Je lui ai fait croire qu'il l'était parce que je sentais que ça le flattait... Il était très orgueilleux sur ce point-là... Oui, je vous assure qu'il était persuadé d'être l'homme faisant le mieux l'amour au monde ! Je n'ai pas besoin d'insister : vous devez être encore beaucoup plus au courant que moi sur la question ! Je lui ai laissé ses illusions... Mais avec lui, je l'avoue, je suis restée frigide ! Pas une seule fois il ne m'a fait connaître le moindre frisson alors qu'avec Pierre ça a marché dès le premier coup ! Et je sais que ça continuera toujours... Ce que nous voudrions maintenant, c'est avoir un enfant. Garçon ou fille, on s'en fiche, mais il nous en faut un ! Dans un ménage, c'est important et maintenant que, grâce au magasin, on a les moyens de bien l'élever, on va s'y mettre sérieusement.

— Ce serait, me semble-t-il, une excellente idée...

— Quand on veut un enfant, il faut se faire féconder par un homme jeune. J'avoue que je n'aurais pas voulu être enceinte de quelqu'un de l'âge d'un Serge... Certes, il était encore bien de sa personne, mais pour moi, surtout quand j'avais dix-neuf ans, il faisait un peu vieux beau ! Vous comprenez ce que je veux dire ? Peut-être que si je l'avais rencontré à l'âge que j'ai aujourd'hui, les choses auraient été différentes ?

— Rassurez-vous : il n'y aura pas d'aujourd'hui.

— Par contre, maintenant que je vous connais, madame Wyra, je peux dire que lui et vous deviez faire un fameux couple ! Des gens ayant de l'allure... Vous lui conveniez tout à fait ! Ça ne m'étonne pas qu'il vous ait rendue heureuse...

Christiane s'était levée :

— Ma chère Anja, je crois que nous ne pouvons pas mieux nous quitter que sur d'aussi bonnes paroles... Je ne saurais trop le redire : mon mari m'a véritablement comblée !

— Quand voulez-vous faire prendre le portrait pour l'exposition ?

— Elle n'aura pas lieu avant trois mois... Disons que ce sera une dizaine de jours avant qu'elle ne commence... Vous serez prévenue à temps par ceux qui ont la charge de s'en occuper. Bien entendu, dans le catalogue — et correspondant au numéro de chaque tableau exposé — il y aura le nom de la dame représentée. Pour vous, faudra-t-il mettre M^{me}Angèle Dermot ou M^{me}Anja Dermot ?

— Je crois que le mieux serait de mettre M^{me} Pierre Dermot

: ça ferait un tel plaisir à mon mari !

— Après ce qu'il m'a dit, il ne mérite pas, à mon avis, un tel honneur ! Mais enfin, puisque c'est vous qui me le demandez... Comme vous devez vous en douter je vais être très occupée par la préparation de cette exposition et je n'aurai peut-être pas la possibilité de vous revoir entre-temps... Mais nous nous saluerons le jour de l'inauguration. Toutes les femmes dont les tableaux seront exposés s'y trouveront en chair et en os.

— Les cent femmes ? Ce sera fantastique !

— À moins qu'il n'y en ait, hélas, quelques-unes déjà disparues, mais heureusement leurs portraits seront là, pour les remplacer, prêtés par leurs héritiers et eux bien vivants ! Vous viendrez, n'est-ce pas ?

— Avec mon Pierre ! Savez-vous ce que nous ferons ce jour-là ? Nous fermerons le magasin et nous collerons sur la porte d'entrée une pancarte sur laquelle il y aura écrit : « *Fermé exceptionnellement cet après-midi pour cause d'Exposition du portrait de l'épouse du propriétaire à...* » et on indiquera l'adresse de la galerie. Ça pourra vous amener du monde : nous avons une grosse clientèle !

— Ça se passera dans un musée.

— Un musée ! Ce sera encore mieux... Quelle réclame ça va nous faire ! Au revoir, madame Wyr...

Pendant qu'elle revenait chez elle en voiture, Christiane, effondrée, se demandait : « Qu'est-ce qui a bien pu attirer Serge chez cette femme ? Elle est jolie mais sans plus et il a réussi à faire d'elle presque une beauté sur la toile en sachant trouver tout ce qui lui manque dans la réalité : la fraîcheur, la grâce, la finesse, la distinction, le mystère, alors qu'elle ne possède aucune de ces qualités ! C'était bien dans cet art d'embellir les gens tout en donnant l'illusion de la réalité que se révélait le vrai génie de Serge ! Quand on regarde le portrait, on a même l'impression que la bouche, légèrement entrouverte, va dire des choses intelligentes et que les sons qui en sortiront seront agréables alors que, dans la réalité, la voix est d'une incommensurable sottise ! C'est véritablement merveilleux, ce que peut arriver à obtenir un peintre !

» ... Mais il y a une chose que je ne peux absolument pas supporter : c'est que Serge ait couché avec cette petite dinde alors que, lui et moi, nous n'étions mariés que depuis à peine trois ans ! Je n'admets pas non plus qu'il se la soit offerte tous les après-midi

pendant un mois alors qu'il me revenait, frais et dispos, chaque soir vers dix-neuf heures trente en me donnant l'impression d'être toujours de plus en plus amoureux de moi ! Comment a-t-il pu me jouer une aussi lamentable comédie ? Et pourquoi, grands dieux ? Si encore la fille en avait valu la peine ! Mais elle n'avait rien, absolument rien ! Ni vraie beauté ni soupçon d'intelligence... Et le comble, elle n'avait pas un sou ! Peut-être est-ce ça qui l'a fasciné ? Pendant ce mois, il s'est donné l'illusion de faire une double bonne action : celle de peindre gratuitement une idiote et celle de la combler physiquement... Enfin, il le croyait ! À moins que lui, qui n'avait pas d'enfant et à qui je n'ai malheureusement pas pu en donner, n'ait fait un complexe : celui du père qui découvre brusquement qu'il a une grande fille aussi blonde que lui... Pourtant, s'il en avait été ainsi, il n'aurait jamais été jusqu'à faire l'amour avec elle... Ce n'est pas possible ! Mon Serge avait beaucoup de défauts mais ce n'était pas un monstre ! »

Rentrée dans son boudoir, elle y resta immobile, comme clouée sur place, contemplant une fois de plus son propre portrait mais, cette fois, avec une sorte d'effroi où l'affolement se mêlait à l'angoisse en se résumant à une question :

« Se peut-il que Serge m'ait embellie sur cette toile avec la même virtuosité dont il a su faire preuve pour cette *Anja* ? Mais alors cela signifierait qu'il m'aurait menti quand il m'a affirmé, le jour où il l'a terminé, que ce tableau resterait sa plus grande réussite ? S'il m'a trompée trois ans plus tard avec une pareille midinette, n'est-ce pas la preuve qu'il ne m'a trouvée ni plus belle ni plus intelligente qu'elle ? Tout cela est affreux ! Je ne peux pas, même s'il n'est plus de ce monde, digérer un pareil affront qui m'humilie et qui me ravale — moi, Christiane, la seule qu'il ait épousée et à laquelle il ait donné son nom — au rang de n'importe laquelle des créatures qu'il a peintes et avec lesquelles il a sans doute également couché ! C'est-à-dire presque toutes celles qui seront à l'exposition ! Il faut une sanction ! Je dois me venger même à titre posthume... Ces femmes méritent un châtimement collectif ! Mais comment m'y prendre pour y parvenir ? Avant d'agir, il est indispensable aussi que j'aie des preuves comme celles que cette blondasse vient de m'apporter d'elle-même cet après-midi en ayant l'air de croire que ça me faisait plaisir ! Des preuves ou des aveux obtenus de chaque femme qui aura posé pour Serge : femme par femme, portrait par portrait... Ensuite, j'aviserais. »

Elle réfléchit encore, se disant que finalement le meilleur moyen de joindre ces femmes était celui qu'elle venait d'employer avec succès : le prétexte de l'exposition. Elle continuerait à se fier à son instinct qui ne s'était pas trompé dans le choix de l'esquisse où se trouvait une jeune femme blonde... Dès demain matin, elle

téléphonerait à la brune dont l'esquisse l'avait également intriguée.

Elle trouva vite, dans le petit carnet, le nom correspondant au numéro de cette esquisse : cette brune s'appelait Caroline Martigué. Mais son nom était accompagné d'un *M* souligné, ce qui indiquait qu'elle était déjà mariée quand Serge avait fait son portrait. Le prénom de Caroline était suivi, écrit entre parenthèses et également souligné, d'un *Carole*. Sans doute encore une trouvaille de Serge ? *Carole*, c'était plus troublant et surtout à consonance plus internationale que Caroline, n'évoquant qu'une rengaine de caf'conc' 1900... La date enfin prouvait que ce portrait avait été fait une année avant celui d'*Anja*, c'est-à-dire deux années seulement après que Serge et Christiane eurent eux-mêmes convolé ! N'était-ce pas affolant pour cette dernière de se dire qu'après avoir profité de l'année de farniente, partagée entre les six mois du voyage de noces autour du monde et les six mois de mondanités, lorsque Serge — ne faisant que suivre en cela ses propres encouragements à elle — était retourné dans son atelier, ce n'avait été que pour y reprendre la vie de garçon qu'il y avait toujours menée avant de la rencontrer ? Cela prouvait aussi que, contrairement à ce qu'elle avait cru, elle s'était montrée incapable de suffire à son mari. Et pourquoi cette situation n'aurait-elle pas duré pendant les douze années de leur union ? Il y avait de quoi en vouloir, non seulement à toutes celles qui l'avaient supplantée à tour de rôle mais surtout à elle-même ! La belle Christiane en arrivait à se demander si, malgré l'illusion de bonheur qu'elle avait cru connaître pendant quelques années, elle n'aurait pas mieux fait d'épouser un tout autre homme qu'un Serge Wyra ou de ne pas se marier du tout !

Le Grand Modèle

Le domicile de Caroline Martigué avait une tout autre allure que celui du couple Dermot. C'était un très bel hôtel particulier en pierre blanche et de construction relativement récente, situé en retrait au fond d'une cour bien pavée et agrémenté d'un jardin soigneusement entretenu sur lequel donnait la façade arrière. Tout cela dans l'une des rues les plus calmes de Neuilly et entouré de hauts murs de protection. L'entrée donnant sur la rue était faite d'une lourde grille à travers laquelle on pouvait voir de loin le perron de quatre marches de l'hôtel et qui se trouvait flanquée, sur sa droite, d'un charmant pavillon devant servir de logement aux gardiens.

Dès que Christiane — qui avait pris rendez-vous par téléphone avec la maîtresse de maison dont la voix chaude était bien timbrée — eut sonné à la grille, un concierge correct sortit du pavillon et vint lui ouvrir en l'interrogeant sur son nom : « Madame Wyra ? » et en lui désignant le perron en haut duquel l'attendait un *butler* de grand style comme on n'en trouve plus aujourd'hui que dans quelques résidences londoniennes ou dans les propriétés des derniers milliardaires résidant à Long Island, près de New York.

Après une légère inclinaison de tête pour la saluer en silence, celui-ci la précéda pour lui faire traverser un immense vestibule, dont les murs et le sol étaient recouverts de marbre rose, avant de l'introduire dans un salon aux dimensions impressionnantes et auquel trois portes-fenêtres, entrouvertes sur le jardin, apportaient en cette fin de juin une fraîcheur bienfaisante.

Restée seule dans le salon, Christiane eut tout le loisir d'apprécier la qualité de l'ameublement. Il n'y avait pas la moindre erreur, ni dans la teinte bleu pastel des rideaux, ni dans le choix du mobilier Louis XV, ni dans celui des tableaux judicieusement répartis sur les murs et qui tous, sans exception, n'étaient que des œuvres de grands maîtres : des Chardin, des Corot, des Monet... Malheureusement, et cela l'agaça un peu, la veuve de Serge Wyra ne trouva pas, brillant au milieu de ce lot prestigieux, le portrait que son

époux avait fait de la maîtresse de maison. Les épouses, égéries ou veuves de peintres sont un peu comme celles des écrivains ou des musiciens : elles n'apprécient que les œuvres de leur conjoint. Pour elles, les œuvres faites par « les autres » ne sont pas mal mais ne présentent pas d'intérêt puisqu'elles n'ont aucune chance d'entrer dans ce patrimoine artistique qui permet aux héritiers de ces « grands hommes » disparus de vivre confortablement.

Christiane ne savait pas du tout qui était et d'où venait cette Caroline Martigué, surnommée *Carole* sur le petit carnet, et encore moins son époux puisque le nom se trouvant également sur le carnet était suivi du *M* souligné indiquant le mariage. Logiquement, il devait exister un monsieur Martigué, à moins que la dame ne fût, depuis l'époque de l'exécution du tableau, divorcée ou veuve, comme elle-même, Christiane ? Mais ce qui était certain, c'est que « la » ou « les » propriétaires de cette demeure avaient du goût et l'argent qu'il fallait pour pouvoir l'étaler à ce point. L'argent ? Un éclair de pensée traversa brusquement l'esprit de Christiane et elle eut presque aussitôt la conviction de ne pas se tromper : c'était l'argent, beaucoup d'argent et lui seul qui avait permis à ces Martigué de créer ce cadre de rêve et d'y accumuler cette collection de tableaux — une vraie fortune doublée d'un fabuleux placement ! — sans qu'il soit nécessaire qu'ils aient du goût ! Celui-ci devait provenir d'un décorateur de génie auquel ils avaient dit : *Nous voulons ci, nous voulons ça... Tout ce qui épatera les autres et qui constituera la preuve irréfutable, et surtout bien visible, de notre éclatante réussite ! Vous pouvez y aller pour les frais : nous ne discuterons pas sur les dépenses.* Christiane se souvenait maintenant qu'à la fin de la première année qui avait suivi celle du farniente et pendant laquelle il s'était enfin remis à peindre sur ses conseils, Serge lui avait confié un soir :

— Je vais m'attaquer maintenant au portrait d'une bonne femme dont le mari est, paraît-il, milliardaire. Il paraîtrait même que ce serait un personnage assez pittoresque, un ancien ferrailleur qui aurait fait fortune dans la récupération de vieux métaux un peu partout... Je ne l'ai d'ailleurs jamais vu.

— Comment est sa femme ? demanda Christiane.

— Une créature superbe pour ceux qui aiment ce genre... Elle mesure au moins un mètre quatre-vingts sans talons ! Et avec ça une de ces poitrines à la Jayne Mansfield... Elle a de très belles jambes, longues et charnues, qui conviendraient très bien à une *show-girl* du Lido ou de Las Vegas... Je me demande d'ailleurs comment je vais arriver à la faire entrer dans un cadre de portrait normal ! À moins que je ne la peigne en pied, mais ça ferait une toile immense

pas facile à caser dans un intérieur... Ce serait une idée... Je n'ai encore jamais fait ce genre de portrait mais pourquoi ne pas essayer, ne serait-ce qu'une fois dans ma vie ?

— Et son visage ?

— Pas mal... Brune avec de grands cheveux qu'elle ramène dans un gros chignon descendant assez bas dans son cou et qui lui convient parce que ce cou est long... Sa peau est mate, ses cils démesurés et ses yeux noirs incandescents. Elle est ce qu'on appelle une forte créature mais une belle fille... Elle peut être intéressante à peindre, ceci d'autant plus que le mari n'a pas discuté sur le prix : j'ai demandé mon maximum ! Une somme que je n'ai encore jamais pu obtenir !

— Bravo ! Combien ?

— Mon amour, tu sais bien que ça ne te regarde pas puisqu'il a été convenu une fois pour toutes entre nous que tout ce que je gagnerai par mon travail restera mon argent de poche...

— C'est vrai ! Mais comment as-tu pu obtenir un prix pareil du mari puisque tu viens de me raconter que tu ne l'as jamais vu ?

— Par téléphone ! C'est comme je te le dis... Je ne les connaissais d'ailleurs ni l'un ni l'autre quand un après-midi j'ai reçu un appel téléphonique : c'était le mari qui avait une voix grasseyante mais qui semblait savoir ce qu'il voulait ! Ce ne fut pas compliqué. Il m'a dit au bout du fil :

— *Monsieur Serge Wyra ? Ici Léon Martigué... Vous ne savez peut-être pas qui je suis mais tout le monde me connaît sur le marché des métaux ferreux... On m'a beaucoup parlé de vous : il paraît que vous connaissez très bien votre métier et moi j'ai une très belle femme dont j'aimerais avoir le portrait... Vous m'avez compris ? Combien demandez-vous ? De toute façon, mon prix sera le vôtre puisque Caroline, c'est ma femme, veut être peinte uniquement par vous et comme je ne lui refuse rien !*

— *Cher monsieur Martigué, tout cela me paraît plutôt sympathique, mais sachez que personne ne m'a jamais imposé un portrait à faire. Le prix est une chose à débattre mais le choix du modèle en est une autre... C'est moi seul qui décide en acceptant ou en refusant d'exécuter le portrait demandé. Il est donc indispensable que je puisse voir M^{me} Martigué avant de prendre une décision.*

— Vous êtes bien le premier à me répondre ainsi ! Sachez, monsieur Wyra, que n'importe lequel de vos confrères, étant donné le prix que je pense payer, serait enchanté de peindre immédiatement ma femme

qui, en plus, je vous le répète, est une beauté !

— Je n'en doute pas, monsieur. Dans ce cas, vous n'aurez qu'à vous adresser à l'un de mes confrères...

— Je vous répète que c'est vous seul qu'elle veut ! Sinon, il y a longtemps que son portrait serait déjà terminé ! Alors, qu'est-ce que nous faisons ? Voulez-vous venir la voir ici ? Nous habitons Neuilly.

— Je ne me dérange jamais, monsieur. Je ne quitte pas mon atelier où j'ai trop de travail... Vous n'avez qu'à m'envoyer votre épouse demain à quinze heures en lui demandant d'être exacte. Je verrai alors et ce sera elle qui vous apportera ensuite ma réponse.

— C'est bon : elle sera là... Au revoir, monsieur.

— Elle était à l'heure ? avait demandé Christiane.

— La preuve en est, chérie, que j'ai fait son portrait !

Portrait dont Christiane n'avait vu que l'esquisse qui l'avait en effet frappée parce que la silhouette du modèle y était dessinée en pied. Et les formes du corps, moulées dans une longue robe du soir collante et blanche, lui avaient paru assez étonnantes.

Quand elle entra dans le salon, Caroline Martigué n'était pas en robe du soir mais en chemisier blanc et en pantalon de velours rouge grenat qu'elle portait à merveille et dont la teinte mettait en valeur sa peau foncée et sa chevelure d'un noir de jais. Ses cheveux, libérés de ce chignon dont lui avait parlé Serge et qui se trouvait sur l'esquisse, étaient dénoués, magnifiques et généreux, cascasant dans le dos jusqu'à la chute des reins : une chevelure prodigieuse. Les yeux aussi étaient très noirs et la bouche, aux lèvres épaisses et recouvertes d'un rouge un peu agressif, rappelait celles de ces très belles Sud-Américaines dont le sang est quelque peu métissé. Il ne semblait pas cependant qu'il y eût des origines de couleur dans le sang de cette femme maquillée avec un art extrême ! Christiane, qui connaissait cependant très bien la question — ne parvenait-elle pas elle-même, alors qu'elle avait atteint la quarantaine, à en paraître dix de moins comme si ses douze années de vie matrimoniale n'en avaient duré que deux puisqu'elle s'était mariée à vingt-huit ans — ne fut pas dupe. Celle qui venait d'entrer dans le salon devait avoir approximativement le même âge qu'elle mais, comme cela se produit souvent pour les femmes très brunes, elle donnait l'impression d'être un peu plus âgée.

De toute façon, la veuve de Serge se sentait plus à l'aise qu'en présence de la jeunesse fade d'une *Anja*. Cette fois, le combat, s'il devait y en avoir un, se passerait à égalité et même avec un léger

avantage pour Christiane.

Mais décidément, cette femme était trop grande ! En pantalon, elle avait la taille et l'envergure — la forte poitrine mise à part — pour rivaliser avec la silhouette de n'importe quel homme solidement charpenté. Et encore, elle ne portait pas de talons hauts mais des mules d'intérieur ! Serge lui-même qui, avec son 1,76 m, faisait plutôt grand, avait dû paraître assez petit lorsqu'il lui était arrivé de se trouver à côté d'elle alors qu'elle était chaussée de souliers et surtout si elle était chapeautée ! Malgré cet avantage, Christiane, dont la taille était normale pour une femme, ne se sentait nullement en état d'infériorité. Elle ne savait pas trop pourquoi mais cette beauté sculpturale et spectaculaire ne l'impressionnait pas. D'ailleurs, Caroline Martigué ne semblait pas le chercher : ce fut avec sa voix chaleureuse, déjà repérée au téléphone, qu'elle dit dès son entrée :

— Pardonnez-moi, chère madame, de vous avoir fait un peu attendre mais, donnant demain un dîner, j'étais en pleine discussion avec mon cuisinier. Vous savez comme sont ces gens-là ! Se croyant tout permis, ils veulent absolument vous imposer leurs menus ! Je vous en prie, asseyez-vous... Puis-je vous offrir quelque chose ?

Elle avait appuyé sur un bouton de sonnette placé à droite de la cheminée. Le *butler* reparut alors qu'elle continuait :

— Il fait très chaud aujourd'hui. Que diriez-vous d'une boisson rafraîchissante telle qu'un champagne-orange, par exemple ? À moins que vous ne préfériez un whisky soda ou un cocktail ?

— Vous êtes très aimable mais je vous assure que je ne prends rien à cette heure-ci.

— Eh bien, moi, je ne me refuserai pas un gin-fizz... John ?

Ce dernier prénom s'adressait au *butler* qui ressortit pour aller chercher le breuvage réclamé.

Comme *Anja* et comme beaucoup d'autres femmes, Caroline était loin d'être muette :

— Ainsi vous étiez l'épouse de ce charmant Serge dont la disparition que j'ai apprise, il y a quelques jours par *Le Figaro*, m'a fait beaucoup de peine ! Et je regrette d'autant plus de ne pas l'avoir revu depuis l'époque où il a fait mon portrait : un cadeau que mon mari a tenu à m'offrir pour mes trente ans.

— Sans doute vous êtes-vous mariée très jeune ?

— Pas tellement : deux années plus tôt, à vingt-huit.

— Comme c'est curieux ! Moi aussi, j'ai épousé Serge à cet âge.

— Quand il a fait mon portrait, je savais qu'il était marié avec une femme ravissante.

— Serait-ce lui qui vous l'aurait dit ?

— Absolument pas ! Je l'ai appris par une amie dont il venait de faire le portrait et qui a parlé de lui avec enthousiasme à un dîner où nous nous trouvions avec mon mari... D'ailleurs, tout le monde ne faisait que parler de Serge Wyra, ce soir-là ! On disait que c'était le peintre en vogue... Et la vogue, c'est très important ! Tellement que pendant que nous revenions ici en voiture, Léon — c'est le prénom de mon mari — Léon m'a dit : — *Pourquoi ne te ferais-tu pas peindre par ce bonhomme* — il faut l'excuser mais Léon s'exprime souvent ainsi : il est très naturel — *dont parlaient tous ces gens-là ? Ma cocotte, tu es bien plus belle que les femmes qui étaient à ce dîner et même que ton amie dont il a pourtant fait le portrait ! Et puis, réfléchis : nous avons une quantité de tableaux à la maison mais pas ton portrait ! Ça manque ! Et cela peut même paraître bizarre à tous ceux que nous recevons. Les gens sont si bêtes et si méchants qu'ils sont capables de dire en sortant de nos réceptions : « Quel radin, ce milliardaire de Martigué ! Il a acheté pour des millions de tableaux et il n'a même pas été fichu de faire peindre sa femme qui est pourtant une sacrée plante ! » C'est anormal, trésor ! Puisque ce type est, paraît-il, le meilleur de sa spécialité, il faut absolument qu'il te peigne... Mais alors, je veux un tableau formidable qui fasse de l'effet et qui laisse baba tous ceux qui le contempleront ! Comment s'appelle-t-il déjà ?*

— Serge Wyra.

— *Un drôle de nom. Pas très français, mais enfin... Rembrandt et Vélasquez ne l'étaient pas non plus... Et pourtant, ils valent beaucoup de briques ! Appelle demain ton amie pour lui demander le numéro de téléphone de ce Wyra auquel je passerai ensuite un coup de fil.*

— *Mais, Léon, il ne voudra peut-être pas me peindre ? Un homme aussi célèbre doit être très occupé ?*

— *Tu es folle ? As-tu déjà rencontré quelqu'un qui résiste au pognon du père Martigué ?*

— C'est ainsi, madame Wyra, que l'affaire s'est faite.

— Mon mari vous a vue, comme il l'exigeait, à quinze heures et, à quinze heures cinq, il était emballé, n'est-ce pas ?

— C'est à peu près ainsi que les choses se sont passées... Vous êtes extraordinaire ! C'est à croire que vous êtes voyante ?

— Un peu... et surtout je connaissais très bien mon mari ! Mais dites-moi, chère madame, j'ai remarqué que vous l'appeliez par son prénom : Serge... Vous ne l'avez nommé ainsi que lorsque vous l'avez mieux connu ou quand votre portrait a été terminé ?

— Pas du tout ! Je l'ai appelé Serge dès le premier jour où j'ai été le voir parce qu'il me l'a demandé et lui, aussitôt, m'a surnommée *Carole*, détestant, disait-il, mon vrai prénom, Caroline, qui n'allait pas avec Martigué. Selon lui, Caroline, ça devait être réservé aux princesses et suivi d'une particule : *Caroline de...* Tandis que *Carole* Martigué, ça faisait pour lui plus canaille et ça convenait mieux, affirmait-il, à mon physique... Il est, d'ailleurs, le seul homme qui m'ait jamais appelée *Carole* !

— Même pas votre mari ?

— Léon ? Mais il ne l'a jamais su ! Ça aurait fait une de ces histoires ! Lui, qui a toujours aimé et qui n'aime encore que Caroline... C'est vrai que Caroline et Léon, ça s'accorde aussi bien que *Carole* et Serge.

— C'est autre chose... Mon mari avait de ces trouvailles pour les noms !

— C'était un homme qui sortait de l'ordinaire ! Il aimait la bonne vie... et le champagne !

— À vous aussi, il vous en a fait boire ?

— À chaque séance de pose. Il travaillait au champagne, prétendant qu'il n'y avait que ça pour le revigorer.

— Combien de temps a duré l'exécution de votre portrait ?

— Au moins quatre mois...

— Quatre mois ? s'exclama Christiane. Mais jamais il n'a pris autant de temps pour faire un portrait !

— Il faut dire que c'est un très grand morceau ! Le plus grand auquel il se soit attaqué, m'a-t-il dit.

— Il voulait parler des dimensions, je suppose ?

— Oui. Vous ne l'avez donc jamais vu, ce portrait ?

— Serge m'a fait la cachotterie de ne pas me le montrer. Je n'en ai entrevu qu'une esquisse que j'ai retrouvée dans son atelier, il y a quatre jours, et c'est même ce qui m'a donné l'idée de vous demander si vous prêteriez le vrai portrait pour l'exposition que je prépare.

— Bien sûr ! Ce qui m’a étonnée, quand j’ai appris il y a quelques mois, alors que votre mari vivait encore, qu’il avait l’intention de faire une exposition de CENT PORTRAITS DE SERGE WYRA, c’est qu’il ne m’ait pas écrit ou seulement téléphoné pour me demander le mien !

— Comment cela ? Il ne l’a pas fait ?

— Peut-être a-t-il eu peur que mon portrait, qui est très grand, n’écrase les autres qui auraient paru bien mesquins en comparaison de lui dans son exposition ? Le portrait est ici dans le cabinet de travail de Léon qui a tenu à l’avoir toujours en face de lui : il dit que ça l’inspire pour mener ses affaires.

— Ce qui prouve aussi qu’il vous aime au point de ne pas pouvoir se passer de vous, même quand vous n’êtes pas là en chair et en os à côté de lui !

— Ça, pour la chair, je n’ai personne à redouter ! Quant aux os, chez moi, on ne les sent pas. N’est-ce pas beaucoup mieux ainsi pour une femme ? Surtout que Léon n’est pas non plus du petit modèle : il mesure 1,86 m et il pèse cent trente kilos.

— Un costaud !

— Un homme comme je les aime et comme il m’en faut un.

— À vous deux, vous devez constituer un couple prestigieux qui ne passe pas inaperçu ?

— N’est-ce pas ce qu’il faut quand on a réussi et qu’on a beaucoup d’argent ? Pourquoi jouer les modestes ? Les gens n’y croiraient pas ! Léon me dit souvent : *Toi et moi ensemble, nous sentons l’opulence !* Ça nous plaît ! Si vous saviez comme il est gentil ! Un cœur d’or pour sa petite femme... Oui, pour lui, je suis sa « petite femme »... Vous vous rendez compte ? Et un de ces cerveaux ! C’est de loin l’homme le plus intelligent que j’aie jamais rencontré... Tout le monde autour de lui dit que c’est un génie... Il est parti de rien, vous savez : de la toute petite brocante ! Eh bien, à vingt-trois ans, il fêtait déjà son premier milliard de centimes ! Et depuis...

— Je me doute que cela a fait des petits ! Tout ce que vous me dites est passionnant mais pourrais-je voir ce portrait ? Je ne comprends pas pourquoi Serge ne m’en a pas parlé quand nous avions déjà décidé de son vivant de faire cette exposition ! Moi, il peut très bien m’intéresser. Évidemment, dans une galerie normale, il risquerait d’occuper trop de place, mais comme ça se passera dans un musée...

— Il ne pourra qu’y faire beaucoup d’effet ! Avec le cadre, il mesure 2,10 m de haut sur 1,30 m de large : un vrai portrait en pied

comme on n'en fait presque plus aujourd'hui... Nos amis prétendent que, la mode de la robe mise à part, il n'aurait pas été déplacé dans un salon sous le Second Empire. Mais pour cela, bien sûr, il aurait fallu que Serge me peigne en crinoline.

— Avec ce décolleté superbe que l'on devine sous votre chemisier, vous auriez été éblouissante ! Une véritable impératrice !

— Mais, chère madame, si nous avons vécu à cette époque, peut-être l'aurais-je été ?

— Et Léon empereur ?

— Pourquoi pas ? On l'appelle déjà, dans son métier, « l'Empereur de la ferraille »... Venez : je vais profiter de ce qu'il est sorti pour vous montrer le portrait dans son bureau. Sinon, ça le dérangerait dans son travail et il n'aime pas cela.

— Exactement comme Serge quand il peignait dans son atelier. Les hommes détestent être ennuyés à certains moments par leurs épouses, même s'ils les adorent !

Arrivée dans le cabinet de travail de Léon Martigué, Christiane demeura figée pendant une bonne minute devant le portrait de *Carole*. Cette dernière n'avait pas exagéré : son portrait, signé *Serge Wyra*, avait un côté « monumental » que Christiane n'avait jamais connu dans la peinture de son mari. C'était à se demander si c'était bien le même artiste qui était l'auteur de cette toile gigantesque et du portrait d'une *Anja*, ni surtout de son propre portrait à elle, Christiane, dont les proportions raisonnables s'arrêtaient à la naissance de la taille. Jamais elle n'aurait cru que Serge — qui lui avait maintes fois dit qu'à son avis un portrait n'offrait pas grand intérêt au-dessous du buste — n'hésiterait pas à peindre l'épouse de « l'Empereur de la ferraille » en pied, c'est-à-dire exactement telle qu'elle était dans la vie ! Elle l'avait là, devant elle, sur une toile, comme si la femme qui se tenait debout à ses côtés se reflétait dans une glace, mais encore plus grande parce qu'elle portait, sur le portrait, des chaussures à talons.

Ce n'était même plus un portrait, mais un véritable tableau qui, dans son genre, pouvait passer pour une sorte de réussite et qui portait, sans contestation possible, la marque du pinceau affirmé d'un Serge Wyra. L'immense femme brune, coiffée d'un lourd chignon descendant en catogan dans son cou et qui lui donnait une tout autre allure que ces cheveux qu'elle portait longs en ce moment, avait sur la toile un port et une morgue qui lui convenaient à merveille. Elle n'était pas non plus en pantalon mais vêtue d'une longue robe du soir la moulant jusqu'à ses souliers de satin noir et dont la teinte jaune

orangé, au décolleté largement échancré pour permettre d'admirer la splendeur insolente de la poitrine, s'harmonisait d'une façon parfaite avec un collier de perles noires à trois rangées, tranchant sur la peau mate, ainsi qu'avec des boucles d'oreilles, également en perles noires et taillées en forme de poire, qui devaient être très rares. Les longs bras nus et charnus n'étaient encombrés d'aucun bracelet. Seul, éclatant à l'annulaire de la main gauche, brillait un diamant noir dont la dimension devait représenter un nombre impressionnant de carats... Cette symphonie noire et jaune tranchant sur un fond de rideau bleu nuit faisait certainement de la femme brune l'un des modèles les plus ahurissants qu'ait jamais peints le spécialiste des portraits de femmes.

Et il était assez exact que, dans son cadre Second Empire alourdi de dorures, ce portrait n'aurait pas été tellement déplacé au temps de nos arrière-grands-mères ! Mais, il aurait fallu pour cela qu'il fût présenté sous les lambris d'un salon dont les murs auraient été tapissés de damas rouge et non pas dans ce cabinet de travail, ressemblant à celui de n'importe quel P.D.G. et où le mobilier en acajou — provenant sûrement de chez un gros fabricant du quartier du Temple et qui avait dû coûter une fortune — se serait mieux accommodé de quelques gravures anglaises plus modestes. Ce portrait de la maîtresse de maison était mal présenté, même si son époux éprouvait une satisfaction rare à pouvoir le contempler en permanence du fauteuil de son bureau.

Ce qui étonnait le plus la veuve de Serge était que, lorsqu'il vivait et quand il avait élaboré avec elle le projet d'exposition, il n'avait même pas mentionné ce portrait gigantesque parmi la centaine d'œuvres qu'il souhaitait voir exposées ! C'était assez incompréhensible et comme s'il redoutait en effet que la présence d'une telle œuvre ne fît du tort à toutes les autres à cause même de ses dimensions écrasantes ! Il était certain aussi qu'il suffisait d'avoir vu une seule fois ce portrait de la dame brune en jaune et noir pour ne plus jamais l'oublier !

Pour Christiane elle-même, la découverte était surprenante. Et si Serge n'avait pas persévéré dans le genre, ce devait être parce qu'il avait très bien compris que des portraits d'une telle ampleur étaient impossibles à caser dans un appartement et donc encore plus difficiles à vendre ! Pour pouvoir en acheter un et surtout pour le conserver, il fallait non seulement avoir les moyens financiers d'un Martigué mais aussi un hôtel particulier ou un château aux pièces impressionnantes. La discrétion dont Serge avait fait preuve à l'égard de sa femme au sujet de cette œuvre ne pouvait pas provenir d'un manque de paiement de l'acquéreur puisque Serge lui avait confié n'avoir jamais gagné autant d'argent avec la vente d'un portrait depuis

qu'il peignait ! Il devait exister une autre raison, mais laquelle ?

Par contre, Christiane n'était nullement opposée à l'idée de demander aux Martigué de lui prêter ce portrait pour son exposition à elle. Tout le monde en parlerait, non pas tellement pour sa qualité exceptionnelle que pour ses dimensions... C'était exactement le « clou » qu'il fallait pour une manifestation surtout destinée à mobiliser le grand public. N'était-ce même pas très amusant de penser qu'en voyant ce « monument » les quatre-vingt-dix-neuf autres femmes exposées seraient folles de rage et de dépit ! Comment, par exemple, le portrait d'une *Anja* blondinette et maigrichonne pourrait-il rivaliser avec un pareil morceau ? Le contraste en serait presque risible.

La seule de toutes les femmes peintes par Serge pour qui Christiane n'avait pas la moindre inquiétude dans un pareil concours serait elle-même puisque, dès le premier instant où elle avait eu l'idée de l'exposition posthume, elle avait pris une décision irrévocable : son propre portrait n'y figurerait pas ! La dame à la robe gris perle ne quitterait pas son boudoir, préférant mépriser les regards plus ou moins admiratifs des foules plutôt que de livrer à autrui le secret qui avait fait naître son grand amour... Portrait d'ailleurs qui n'aurait nullement souffert d'une comparaison avec celui d'une colossale *Carole* ou même avec ceux de toutes les autres femmes réunies ! Son portrait — Christiane le savait et Serge lui-même l'avait dit devant elle dans l'atelier au moment où il venait de le terminer — resterait toujours ce qu'il avait fait de mieux. C'était *son* chef-d'œuvre.

Assez satisfaite de ce long silence de la visiteuse qui, selon elle, ne pouvait provenir que de l'extase, la maîtresse de maison finit par demander :

— Comment le trouvez-vous, « mon » portrait ?

Dans ce « mon » portrait, il y avait une prodigieuse intonation de fierté possessive.

— Vous aviez raison, répondit Christiane, c'est une œuvre qui aurait dû être exposée en d'autres temps que le nôtre où les gens sont incapables de discerner ce qui est vraiment grandiose...

— Vous parlez exactement comme Léon qui arrive toujours à trouver la juste définition d'une situation.

Comme s'il n'attendait que le moment où son nom serait prononcé, le maître des lieux fit son entrée dans le cabinet. Alors que le petit époux rouquin d'*Anja* n'était que laid, Léon Martigué était franchement hideux : un mastodonte dépassant sa femme, pourtant déjà très grande, d'une bonne demi-tête et affligé d'un corps énorme, adipeux, dégoulinant de graisse... Et pourtant, comme cela se produit

souvent pour des personnages très obèses, il se mouvait avec une légèreté et une souplesse incroyables ! C'était presque à croire qu'il était monté sur roulement à billes ! Le visage avait un nez qui pouvait provenir d'un peu partout, sauf de France ; la bouche évoquait celle d'un batracien qui aurait été affligé en plus de bajoues de chaque côté d'un cou presque inexistant ; les trous de nez et ceux des oreilles étaient truffés de poils ; la barbe, cependant rasée, laissait des traînées de menton bleu, les bras faisaient penser à des mâts de charge, les mains, velues elles aussi et aux doigts boudinés, auraient pu servir de battoirs ; la chevelure, déjà grisonnante, était peut-être ce qu'il y avait de mieux parce qu'elle était très fournie tout en donnant cependant l'impression d'avoir le moins recours possible aux impérieuses nécessités d'un peigne. Il y avait enfin les yeux assez petits surmontés d'une broussaille de sourcils très dense, mais d'où jaillissait un regard d'une intelligence prodigieuse. Quant aux vêtements, ils ne pouvaient être qu'amples et fripés sur un corps pareil. Tel était « l'Empereur de la ferraille » lorsqu'il apparut à Christiane.

Le plus extraordinaire fut que, de toute cette masse éléphanterque dont on était en droit d'attendre des éclats oratoires, ne parvinrent de la bouche, lorsqu'elle s'ouvrit pour parler, que des sons gutturaux articulés d'une voix de châtré qui aurait très bien pu être celle d'un eunuque. Ce fut cette toute petite voix qui dit tendrement à l'épouse qui, elle, avait sa belle voix grave :

— Tu es là, ma Caroline ? Je te cherchais pour t'annoncer une bonne nouvelle...

— Dis-la tout de suite !

— Tu sais, cette opération boursière où je me suis aventuré sur les mines de fer du Brésil a complètement réussi ! Nous venons d'empocher près de deux milliards de centimes de plus !

— Toi, dès que tu touches au fer ou au fric, tu es imbattable ! Je te présente M^{me} Serge Wyr, veuve du peintre qui a fait ce portrait et à qui j'ai voulu le montrer puisqu'elle ne le connaissait pas.

— Tu as très bien fait... Ça, pour un portrait, on peut dire, madame, que c'est un portrait ! Il m'a coûté assez cher mais enfin, il faut bien que les artistes vivent, eux aussi... Je me souviens très bien de votre mari : quel phénomène !

— Que voulez-vous dire ? Je ne comprends pas...

— Il ne vous a donc pas parlé de ses idées sur ce portrait ?

— Jamais.

— Ça ne m'étonne pas de lui ! Ce n'était pas un gars

antipathique, mais plutôt bizarre... Figurez-vous que, quand le portrait a été fini et intégralement payé par moi en liquide comme il l'avait exigé, votre mari ne voulait plus nous le livrer pour que nous puissions le faire encadrer ! Avez-vous remarqué ce cadre ? Il est d'époque... mais d'une bonne époque !

— Second Empire, précisa Christiane.

— Vous croyez ? C'est possible, après tout... Confidentiellement, c'est une imitation que j'ai dû faire fabriquer parce que je ne trouvais pas de cadre de cette dimension ! J'ai exigé qu'il y ait beaucoup de dorures dessus : ça fait plus riche... Qu'est-ce que cela m'a coûté, ça aussi ! Enfin, quand il s'agit d'art, il ne faut pas lésiner et puis, c'était pour encadrer Caroline... Qu'est-ce que vous dites de ma « petite femme » ?

— Elle est aussi charmante que superbe !

— Tu vois, chaton, madame t'a très bien définie... Et nous nous comprenons tellement bien, elle et moi ! Nous avons les mêmes goûts.

— Des goûts de luxe ?

— N'est-ce pas normal ? Pendant mon enfance et mon adolescence, j'ai connu une mouise noire !

— Elle n'a cependant pas duré tellement longtemps, comme me l'a déjà expliqué votre épouse.

— Elle vous a même dit ça ? Elle a bien fait ! La misère qui dure n'est qu'une preuve de stupidité chez ceux qui en sont les victimes. Moi, je n'y ai jamais cru : un jour ou l'autre, pour peu qu'on ait de la jugeote, ça finit toujours par s'arranger.

— Je vois ça...

— Caroline vous a raconté aussi comment nous nous étions rencontrés ?

— Pas encore mais je serais ravie de le savoir.

— À un concours de beauté !

— Pas possible ? Votre femme postulait à un titre de Miss France ou même de Miss Monde pour lequel, à mon avis, elle aurait eu quelques chances...

— Vous n'y êtes pas, madame Wyra ! C'est moi qui participais au concours...

— Vous ? dit Christiane, interloquée.

— Tel que vous me voyez... Seulement, à cette époque-là, je n'avais que vingt-trois ans et j'avais la beauté d'un athlète ! Je suis sûr que si votre mari m'avait connu alors, il n'aurait pas hésité à faire mon portrait ! Malheureusement, je suis trop gourmand : je ne peux pas résister aux bons petits plats... Caroline est comme moi, mais chez elle, ça l'embellirait plutôt ! Depuis l'époque des concours, je me suis laissé envahir par la graisse... Maintenant, j'en ai beaucoup ! Seulement, les médecins me disent tous que ce serait dangereux d'essayer de la faire disparaître et que ça risquerait de me rendre très malade. Alors, comme je me porte très bien ainsi, autant ne pas bouger ! Et puis je sais que Caroline m'aime ainsi, n'est-ce pas, chérie ?

— Je t'adore !

— Vous voyez... Donc, à vingt-trois ans, des copains m'ont dit : *Pourquoi ne concourrais-tu pas pour le prix de « Monsieur Muscle » ? Tu es costaud, tu as des biceps formidables, des pectoraux impeccables, des cuisses à faire rêver... Tu as tout ce qu'il faut pour enlever le morceau ! — Mais, qu'est-ce que ça me rapportera si je suis vainqueur ?* Il faut dire qu'à cette époque, grâce aux marchés de la ferraille, j'avais déjà mis pas mal d'argent de côté...

— Votre femme m'a également expliqué cela.

— C'est fou ce qu'elle aime parler de moi, ma petite femme ! N'est-ce pas une grande preuve d'amour, ça ?

— Incontestablement, c'en est une ! Mais continuez, monsieur Martigué, je vous en prie !

— Vraiment, ça vous intéresse ?

— Ça me passionne ! Et c'est tellement inattendu d'entendre raconter des choses pareilles dans un aussi merveilleux hôtel particulier !

— Les copains, qui me poussaient à concourir, m'ont répondu : *Si tu gagnes, ça t'apportera beaucoup d'avantages : tu pourras t'habiller à l'œil, on te fera poser sur des photos avec une quantité de produits de beauté et d'huiles musculaires qu'on t'offrira gratuitement.* Alors, comme j'aime obtenir les choses en payant le moins possible... Oui, c'est mon vice !

— Pourtant, ne m'avez-vous pas dit que ce portrait peint par Serge vous avait coûté très cher ?

— Ça, c'est autre chose : il s'agissait de faire plaisir à Caroline... Pour elle, rien n'est assez beau !

— Monsieur Martigué, vous êtes un mari d'une espèce de plus en plus rare !

— On s'aime, voilà tout ! Pas vrai, cocotte ?

— Oui, minet.

— Savez-vous que vous êtes touchants tous les deux ? Alors, ce concours, vous l'avez gagné ?

— Non ! Je n'ai été classé que onzième ! Dans ces machins-là, il y a toujours des combines ! Mais ça m'était égal parce que, dans la foule des admiratrices, il y avait Caroline que je n'avais jamais vue et qui est venue me trouver en me disant que j'étais le plus beau mâle qu'elle avait jamais rencontré et tout à fait son type d'homme... Vous croyez que ça ne reconforte pas d'entendre des choses pareilles dans la bouche d'une superbe fille de dix-sept ans ? Oui, il y a six ans de différence d'âge entre nous. C'est juste ce qu'il faut : assez et pas trop !

En un éclair de pensée, Christiane songea qu'elle ne s'était pas du tout trompée en estimant, dès qu'elle l'avait vue, que *Carole* avait approximativement le même âge qu'elle : la quarantaine. Ceci parce que son mari, aussi mastoc et aussi empâté qu'il fût, n'avait certainement pas encore atteint la cinquantaine. Ce qui était assez affolant si l'on établissait un parallèle avec un Serge qui lui, à cinquante-deux ans, en paraissait facilement dix de moins... Mais, très vite, elle se reprit pour demander à *Carole* :

— Je suis sûre qu'à dix-sept ans déjà vous étiez la très belle femme que vous êtes aujourd'hui ?

— Je n'ai pratiquement pas changé, répondit l'autre en toute simplicité. D'ailleurs votre mari me l'avait dit quand il faisait mon portrait : les grandes femmes vieillissent beaucoup moins vite que les petites ou les moyennes qui, elles, ont toujours tendance à se tasser.

— Serge se trompait rarement sur les avantages ou les inconvénients des femmes ! Et, pour faire suite au récit tellement pittoresque de M. Martigué, c'est comme cela qu'ayant fait connaissance au cours du concours de « Monsieur Muscle », vous n'avez pas été longs à vous marier ?

— Léon m'a d'abord engagée comme secrétaire pour répondre au téléphone, pour noter les rendez-vous et pour m'occuper de la petite comptabilité qui l'ennuyait.

— Oui, confirma Léon, je ne sais bien compter qu'en gros chiffres. Mais là, alors, je vous garantis que je suis imbattable ! Caroline était ma secrétaire mais nous étions déjà des amants... Le mariage à l'essai, ça a beaucoup de bon ! Enfin, quand elle a eu vingt

et un ans — à l'époque la majorité n'existait pas à dix-huit et ses parents, qui étaient fonctionnaires, étaient plutôt hostiles à ce mariage ! — on a régularisé... Depuis, les affaires ayant continué à prospérer, on s'est réconcilié avec les beaux-parents qui vivent maintenant retirés en Bourgogne.

— Léon leur a offert une belle maison avec un grand jardin !

— Je le répète, madame Martigué, vous avez un époux comme on n'en fait plus !

— C'est bien ce que je me dis tous les jours et c'est pourquoi je le garde !

— Seriez-vous jalouse ?

— Très ! Mon Léon, c'est mon Léon...

— Une grande parole ! Avez-vous des enfants ?

— J'aurais dû en avoir un sept années après notre mariage, juste quelques mois après que votre mari avait terminé mon portrait...

— Quelques mois ? répéta Christiane, inquiète.

— Malheureusement, j'ai fait une fausse couche alors que j'étais déjà enceinte de six mois. Ceci parce que je suis tombée dans l'escalier de cet hôtel. J'ai glissé sur une marche... Avouez que c'est bête ?

— C'est navrant !

— Léon et moi, nous avons eu beaucoup de chagrin... D'autant plus que le gynécologue nous a dit que c'était une fille... Léon aurait adoré avoir une petite fille qui, comme il le dit toujours, aurait fini, en grandissant, par ressembler à sa mère.

C'eût été très heureux, en effet, pensa Christiane, que cette enfant prît le moins possible de son père !... Son père ? Comment se faisait-il que cette *Carole* n'ait eu cet enfant que dix années après sa rencontre avec son champion du biceps qui devait pourtant être un homme ayant toutes les qualités requises pour procréer ? Et qu'elle ait été enceinte juste à l'époque où Serge avait fait son portrait ? Serait-ce à elle que Serge avait fait un enfant et que la véritable raison, en plus de l'intérêt financier, pour laquelle il avait consenti à s'attaquer à un portrait aussi monumental — destiné à répondre à ses désirs de parvenue et à ceux aussi insensés de son époux — était de la faire taire, la sachant enceinte, et sans doute aussi pour lui donner le temps d'amener Léon à la conviction qu'il était le véritable père de cet enfant ? Ce serait monstrueux et pourtant ! Quelle chance, se réjouissait secrètement Christiane — et ce qui n'était sans doute pas un sentiment

bien joli mais une épouse jalouse ne se raisonne pas ! —, qu'il y ait eu cette chute dans l'escalier et la venue au monde après sept mois de grossesse d'un enfant mort-né ! Enfant qui avait peut-être été la fille faite par Serge à une autre femme qu'elle deux ans à peine après qu'il l'eut épousée !

— Serait-ce la vue de ce portrait qui vous rend aussi songeuse ? demanda l'épouse Martigué.

— Non, c'est ce que vous venez de me révéler qui me paraît bien triste... Sincèrement je vous plains tous les deux ! Mais peut-être pouvez-vous avoir encore un autre enfant ?

— C'est trop tard maintenant et puis, confia *Carole* à mi-voix, à la suite d'une césarienne qui m'a été faite pour me délivrer de ma fille, il a fallu tout me retirer !

— Fortunés comme vous l'êtes, vous n'avez jamais songé à l'adoption ?

— Se flanquer sur les bras un enfant fait par d'autres, rugit Léon avec sa voix de fausset, jamais ! Tant pis ! Ça ne nous empêche pas de nous aimer, pas vrai, bijou ?

— Oui, trésor...

Jugeant plus prudent de changer complètement de conversation, Christiane dit en jetant un regard circulaire sur la pièce au mobilier d'acajou :

— Ce cabinet de travail, avec ses deux fenêtres donnant sur votre magnifique jardin, est une vraie réussite !

— N'est-ce pas ? répondit Léon flatté. Et puis je m'y plais quand je suis à Paris — pas aussi souvent que je le voudrais, d'ailleurs ! — car ma profession m'oblige à me déplacer tout le temps : la ferraille est répartie un peu partout dans le monde et tous les pays courent après ! Mais quand je suis là, derrière ce bureau, le dos à la cheminée où crépite un bon feu de bois et pouvant contempler tout mon soûl le portrait de Caroline qui me regarde en ayant l'air de me dire : *C'est bien, mon Léon, de travailler ! Continue à gagner beaucoup d'argent pour toujours gâter ta petite femme chérie qui aime tant le dépenser*, ça m'excite et je me sens heureux...

— Je vous comprends, monsieur Martigué, mais je me demande quand même si ce portrait n'aurait pas été plus à sa place dans votre grand salon qui est splendide ?

— Ah, non ! Je me garde ma Caroline pour moi tout seul !

— Égoïste à ce point ?

— Oui. Ce n'est pas ma faute mais je suis d'un naturel jaloux... Il ne faudrait pas qu'un freluquet s'avisât de trop rôder autour de ma femme ! Il passerait un mauvais quart d'heure !

— Vous auriez raison... Moi aussi, j'en aurais fait autant avec une rivale si j'avais appris que Serge me trompait !

Elle regardait *Carole* qui demeurait impassible, lui souriant même.

— Tout votre hôtel, poursuivit Christiane en faisant une fois encore la conversation, me semble conçu et meublé avec un goût exquis... C'est sans doute vous, madame, qui êtes la responsable de ce joyau.

— Ce n'est ni elle ni moi ! expliqua Léon en répondant à la place de sa femme. Nous nous sommes adressés à un décorateur parce qu'à vrai dire, aussi bien Caroline que moi, nous n'y connaissons pas grand-chose en ameublement... Ceci pour la bonne raison que, personnellement, je suis plutôt un spécialiste de la ferraille en gros récupérée la plupart du temps pour des usines ou pour des chantiers navals et que Caroline n'avait pas les moyens d'avoir de beaux meubles avant de me connaître. On vous l'a dit : ses parents n'étaient que de petits fonctionnaires vivant dans l'attente de la retraite qu'ils ont maintenant... Ici, c'est le décorateur qui a tout fait et nous n'avons plus eu qu'à nous installer le jour où il nous a dit : *Maintenant, vous pouvez y aller : tout est prêt pour épater la galerie !* Alors, on y a été...

— Je me disais aussi...

— Quoi ? demanda Léon.

— Rien ! répondit vivement Christiane qui, depuis l'instant où elle avait franchi la grille d'entrée, avait pensé en voyant déjà la cour pavée et la façade extérieure de l'hôtel : « Les propriétaires de cette bâtisse m'ont l'air d'avoir du goût et des moyens ! » Mais dès qu'elle s'était trouvée en présence de *Carole* et ensuite du gros Léon, elle n'avait pu s'empêcher de continuer à se dire : « Ce n'est pas croyable que ce soient ces nouveaux riches tout récents qui aient pu procéder à une pareille installation ! Ils ont certainement eu un excellent conseiller. » À un moment même, elle s'était demandé si celui-ci n'aurait pas été Serge ? Mais c'était impossible : les Martigué avaient déjà acheté et fait rénover cette demeure avant que Léon n'ait appelé Serge au téléphone pour lui commander le portrait. Aussi lança-t-elle :

— Vous n'allez pas me faire croire que c'est ce décorateur qui vous a conseillé de placer ce portrait ici ?

— Ah, non ! répondit Léon. Ça, c'est mon idée à moi ! Avant même d'avoir entendu parler de votre mari au cours d'un dîner, j'avais pris la décision d'avoir dans ce bureau et face à moi un portrait de ma femme... Mais je ne voulais pas qu'il fasse riquiqui ! Il fallait un très grand portrait, au moins aussi grand que ma femme elle-même : comme ça, j'étais sûr de la retrouver en entier ! C'est d'ailleurs ce que j'ai expliqué à votre mari qui, au début, ne voulait rien entendre ! Il prétendait que ça donnerait quelque chose de ridicule. Mais quand on regarde ça maintenant, on est sûr d'avance que c'est son chef-d'œuvre et qu'il n'a jamais pu faire mieux !

— En êtes-vous bien certain ?

— Absolument ! Et puis, vu le prix qu'il m'a demandé, ça ne se discute pas ! Mais Caroline peut vous le confirmer : j'ai eu du mal à le décider ! Les discussions ont bien duré quinze jours ! Il voulait faire l'un de ces portraits comme tous ceux qu'il avait l'habitude de peindre ! Vous savez : tous ceux qui s'arrêtent au buste... Des demi-portions, quoi ! C'est drôle comme les artistes sont entêtés ! Notez bien que, s'ils ne l'étaient pas, ce ne seraient peut-être plus des artistes ?

— C'est la raison pour laquelle vous m'avez dit tout à l'heure que Serge était un phénomène ?

— Oui... Mais finalement, il a cédé.

— Devant le prix...

— Il n'y a pas eu que ça, répondit Léon vexé. Et Caroline ? Vous ne croyez pas que c'est un morceau de choix à peindre, pour un portraitiste ? Ce n'est pas tous les jours de sa vie qu'il a dû en trouver une !

— J'en suis convaincue...

— Et il faut reconnaître qu'il ne l'a pas loupée sur sa toile !

— Ça... Et tous ces autres portraits qui se trouvent dans votre salon ?

— Les Monet, les Cézanne, etc. Enfin tous ceux que j'appelle « les classiques » ?

— Ce ne sont pas exactement ce qu'on appelle des classiques. Ce seraient plutôt des impressionnistes.

— Vous devez avoir raison ! Seulement, pour Caroline et pour moi, tout cela, c'est un peu pareil... Ces tableaux-là, ce n'est pas par plaisir, comme celui-ci, qu'on les a achetés, mais pour faire des placements... Oh ! rassurez-vous : en cas de vol, ils sont très bien assurés et, comme en plus ils sont très connus, difficiles à fourguer...

Les voleurs ne s'y frotteront pas !

— Et celui de votre femme ?

— Il est trop grand : comment voulez-vous qu'ils emportent ça sans se faire repérer par les gardiens de l'entrée ?

— J'espère quand même que vous l'avez fait aussi assurer ?

— Et comment ! Mais je dois avouer que ça m'a coûté beaucoup moins cher que pour les autres qui sont pourtant bien plus petits... Je croyais qu'en principe un tableau ça prenait de la valeur « au point » : plus il est grand, plus il y a « de points » ! Eh bien, pour celui de votre mari, ça n'a pas été du tout le cas ! Les experts de la compagnie d'assurances — qui m'ont eu l'air d'être des gens s'y connaissant ! — m'ont affirmé qu'en cas de vente ou de remboursement, ce portrait ne vaudrait même pas le prix que je l'ai payé !

— Ce n'est pas possible ! Un portrait signé *Serge Wyra* ? Monsieur Martigué, vous m'étonnez ? Êtes-vous bien certain du sérieux de ces experts ?

— Ce sont les meilleurs ! Des amis, qui possèdent de fabuleuses collections de tableaux, m'ont conseillé de m'adresser à eux...

— Vous avez commis une grave erreur en les écoutant ! Vos amis sont comme vous : ils n'y connaissent rien ! Ce qui est normal : on ne peut pas être compétent en tout et surtout en peinture ! Vous, par exemple, vous êtes un spécialiste de la ferraille alors que je suis nulle en la question !

— Vous n'êtes pas la seule, madame Wyra ! surenchérit Caroline. Moi non plus, je n'y connais rien !

— Tout cela n'a pas grande importance, conclut Léon, puisque je m'en fiche ! J'aime bien ce portrait et je le garde !

— Bravo ! dit Christiane. Voilà ce que j'appelle un véritable amateur... Et comme nous reparlons du portrait, si nous revenions au but de ma visite ?

— Oui, Léon, expliqua Caroline, je t'ai déjà dit hier quand madame Wyra m'a téléphoné, que c'était pour m'expliquer qu'elle avait l'intention d'organiser dans trois mois, en souvenir de son mari, une exposition de ses meilleures œuvres. Il y aurait cent portraits et le titre de l'exposition serait CENT FEMMES VUES PAR SERGE WYRA. N'est-ce pas une idée épatante ?

— Ce n'est pas bête, reconnut Léon. Ça se passerait où ?

— Dans un grand musée parisien.

— Et les gens paieront pour entrer ? Ça pourrait vous rapporter un peu d'argent, dit le ferrailleur, mais à condition, bien sûr, que les frais soient limités...

— On me prête le musée.

— C'est déjà cela, mais les frais généraux : le chauffage, l'éclairage, les gardiens, l'affichage dans les journaux, les articles dans la presse pour que les critiques en parlent — ils ne font pas de cadeaux ces gens-là ! —, les polices d'assurance... Aucun propriétaire d'un portrait ne vous le confiera si vous ne lui garantisiez pas une clause d'assurance spéciale pour toute la durée de l'exposition... Tout cela va coûter très cher ! Qui paiera ?

— Moi.

— Vous en avez les moyens ?

Christiane répondit avec une franche envie de rire :

— Sans avoir votre fortune, cher monsieur Martigué, je suis loin d'être dans le dénuement...

— Tant mieux ! Si je vous dis cela, c'est pour vous.

— Je suis très sensible à une pareille attention et je constate que vous êtes, en effet, un remarquable homme d'affaires sachant tout prévoir...

— Il le faut, madame ! Sinon, c'est rapidement la faillite ! Il est vrai qu'avec les prix qu'il prenait pour peindre, votre mari a dû vous laisser un assez joli paquet ! Vous avez bien dit qu'il avait fait cent portraits ?

— Il en a même peint beaucoup plus...

— Tu te rends compte, Caroline ? M^{me} Wyra ne va pas s'ennuyer... Mais qu'est-ce que vous désirez de nous ?

— Que vous ayez la grande gentillesse de me prêter ce portrait pour l'exposition...

— Qui durera combien de temps ?

— Un mois environ, en octobre prochain.

— Vous voudriez que je me sépare du portrait de ma Caroline pendant tout un mois ! Si je la retire de là, ça va faire un de ces vides ! Qu'est-ce que je mettrai à la place ?

— J'espère bien que tu ne mettras rien du tout ! s'écria

Caroline. Tu oserais me remplacer ?

— Ne te mets pas en colère, poupée ! Tu sais très bien que pour moi tu es irremplaçable ! Alors ?

— Alors, enchaîna Christiane, si la présence de votre femme en chair et en os ne vous suffit pas pendant le mois d'absence de son portrait, vous pourrez toujours venir le contempler chaque jour au musée.

— Ça, c'est une idée ! Ce sera un peu comme si elle était en villégiature ou faisait une cure.

— Exactement ! dit Christiane. Et vous verrez comme vous serez heureux — s'il vous prend l'envie de vous mêler anonymement à la foule des gens qui admireront ce chef-d'œuvre — de penser : *Et dire que c'est ma Caroline qu'ils contemplent ainsi ! C'est bien la preuve que j'ai épousé la plus belle des femmes ! La centaine d'autres, qui sont autour, n'existent pas ! Elles n'ont pas son allure et ne font surtout pas le poids !* Quelle prodigieuse satisfaction ce sera pour vous d'être l'artisan d'un tel triomphe !

— L'artisan ? Pourtant, votre mari ?

— Lui, ce fut l'artiste et vous, vous êtes resté l'*artisan* puisque c'est grâce à tout l'argent accumulé par votre travail acharné que vous avez pu vous offrir ce luxe d'être le propriétaire du plus beau et du plus grand de tous les portraits exposés !

— Elle a raison, Caroline. Il faut lui prêter ce tableau !

— Merci, s'écria Christiane, tout émue. Je n'en attendais pas moins de votre grandeur d'esprit à tous les deux. Et puis, vous savez : ce vedettariat du portrait, pendant tout un mois, va faire décupler sa valeur... Vous verrez le nombre de gens qui viendront vous trouver en vous en offrant n'importe quel prix et en vous demandant s'il est à vendre.

— Vendre ma femme ? Jamais !

— Rassurez-vous, monsieur Martigué... L'exposition finie, elle vous reviendra pour reprendre sa place ici, chez elle, et vous vous apercevrez que ce petit séjour dans un musée lui aura fait un bien immense ! Il l'aura encore embellie, si c'est possible !

— Ce sera, dit Léon tout réjoui, comme si elle avait été aux bains de mer !

— Dites plutôt aux bains de foule...

— Maintenant que tout cela est arrangé, susurra Caroline,

vous allez accepter, chère madame, de prendre une tasse de thé dans mon boudoir...

— Vous avez aussi un boudoir ?

— Oui, de l'autre côté du grand salon. Il fait le pendant de ce cabinet qui est le royaume de mon mari. Moi, je me suis réservé le boudoir où je suis chez moi et où je ne reçois Léon que si je le veux bien !

— On a ses petites cachotteries...

— Je ne lui ai jamais rien caché. Ça ne servirait à rien : il devine tout ! Ceci dit, mon Léon, exceptionnellement aujourd'hui et en l'honneur de M^{me} Wyra, je t'invite à venir prendre une tasse de thé avec nous dans le boudoir...

— C'est très gentil, trésor, mais tu sais : moi, le thé ! Je préfère te laisser avec Madame, dont je suis enchanté d'avoir fait la connaissance, et je resterai seul ici pour vérifier des comptes, face à ton portrait bien sûr ! Un double plaisir !

— Ce qu'il peut l'aimer, ce portrait ! dit Caroline en entraînant sa visiteuse dans le salon qu'il fallut traverser pour atteindre le boudoir. (Pendant le trajet, elle ajouta :) Il y a même des jours où je me demande si Léon ne préfère pas mon portrait à moi-même !

Le boudoir bleu aux rideaux gris était, lui aussi, une réussite. Le mobilier Louis XVI en était léger, les cadres accrochés aux murs renfermaient des œuvres d'une extrême qualité : un pastel de La Tour, un Greuze, une adorable série d'Hubert Robert... Des « classiques », comme aurait dit Léon qui ne parviendrait sans doute jamais à comprendre qu'en peinture, ce ne sont pas obligatoirement les dimensions d'une toile qui lui donnent de la valeur.

— C'est dans un boudoir un peu du même genre que j'ai placé mon propre portrait, remarqua Christiane. Et il m'a toujours donné l'impression de s'y sentir très à l'aise...

— Avec la taille du mien, je n'aurais pas pu et puis, je ne tenais pas tellement à avoir mon portrait tout le temps sous les yeux ! Je préfère laisser ce plaisir à Léon : c'est lui qui l'a commandé à votre mari et pas moi !

— Vous n'aviez donc pas envie d'être peinte par Serge ?

— Ni par lui ni par un autre... Personnellement, à l'exception de la valeur commerciale que peuvent éventuellement

représenter certains tableaux en cas de revente si l'on a besoin d'argent, la peinture ne m'a jamais attirée, ni dit grand-chose !

— Pourtant, votre portrait est splendide ! On vous y voit dans toute votre gloire de jeune femme...

— Si ça n'avait tenu qu'à moi et pas à l'entêtement de Léon qui le voulait absolument pour son cabinet de travail, votre mari ne l'aurait jamais terminé !

— Pourquoi cela ?

— Il ne l'aimait pas ! Vingt fois, il m'a dit qu'il le considérait comme étant la seule vraie croûte qu'il ait jamais faite !

— Ce que vous me racontez là n'est pas possible ! Serge était un trop grand artiste et trop épris de son art pour peindre un sujet qui lui déplaisait ! À mon avis, dès qu'il vous a vue, il n'a pas pu ne pas comprendre qu'il se trouvait en présence d'un modèle exceptionnel !

Et comme *Carole* restait silencieuse, elle reprit :

— Vous ne vous êtes donc pas entendue avec lui ?

— Ce n'est pas le mot... Pour l'entente, ça ne s'est pas trop mal passé, mais pour l'exécution du portrait ! Les séances de pose ont été interminables ! Ça a duré tellement longtemps qu'un jour Léon a fini par me demander : *Alors ? Il va le terminer, ton portrait, ce barbouilleur ? Pour le prix que je lui ai donné, il pourrait quand même travailler plus vite !*

— Il s'est permis de traiter Serge de barbouilleur ?

— Il ne le lui a pas dit directement, mais seulement à moi... Il ne faut pas lui en vouloir : Léon est comme ça, tout d'une pièce... Et puis il a un grand principe : selon lui les affaires qui traînent en longueur ne réussissent jamais ! Pour Léon, le portrait de sa femme, comme tout ce qu'il commande ou entreprend, c'était aussi une forme d'affaire... Estimant qu'elle lui avait coûté cher, il en voulait pour son argent !

— Ma chère *Carole*, je trouve cette façon de voir les choses véritablement sordide ! En somme, si je comprends bien, votre mari aime ce portrait mais vous pas ?

— C'est à peu près cela... Moi, je pense comme Serge : je le trouve trop grand ! Un portrait qui se serait limité au buste m'aurait amplement suffi ! Seulement voilà : Léon voulait du grandiose !

— Et il l'a eu ! Serge n'a pas hésité !

— Il le fallait bien ! Tous les trois jours, Léon lui téléphonait

en lui répétant : *Surtout faites grand ! Ma femme est grande : je la veux à la même échelle !*

— Votre mari est venu assister à des séances de pose à l'atelier ?

— Il l'aurait bien voulu mais Serge le lui a interdit en disant qu'il ne pouvait pas supporter qu'on vienne le voir travailler et que, s'il lui prenait la lubie de venir quand même un jour à l'improviste, il ne terminerait pas le portrait ! Alors Léon a eu peur... Il n'est venu qu'après que le portrait a été achevé et quand Serge m'a dit : *Demain après-midi, tu pourras faire une surprise à ton mari en l'amenant ici voir ton portrait.* Ce qui s'est passé.

— Et qu'a dit Léon quand il a pu enfin l'admirer ?

— Je ne l'ai jamais vu dans un état pareil ! Lui — vous avez pu le remarquer — qui n'est pas tellement gêné pour parler, il s'est tu pendant au moins trois bonnes minutes ! Il était médusé...

— Et il devait estimer en avoir aussi pour son cher argent ?

— Absolument ! Il a même dit à Serge : *Quand on voit ça, on se rend compte que, finalement, ça vaut bien le prix que vous m'avez demandé !*

— En somme, tout le monde était content ? Mon mari qui avait encaissé le bon paquet et le vôtre...

— Tout le monde sauf moi !

— Vous détestiez déjà votre portrait à ce point-là ?

— Ce n'est pas tellement lui que je détestais mais la façon dont les choses s'étaient passées pendant que Serge le faisait... Maintenant, après dix années, je ne peux plus le voir ! C'est bien pourquoi je vais le moins possible dans le bureau de Léon. Aujourd'hui, c'est une exception parce que vous, l'épouse de Serge, vous êtes là et que je ne peux pas ne pas vous le montrer... Mais, si vous saviez les mauvais souvenirs qu'il me rappelle !

— Les heures de pose ?

— S'il n'y avait eu que ça ! C'est surtout le reste...

— Quel reste ?

— Et puis, zut ! Maintenant que Serge n'est plus de ce monde, je peux bien vous le dire : qu'est-ce que ça changera ? En plus des séances de pose dans l'atelier — pendant lesquelles je restais vêtue de ma robe jaune, exigée par Serge, que j'ai jetée dès que le portrait a été fini parce que je la détestais ! — il y a eu toutes les autres à l'étage

au-dessus où là j'étais à poil sur le lit du « baisorium »... Quel ramdam ! Du vrai cirque !

Christiane avait pâli.

— Ne m'en veuillez pas si je vous raconte tout ça, madame, mais c'est la vérité vraie ! Si je n'avais pas accepté, le portrait ne serait pas ici, ni nulle part ! Et cela aurait créé une de ces histoires avec Léon qui l'avait intégralement payé d'avance ! Ça aurait même fait du vilain : vous devez bien vous douter que, baraqué comme il l'est, Léon ne fait pas de cadeau, surtout si quelqu'un lui fait une vacherie ou a le toupet de s'occuper de sa femme ! Si vous saviez à quel point il peut être jaloux ! Il suffit qu'un homme, n'importe lequel, me regarde dans la rue — étant donné mon physique, il y en a forcément ! — pour qu'il me demande : *Tu le connais, celui-là ?* et j'ai un mal fou à le calmer en lui expliquant que je n'ai jamais vu ce bonhomme !

— Je ne vois pas très bien ce que mon mari vient faire là-dedans ?

— C'est pourtant simple ! Je ne lui en veux plus et puis, avec le temps, on finit par oublier... Mais il ne s'est pas montré très élégant à mon égard...

— Serge ? C'était un gentleman !

— De façade, madame Wyra, mais pas tout à fait dans la réalité ! Après avoir empoché l'argent de Léon, il m'a fait venir à l'atelier sous prétexte de commencer les séances de pose et là, pendant au moins les huit premiers jours, il n'a pas touché à ses pinceaux ! Il n'a absolument rien fait, se contentant de me parler, de me raconter sa vie, de me poser des questions sur la mienne, de me tutoyer en me surnommant *Carole*, de me dire que je devais également le tutoyer et aussi — c'étaient les seuls moments agréables ! — de me faire boire du champagne... Certains soirs, je suis rentrée ici presque ivre ! Heureusement que Léon, qui n'était pas là, n'a rien vu ni rien su ! À chaque fois que je demandais à Serge quand il commencerait à me peindre, savez-vous ce qu'il me répondait ? *Ça m'assomme de m'atteler à ce portrait ! Il n'y a qu'un nouveau riche comme ton lourdaud de Léon pour vouloir une grande machine pareille ! Ce sera grotesque et ça fera démodé... Ce n'est plus de notre époque, ces portraits monumentaux ! Ah, je te jure que si je n'avais pas besoin d'argent...*

— Il vous a dit cela ? Mais c'était faux : grâce à moi, il n'avait pas le moindre souci d'argent ! Tout ce qu'il gagnait en vendant ses portraits lui restait entièrement acquis, uniquement pour ses petites dépenses personnelles.

— Ses petites dépenses ? répéta *Carole*, sceptique. Eh bien !

Grâce à Léon, il a pu en faire quelques-unes !

— Il ne m'a jamais tenue au courant de ce qu'il gagnait... D'ailleurs, ça ne m'intéressait pas ! J'avais et j'ai toujours une fortune personnelle qui m'a permis de ne l'avoir aimé et me permet encore de continuer à ne l'aimer que pour lui et pour son talent... Mais, je vous en prie, continuez à me raconter tout ce qu'il vous a dit avant de commencer votre portrait.

— Oh ! je me souviens très bien... Il a ajouté : *Et puis, heureusement qu'il y a toi, Carole, qui me plais ! Si tu es d'accord pour faire l'amour avec moi, je crois que ça finira par m'inspirer ! Le contact de ta peau me permettra presque sûrement d'avoir celui de cette toile trop grande ! Mais, si tu refuses, je préfère rendre l'argent à ton mari et l'envoyer au diable en lui disant que je n'ai plus envie de peindre sa Caroline !* Vous vous rendez compte dans quelle situation il me mettait ? C'était un double affront pour Léon : lui montrer qu'il y avait des gens qui pouvaient très bien se passer de son argent — ce qui l'aurait vexé à un point dont vous n'avez pas idée ! — et que, puisqu'il ne voulait plus me peindre, cela signifiait qu'il me trouvait moche !

— Vous ? Mais, dans votre genre, vous êtes une beauté !

— C'est surtout ce deuxième affront que Léon n'aurait pas digéré ! Trouver que sa Caroline n'était pas la plus belle femme du monde ! Je crois qu'il aurait été capable d'en faire une attaque... Pauvre Léon !

— Aussi, ne voulant pas qu'un pareil drame arrive, vous avez fini par vous dévouer en cédant ?

— C'est exactement cela...

— Et le portrait a fini par voir le jour grâce à des alternances de pose d'un étage à l'autre ?

— Vous comprenez tout !

— Ça ne m'étonne plus que Serge ait mis quatre mois pour le faire !

— Il faut dire que le portrait est très grand...

— Chère madame Martigué, ça n'a pas été qu'une question de dimensions de toile ! Vos mensurations personnelles ont également joué un grand rôle dans un aussi rude labeur...

— Je sens que vous m'en voulez...

— On n'a pas le droit d'adresser des reproches à une femme qui n'hésite pas à se sacrifier pour sauver son bonheur conjugal. Et

même si vous n'êtes pas satisfaite du portrait, peut-être l'avez-vous été des bons offices de son auteur ?

— Pour être tout à fait franche, justement pas ! Je suis très ennuyée d'avoir encore à vous expliquer cela mais malgré son charme — parce qu'il en avait, il faut le reconnaître ! — votre mari ne m'a pas du tout émerveillée dans le lit... Il s'agitait beaucoup pour pas grand-chose et, ce qui est étrange chez un artiste, il manquait totalement d'idées ! Tandis que Léon, lui, en est pourri ! Il parle beaucoup également comme le faisait Serge mais, avec lui, c'est autre chose ! On sent que ce qu'il ressent est vrai tandis qu'avec Serge, ça sonnait faux ! C'est vrai, on aurait dit qu'il faisait l'amour, non pas parce que c'était chez lui un besoin ou même un désir mais parce qu'il se faisait un devoir de le faire, en tant que peintre connu, pour maintenir sa réputation de don Juan... Et ça se terminait régulièrement par un fiasco ! J'ose espérer qu'il en a été autrement avec vous, sinon la durée de vos années de mariage a dû vous paraître double ! Moi, je n'aurais jamais pu tenir le coup pendant douze années avec un mâle pareil ! À chaque fois que se passaient les séances du deuxième étage, j'en avais assez au bout de cinq minutes et je n'avais plus qu'une idée : redescendre vite dans l'atelier pour recommencer à poser pour de bon.

— Après avoir quand même réendossé la robe jaune et vous être parée à nouveau de vos bijoux noirs ?

— Pour les bijoux ce n'était pas la peine... Je les gardais dans les séances d'amour ! Serge disait qu'il adorait faire ça avec une femme toute nue portant ses bijoux.

— Ce qui se comprend d'autant mieux que les vôtres, d'après ce que j'ai cru deviner en les voyant sur le portrait, étaient très beaux !

— Ils le sont toujours mais j'en ai beaucoup d'autres ! Sur ce point-là aussi, Léon me gâte.

— Vous l'adorez, votre Léon ?

— C'est donc mal d'adorer l'homme qui vous donne tout ?

— Au contraire, c'est merveilleux ! Et on sent que pour rien au monde vous ne voudriez lui faire de la peine ?

— Ça, c'est sûr !

— Alors, il sera préférable de ne jamais lui souffler mot de ce que vous venez de me confier...

— Il me tuerait ! Et il ferait peut-être même pire : il lacérerait le portrait en mille morceaux !

— Ce qui prouve qu'il y a quand même quelqu'un qui l'aime, ce portrait qu'ont détesté aussi bien son auteur que son modèle ! Devant tant de haine, croyez-vous sincèrement qu'il soit opportun d'inclure cette œuvre dans l'exposition d'octobre ?

— Vous ne pouvez plus ne pas le faire maintenant que vous en avez parlé à Léon... S'il ne voyait pas « son » portrait — parce que c'est beaucoup plus le sien que le mien ! — il en ferait une maladie ! Et je tiens à sa santé...

— Je l'ai bien compris. Une dernière question et je me sauve : je n'ai pas eu l'impression que cela vous ait tellement gênée de me raconter avec une pareille désinvolture vos aventures galantes en compagnie de Serge ?

— Ne croyez surtout pas cela, madame Wyrá ! Ce n'est jamais très agréable de raconter à une épouse ce qu'on a fait avec son mari ! Seulement, aujourd'hui il le fallait bien pour vous expliquer comment et pourquoi mon portrait avait été fait. Sinon, vous n'auriez jamais compris que Serge ait éprouvé le besoin de peindre une toile de cette taille !

— Une femme aussi attrayante que vous ne va pas me dire que c'est la seule aventure extra-conjugale qu'elle ait connue depuis qu'elle a épousé Léon ?

— La seule... Je vous le jure ! Vous savez : il ne faut pas tellement se fier aux apparences... Malgré mon physique qui — je le sais — attire les hommes, je n'ai jamais été très portée sur la chose ! Le seul avec qui ça me plaît, c'est Léon... Mon vrai péché — mon mari vous l'a laissé entendre — serait plutôt la gourmandise : c'est pour cela que je m'entends aussi bien avec lui !

— Fallait-il quand même que Serge ait eu du charme pour que vous n'ayez cédé qu'à lui !

— Je comprends que vous, sa femme, vous appeliez ça du charme... Mais moi, je dirai plutôt que c'était chez lui de l'entêtement : il y mettait son point d'honneur !

— Ne croyez-vous pas plutôt qu'en vous contraignant presque à faire l'amour avec lui, il a surtout cherché à se venger de la façon pour le moins singulière dont Léon lui a commandé le portrait ?

— Quelle façon ?

— Le miroitement de sa fortune qui lui donne le droit, croit-il, de tout acheter, y compris le talent ? Le fait que Serge vous ait eue « à l'œil » — pardonnez-moi cette expression mais elle me paraît être la seule à convenir — a dû rétablir pour lui une sorte de

compensation... alors tout s'explique ! Parce que, confidentiellement, je puis vous certifier, chère madame Martigué, que mon mari n'appréciait que les femmes très fines et surtout très racées... Aussi ça ne me surprend pas du tout que les choses n'aient pas tellement bien « marché » avec vous dans le lit ! J'ai même la conviction que chacune de ces séances a dû être pour Serge une sorte de souffrance pire que la vôtre ! Au revoir, *Carole*... N'ai-je pas le droit, moi aussi, de vous appeler ainsi puisque c'est mon mari qui est l'inventeur de ce surnom ? Et, comme je suis son unique héritière, je suis bien décidée à tout conserver de lui, y compris ses mauvaises habitudes !

— C'est toujours pareil avec les femmes... Lorsqu'on se montre franche avec elles, elles ne vous le pardonnent pas ! Puis-je quand même vous demander, en échange de ma franchise, de ne pas m'appeler *Carole* en présence de Léon s'il vous arrivait de le revoir ? Il ne comprendrait pas et cela me contraindrait à m'embrouiller dans de nouvelles explications !

— Rassurez-vous ! Ce sera là un secret que je conserverai précieusement pour nous trois : Serge, vous et moi... *Carole* ! Au revoir, madame Martigué.

— Je ne vous dis pas « à bientôt » parce que je n'ai pas l'impression que vous ayez tant que cela l'envie de me revoir, mais je peux toujours vous dire « à l'exposition » ?

— Ce n'est pas certain : c'est là une question qui ne regarde que moi.

En sortant de chez les Martigué, Christiane comprenait mieux pourquoi Serge n'avait pas éprouvé le besoin de mettre le portrait de Caroline sur la liste de ceux qu'il avait l'intention de faire exposer. Ce couple de ferrailleurs enrichis était immonde ! Le tableau gigantesque n'irait pas non plus à l'exposition posthume et les mânes de Serge en seraient très satisfaits : n'avait-il pas dit lui-même à *Carole* qu'il considérait ce portrait comme une croûte ?

De tout ce qu'elle venait d'entendre et d'apprendre cet après-midi, il restait un point qui la laissait perplexe... Qu'est-ce que Serge avait bien pu faire, pendant leurs années de mariage où il n'avait connu aucun souci financier, de tout l'argent qu'il avait ramassé en vendant aussi cher ses portraits ? À son compte personnel — dont on venait de lui communiquer le relevé et dont elle restait la bénéficiaire puisqu'ils s'étaient mariés sans contrat à la demande expresse de Serge qui n'avait sans doute pas prévu de disparaître le premier ! — il n'y avait presque rien : quelques milliers de francs... Où

était passé tout le reste ? Un Léon Martigué devait avoir beaucoup de défauts mais pas celui d'être un bluffeur sur le plan financier : quand il lui avait fait comprendre tout à l'heure qu'il avait payé une fortune le portrait de sa femme, c'était certainement vrai. Et une fortune pour un homme pareil devait représenter un bon nombre de millions de centimes ! Il avait même précisé que le paiement intégral avait été fait « en liquide » avant que le portrait ne soit commencé ! Et, Christiane le savait aussi par Serge qui le lui avait confié et qui lui avait dit, au moment où ils avaient fait leur accord financier pendant le voyage de noces : *Pour les impôts, dont tu prends également la charge mais qui, grâce à ton mariage, seront diminués d'une part, je ne te coûterai pas cher en revenus de mon travail à déclarer ! J'ai pour habitude de me faire payer la plupart du temps en liquide par chaque client. Avant notre mariage, pour ne pas être embêté par des enquêtes fiscales et par tous leurs redressements éventuels, je me suis toujours arrangé pour faire une déclaration où ne figurait qu'un minimum officiel correspondant au triple du montant de mon loyer. Comme ça, j'ai toujours été bien tranquille !*

Il ne possédait pas non plus d'immeubles, ni d'appartement ou de villa dans le Midi, ni de Thébàide aux environs de Paris ou à la campagne qui lui aurait servi de résidence secondaire... Il n'avait rien, absolument rien au soleil à l'exception de sa voiture qui était toujours modeste et dont il n'avait changé que trois fois en douze années de mariage ! Il est vrai qu'il s'en servait très peu, juste pour se rendre de leur domicile du XVI^e à l'atelier de Montparnasse, et que, le reste du temps quand il sortait avec son épouse, il préférait profiter de sa voiture, laquelle était toujours somptueuse et conduite par un chauffeur impeccable.

Qu'est-ce que Serge avait bien pu faire de ce qu'il appelait son argent de poche ? Jamais, du temps de son vivant, Christiane, tenant ses engagements, ne lui avait posé de questions à ce sujet pas plus qu'elle n'avait été le surveiller à son atelier. Mais maintenant qu'elle venait de commencer à découvrir ce qui s'était réellement passé dans l'atelier, elle pouvait faire preuve de quelques inquiétudes au sujet de l'argent volatilisé ! À moins qu'il n'ait eu, les traînant après lui depuis des années déjà et longtemps avant son mariage, de très grosses dettes qu'il avait remboursées, profitant de ce que pendant ces douze dernières années une subsistance confortable lui avait été assurée d'un autre côté par son épouse ? Hypothèse qui paraissait peu vraisemblable car, un jour ou l'autre pendant une aussi longue période, Christiane aurait fini par deviner ses ennuis. Et, ne serait-ce même que pour s'en débarrasser une fois pour toutes, il aurait fini par lui avouer la vérité.

Il fallait chercher ailleurs, mais où ? Ayant la chance que

son épouse l'ait entièrement pris en charge, n'avait-il pas saisi l'occasion pour entretenir une autre femme qui lui coûtait une fortune ? Ne serait-ce pas scandaleux que tous les gains de son travail y soient passés ! Et maintenant qu'il n'était plus là pour faire ses portraits et les vendre à de tels prix, cette femme n'allait-elle pas se montrer un jour à la veuve légale, comme l'avait déjà fait la *Lulu* pour un prétendu enfant naturel, en réclamant à son tour ce qu'elle estimait être son dû sur la succession de Serge pour avoir été sa concubine pendant des années ? Ce qui serait le comble ! Celle-là non plus n'aurait aucune chance de réussir... Christiane en était arrivée au point de s'attendre à tout !

Et l'exposition ? Devait-elle avoir lieu ou pas ? Les deux premières expériences qu'elle venait de tenter étaient probantes : Serge avait connu une aventure avec chacune des deux femmes, pourtant tellement différentes et choisies au hasard par Christiane dans le lot d'esquisses... Il n'y avait aucune raison pour qu'il n'en ait pas été de même avec les quatre-vingt-dix-huit autres prévues pour confirmer à l'exposition la gloire du peintre disparu. Christiane se devait-elle de continuer à aller rendre visite à ces femmes pour leur demander d'avoir la gentillesse de prêter leurs portraits ? N'allait-elle pas se couvrir très vite de ridicule s'il s'était passé avec chacune ce qui avait eu lieu avec une fausse *Anja* et une fausse *Carole* ? Il y avait de quoi hésiter !

Déjà désespérée, elle prit la décision de tenter une toute dernière expérience : celle de la troisième femme dont elle avait également emporté l'esquisse chez elle, la rousse aux yeux verts... Cette lady Shelfield dont le prénom n'apparaissait pas sur le carnet après le titre nobiliaire mais dont le nom était suivi d'un autre bien souligné : *Laure Smart*. Qu'est-ce que c'était encore que cette femme-là ? Sur l'esquisse elle ne manquait pas d'une certaine allure tout en faisant un peu trop star... Une allure préfabriquée. Et elle en était, avec ce lord, à son quatrième mari ! Ce qui semblait indiquer qu'elle ne devait pas du tout être une créature du même acabit que les deux précédentes : la toute petite bourgeoise et la trop grande nouvelle riche... Non ! *Lady Shelfield* dite *Laure Smart* — à moins que ce ne fût le contraire ? — devait plutôt se classer dans la catégorie des aventurières. Ça changerait et ce serait peut-être moins mesquin ?

Il existait également un fait qui militait en sa faveur : cette femme était la dernière à avoir servi de modèle à Serge. N'était-ce pas elle qui avait appelé police secours au téléphone quand le peintre s'était écroulé, terrassé par l'embolie, au pied du chevalet sur lequel se trouvait le portrait terminé ? N'était-elle pas la dernière avec laquelle Serge avait peut-être eu la possibilité de faire l'amour ?

De deux choses l'une : ou Serge avait connu aussi avec elle une aventure, ou il ne s'était rien passé entre eux. Dans le premier cas, Christiane estimait que cela ne vaudrait plus la peine de persévérer dans ses recherches puisque ça s'était même passé avec la dernière ! Et l'exposition n'aurait pas lieu. Dans le second, elle retournerait à l'atelier fouiner à nouveau dans le carton à esquisses pour y trouver des remplaçantes de la blonde et de la brune dont les portraits n'avaient plus aucune chance d'être admis à l'exposition ! Et elle décida qu'il en serait ainsi pour chacune des femmes qui aurait couché avec Serge ! Elle serait automatiquement exclue...

Mais une détermination aussi lapidaire ne risquait-elle pas de se révéler assez dangereuse ? Malgré la marge de sécurité — puisque Serge avait peint environ cent cinquante portraits de femmes alors qu'il n'y en avait que cent prévus pour l'exposition — la veuve en furie ne se trouverait-elle pas à court de portraits si les aventures s'étaient multipliées ? Le « solde » de modèles avec lesquels Serge n'avait eu que des relations d'ordre strictement professionnel serait peut-être des plus réduits ? Et le merveilleux titre, trouvé pour attirer les foules à l'exposition, devrait sans doute être modifié. Ce ne serait plus CENT FEMMES VUES PAR SERGE WYRA, mais seulement QUELQUES FEMMES VUES PAR SERGE WYRA : ce qui s'annonçait nettement moins accrocheur ! Il ne serait pas nécessaire non plus d'avoir recours à un musée : une simple galerie suffirait... Il y aurait enfin beaucoup de chances pour que les rescapées — dont les portraits auraient été admis par l'impitoyable censure de la veuve —, étant moins jolies, fussent aussi moins réussies par Serge auquel il avait toujours fallu l'inspiration de la beauté ! Et ça, ce serait le désastre...

Le Dernier Modèle

Ça n'avait pas été facile de joindre au bout du fil lady Sheffield qui, ne résidant ni dans un appartement privé ni dans un hôtel particulier, occupait l'un de ces somptueux appartements, formant suite, qui font partie de l'hôtel *George-V* et qui bénéficient d'une entrée privée, se trouvant presque à l'angle de la rue Pierre-Charron et de l'avenue *George-V*. Quand Christiane avait enfin pu l'avoir au téléphone et eut décliné son identité, la grande dame s'était lancée dans un flot de paroles qui avait déferlé dans l'appareil sans le moindre soupçon d'accent britannique :

— Comme je suis heureuse que vous m'appeliez ! Je sais que le cher Serge avait une épouse mais, j'avoue n'avoir pas eu le courage, après avoir été l'unique témoin de son affreuse fin qui s'est passée sous mes yeux, de vous téléphoner ou de vous écrire et même de me rendre à la triste cérémonie... J'étais encore trop bouleversée par le choc et c'est à peine si je commence à me remettre de telles émotions !

— C'est tout à fait compréhensible, glissa Christiane immédiatement interrompue par l'avalanche verbale qui reprenait :

— Merci de me comprendre ! S'il nous arrivait de nous rencontrer, je pourrais vous expliquer à quel point ce fut horrible ! Le voir ainsi, lui qui avait tant d'allure, allongé sur la moquette au pied du chevalet, le pinceau encore dans sa main droite, le visage verdâtre et les yeux grands ouverts comme s'il contemplait le portrait qu'il venait d'achever après avoir dit : *Maintenant, c'est fini...* Hélas ! Ses dernières paroles furent prophétiques : c'était bien fini, en effet...

Une cascade de sanglots étouffés rejoignit dans le récepteur celle des mots. On sentait que la noble créature ne parvenait plus à contenir sa douleur. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ce fut Christiane qui tenta de la consoler en balbutiant cette phrase définitive qui résume tant de choses sans vouloir rien dire :

— Hélas, c'est la vie...

— Une vie qui a le plus grand tort de finir toujours mal pour

tout le monde ! conclut l'interlocutrice dans un larmoiement indiquant que le jaillissement des larmes commençait à se tarir.

Puis elle continua presque aussitôt :

— J'aimais beaucoup Serge ! C'était un charmeur... Le plus étrange est qu'au moment même où nous parlons, j'ai là sous mes yeux le portrait posé sur un fauteuil et pas encore encadré parce que je n'en ai pas eu le temps avec toutes mes occupations — oui, vous savez que c'est l'époque des présentations de collections d'hiver et je dois courir de l'une à l'autre ! — de trouver un encadreur qui soit digne de l'œuvre... Portrait qui intrigue beaucoup mes amis. Il n'y en a pas un qui ne me dise : *C'est tout à fait toi, Laure ! Sur ce tableau on croirait que tu vas parler.*

À entendre le moulin à paroles dans l'appareil, Christiane pensa que la trop grande ressemblance avec le modèle pouvait présenter un sérieux inconvénient : amener tous ceux qui regardaient l'œuvre à la conviction que la personne peinte allait ouvrir la bouche pour donner, elle aussi, sa propre opinion sur la qualité de son portrait ! C'était une très grande chance qu'il n'y ait que le modèle vivant à pouvoir le faire ! Lady Shelfield ne s'en privait pas :

— Il m'a peinte exactement telle que je le souhaitais ! Il y a, dans ce portrait, un peu de « lady » mais pas trop et beaucoup de *Laure Smart* qui est, de loin, celle que je préfère dans ma double personnalité... Mais avez-vous seulement vu ce portrait ?

— Je n'en ai pas eu le temps ! Vous l'avez emporté avec une telle précipitation dès que police secours est arrivé dans l'atelier à la suite de votre appel...

— Il fallait bien que je fasse quelque chose ! Je ne pouvais pas laisser ce pauvre Serge dans une pareille situation et j'ai pensé que ce serait la police qui se débrouillerait encore le mieux : après tout, c'est son métier ! Dès que j'eus expliqué à ces messieurs comment les choses venaient de se passer — ce fut tellement rapide ! — et que je leur eus donné, selon leur demande, mon adresse ici pour le cas où ils auraient à me poser d'autres questions, je suis partie. Mon chauffeur m'attendait en bas avec la voiture.

— En emportant le portrait ?

— N'était-ce pas normal puisque je l'avais payé deux jours plus tôt après l'avant-dernière séance de pose ? Mais votre question me rappelle un détail : l'un des agents, qui devait être le chef de l'équipe, voulait absolument m'empêcher d'emporter ce portrait sous prétexte que, tant que le médecin légiste ne serait pas là pour établir le constat de décès, rien ne devait bouger dans l'atelier ! J'ai protesté

énergiquement en lui faisant remarquer que le portrait, lui, ne serait toujours vivant qu'en peinture et qu'en plus j'étais la seule propriétaire de cette toile, commandée et réglée par moi à Serge qui venait juste de la terminer... Savez-vous ce qui a décidé cet agent à me laisser partir avec le portrait ? La ressemblance ! Oui, ma chère... Il m'a dit : *Après tout, ça paraît bien être vous ! Quant au peintre, dans l'état où il est maintenant, ça ne peut plus lui servir à grand-chose !* Qu'est-ce qu'il faut entendre ! Si je n'avais pas défendu mes intérêts, je me demande encore ce qui se serait passé ? Peut-être n'aurais-je jamais revu mon portrait ?

— Comment pouvez-vous croire une chose pareille, lady Shelfield ? Vous devez bien vous douter qu'étant l'épouse légitime et l'unique héritière de Serge je vous l'aurais fait parvenir.

— Vous avait-il confié, au moins, que je l'avais payé ?

— Serge et moi ne parlions jamais de questions matérielles... Le seul fait que vous me l'affirmiez m'aurait suffi.

— C'est très gentil de votre part parce que mes amis m'ont dit, quand ils ont vu le portrait ici, que j'avais très bien agi en l'emportant et que les choses ne se passaient pas toujours aussi facilement avec les héritières des peintres — que ce soient leurs épouses ou leurs belles amies — quand ceux-ci disparaissaient ! Ils m'ont même raconté, à ce sujet, des histoires de successions incroyables !

— Ils ont eu raison, sauf pour mon cas ! Ayant la chance de posséder une fortune personnelle, je n'ai jamais couru après les gains que mon mari pouvait réaliser avec ses ventes de portraits ! Je ne l'ai épousé que pour lui seul parce que je l'aimais et aussi parce que j'admirais son talent.

— Ce que vous venez de dire est très beau ! Je ne crois pas, si j'avais été comme vous sa veuve, que j'aurais pu parler ainsi ! Pour moi, les hommes n'ont toujours été bons — à l'exception très rare de quelques-uns qui savent tellement bien faire l'amour qu'ils parviennent parfois à nous coûter assez cher ! — qu'à gagner de l'argent pour nous en faire profiter... Vous devez trouver que j'ai une mauvaise mentalité ? Je ne le pense pas. Je crois être, au contraire, la plus adorable des femmes ! Seulement, mettez-vous à ma place : j'ai été mariée quatre fois légalement, sans compter le reste ! Ce qui m'a apporté une certaine expérience...

— Je m'en doute. Vous êtes encore mariée ?

— Lord Shelfield, mon quatrième mari qui n'est plus tout jeune, a une santé de fer ! Nous parvenons à nous entendre en nous

voyant le moins possible ! Je vous expliquerai tout cela quand nous nous retéléphonerons... Oui, j'adore le téléphone ! On peut s'y dire tant de choses sans se voir ! À propos, puis-je savoir la raison pour laquelle vous m'appellez ?

— Mais, précisément pour vous rencontrer, lady Shelfield !

Et elle lui expliqua, comme elle l'avait déjà fait pour une *Anja* et pour une *Carole*, son projet d'exposition. Après l'avoir laissée parler, ce qui lui sembla miraculeux, lady Shelfield répondit :

— Je serai ravie de vous accueillir pour vous montrer ce dernier portrait peint par votre mari et que vous ne connaissez pas : il vous attend ici, dans son fauteuil... Pourquoi ne viendriez-vous pas prendre un drink demain en fin d'après-midi vers dix-neuf heures ? Je serai certainement revenue de la présentation de la collection Dior et je n'ai ensuite un souper chez Maxim's qu'à vingt-trois heures. Nous aurons donc tout le temps pour bavarder de votre projet. Le seul petit ennui est que j'en avais moi-même un autre au sujet de ce portrait. À demain !

La suite du *George-V*, où Christiane venait d'être introduite, se trouvait au dernier étage, entourée d'un large balcon circulaire qui avait presque les dimensions d'une terrasse et d'où l'on avait vraiment une vue imprenable sur le panorama de Paris s'étendant des Champs-Élysées jusqu'aux rives de la Seine avec, dans les lointains, les tours de Notre-Dame, le Panthéon sur sa montagne Sainte-Genève, la hideuse tour Montparnasse noirâtre sous l'azur du ciel et, beaucoup plus sur la droite, la tour Eiffel qui ne gênait pas trop, tellement son armature de dentelle paraissait légère... Suite faite d'abord d'un vestibule garni de glaces en pied qui cachaient les portes coulissantes d'immenses placards où lady Shelfield devait pouvoir pendre toutes les merveilles vestimentaires qu'elle rapportait de ses visites chez les grands couturiers... Vestibule servant aussi d'antichambre à un salon en rotonde dont la large baie s'ouvrait sur le balcon-terrasse où ce ne pouvait être que très agréable de déguster des breakfasts matinaux quand le soleil parisien le permettait. Salon communiquant sur sa droite avec une chambre à coucher agrémentée elle-même d'une salle de bains où ne manquait aucune des dernières inventions de l'hydrothérapie moderne. Il y avait enfin, sur la gauche du salon, un charmant petit bar où se trouvaient perchées, rigoureusement alignées sur des étagères, toutes les bouteilles auxquelles l'honorable lady faisait peut-être appel pour confectionner elle-même les plus subtils cocktails de son invention.

Le seul inconvénient d'un tel ensemble, conçu pour un prince du pétrole ou pour un milliardaire de n'importe quel pays, était le manque absolu d'intimité. Heureusement, lady Shelfield était là, réchauffant l'ambiance grâce à son étonnante personnalité ! Dès qu'on avait franchi le seuil de ce luxe habilement orchestré, on ne voyait plus qu'elle !

« Stupéfiante, cette femme ! » pensa Christiane. Tout en ressemblant à la rousse du portrait, qui se trouvait en effet là posé assez tristement sur un fauteuil du salon, le modèle donnait l'impression, malgré un maquillage encore plus savant que celui de la brune *Carole*, d'être nettement plus âgé que la dame du portrait. « Elle a, continua à se dire Christiane, au moins quinze années de plus que moi et elle est véritablement extraordinaire ! Je lui donne dans les cinquante-cinq ans mais je dois reconnaître qu'elle s'arrange à merveille et que ses liftings ont été faits avec une telle habileté qu'elle en paraît à peine quarante-cinq... Si elle apprend que j'en ai quarante, je suis convaincue qu'elle n'hésitera pas à m'affirmer que nous sommes du même âge ! Parce que ce n'est pas le toupet qui doit lui manquer... Et dire que c'est elle qui a servi de dernier modèle à Serge ! Qu'est-ce qu'il a dû lui demander comme prix pour faire son portrait ! Il est d'ailleurs assez réussi, ce portrait... La teinte rousse des cheveux est bien celle de l'original. Il est vrai que cette toile n'a été achevée qu'il y a à peine une dizaine de jours : la teinture du modèle n'a pas eu tellement le temps de se décolorer ! Et puis, quand cette femme, qui n'a sûrement rien d'autre à faire, n'est pas en train d'assister à un défilé de couture, elle doit passer son temps chez son coiffeur ou à son institut de beauté ! Si l'on y réfléchit, elle doit être à peu près de la même époque que cette *Lulu* qui fut, elle, le premier modèle de Serge ! Quelle différence entre les deux ! Jamais Serge n'aurait accepté de peindre *Lulu* telle que je l'ai vue ! La vie est vraiment étrange ! »

— Vous voyez, dit lady Shelfield, que je ne vous avais pas menti : le portrait est bien là... Son dernier ! C'est pourquoi, en fin de compte, je ne trouve pas qu'il soit tellement mal présenté dans ce fauteuil. Si je le faisais encadrer et accrocher à l'un des murs de ce salon, tous les gens que je reçois ici ne croiraient jamais que j'ai vu Serge s'écrouler devant moi alors que je finissais de poser il y a seulement quelques jours ! La toile, présentée ainsi, comme si on l'avait posée là à l'improviste, produit beaucoup plus d'effet ! On me croit vraiment quand je raconte ce qui s'est passé et on est très ému...

— Vous ne pouvez quand même pas laisser votre portrait en permanence sur ce fauteuil ?

— Où voulez-vous que je le mette ? Dans ma chambre qui

est à côté ? Un aussi triste souvenir m'empêcherait de dormir... Enfin, je ne suis pas chez moi ici, même si je m'y sens très bien. Je ne suis qu'à l'hôtel !

— Vous aimez tant que cela l'hôtel ?

— C'est la seule formule agréable aujourd'hui pour une femme seule.

— Et lord Shelfield ?

— Il déteste Paris et même la France, alors que moi, j'en raffole ! Il préfère sa demeure ancestrale du Sussex qui est une immense bâtisse prétentieuse de l'époque victorienne, encombrée de tours et de créneaux recouverts de lierre qui ont une centaine d'années tout au plus, où il y a d'immenses cheminées chauffant très mal qui font que l'on meurt de froid et aussi de très vastes écuries. Lord Shelfield n'aime que l'équitation et la chasse... Pas moi ! Quand il lui arrive de donner des réceptions là-bas, c'est d'un ennui ! Et lorsqu'il s'en évade, c'est pour habiter au *Browns Hotel* de Londres où l'on ne rencontre que des vieilles ladies ou des évêques presbytériens et d'où il ne sort que pour se rendre à son club, dont l'accès est interdit aux dames, pour y faire en compagnie de vieux amis d'interminables parties de bridge dont j'ai horreur ! Le seul jeu de cartes qui m'ait un peu amusée, à une époque, était la belote mais mon mari a été scandalisé quand je le lui ai avoué. Il m'a dit que c'était là un jeu vulgaire, incompatible avec la dignité du nom qu'il m'avait donné. Alors, comme je l'aime bien au fond et qu'il s'est montré pour moi un bon vieux — presque un père — j'ai voulu lui faire ce petit plaisir et j'ai abandonné la belote, mais avec regret...

— Personnellement, je n'y ai jamais joué.

— Ce n'est pas bien sorcier, vous savez ! Si un jour nous n'avons rien d'autre à faire, je vous apprendrai... mais en cachette de William ! C'est le prénom de mon mari...

— Si je comprends bien, personnellement vous vivez assez peu en Angleterre ?

— Je ne peux pas me passer de la cuisine française ni des magasins du faubourg Saint-Honoré !

— Mais vous pourriez très bien avoir un domicile privé à Paris, ne serait-ce qu'un pied-à-terre où vous seriez chez vous ? Ce serait quand même plus agréable que l'hôtel ?

— Je déteste tout ce qui est petit ou étriqué ! Alors, vous pensez : un pied-à-terre ! Mon troisième mari, qui a précédé lord Shelfield, m'avait offert un magnifique appartement avenue Foch...

mais j'ai fini par le vendre.

— À cause des impôts ?

— Même pas ! Par manque de personnel... On n'en trouve plus aujourd'hui ! Il n'y a que dans les grands hôtels où le service est correctement fait : il suffit d'appuyer sur un bouton de sonnette et on a tout ce que l'on veut, à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit... C'est le rêve ! C'est pourquoi je n'aime pas du tout non plus les petits hôtels : ils n'ont pas de service, tout le monde s'y connaît de chambre à chambre et on n'y fait pas ce qu'on veut ! On y trouve toujours un concierge ou un veilleur de nuit mal intentionné qui surveille toutes vos allées et venues... Tandis qu'ici, c'est l'idéal : une entrée et un ascenseur à part, une suite qui vous donne quand même l'impression de ne pas être tout à fait dans un meublé... Je la loue à l'année : elle m'est réservée ! Même si je ne suis pas là, personne ne l'occupe.

— Ça doit vous coûter une fortune ?

— C'est William qui paie... Je crois qu'il préfère cela à m'avoir tout le temps auprès de lui ! Et il a mille fois raison ! C'est la bonne solution pour un couple ! La preuve en est que nous sommes mariés depuis déjà douze années ! C'est mon record : jamais je n'aurais cru rester aussi longtemps avec le même homme !

— Vous vous voyez si peu...

— Une fois par mois : c'est amplement suffisant... Tantôt c'est moi qui vais dans le Sussex pour un week-end, tantôt c'est lui qui vient ici... Nous alternons la corvée et ça évite la monotonie... William apprécie beaucoup cette petite suite qui le change des grandes pièces et des couloirs interminables de son château où il y a des armures de chaque côté pour meubler ! C'est d'un lugubre !

— Ne s'y trouverait-il pas aussi, par hasard, quelques fantômes ?

— Malheureusement, non ! Ce serait plus excitant... Le Sussex n'est pas l'Écosse et le château est trop récent pour que les fantômes aient eu le temps de s'y acclimater ! Vous ne vous doutez pas qu'ici, si je le désirais, la direction de l'hôtel m'a donné l'autorisation d'installer un mobilier m'appartenant mais j'ai refusé. Je suis très contente comme ça dans leurs meubles qui sont honnêtes... La seule chose qui fasse exception, vous pouvez le constater, c'est le portrait ! Lui, je ne le loue pas : il m'appartient !

— Et il vous tient compagnie... Moi aussi, j'ai chez moi mon portrait peint par Serge qui ne me quitte jamais et que je regarde

plusieurs fois par jour... Vous ne vous douteriez jamais qu'il a été fait l'année même de notre mariage, il y a exactement de cela douze années... Vous voyez : nous sommes toutes les deux mariées depuis le même temps ! Seulement, pour moi, maintenant c'est bien fini alors que pour vous, ça peut durer encore très longtemps ! Ce que je vous souhaite puisque vous semblez heureuse.

— Très longtemps ? C'est possible, après tout... William est d'une solide constitution mais nous allons quand même fêter cette année son soixante-dixième anniversaire...

— Ça se passera ici ?

— Oh, non ! dans le Sussex... En Angleterre, on doit respecter certaines traditions. Ce sera en décembre prochain : il est né le 23. Ça tombe très bien : juste au moment des fêtes de Christmas et de fin d'année que j'exècre mais que je dois toujours aller passer avec lui là-bas... Ainsi nous célébrerons son anniversaire en même temps : ce qui fait d'une pierre deux coups en m'évitant de retourner au château ce mois-là pour l'un de ces week-ends que je redoute tant !

— « Faire d'une pierre deux coups » est une expression tellement française qui, ajoutée à la façon dont vous parlez avec un accent bien de chez nous, me donne à penser que vous êtes née en France et sans doute même à Paris ?

— Pas du tout ! Je suis née en Normandie, à Elbeuf. Mais de là à vous affirmer que je suis complètement française, il y a un grand pas ! Ma mère était sûrement normande et même, paraît-il, une très belle Normande ! Je ne me souviens qu'assez vaguement d'elle : elle nous a quittés quand je n'avais que cinq ans.

— Morte aussi jeune ?

— Mais non ! Elle est partie avec un amant de rencontre et elle est peut-être toujours vivante quelque part. Elle nous a plantés là, mon père et moi... Papa, qui était espagnol, prétendait être le descendant d'une noble famille de Castille : il disait même que, si les choses s'étaient normalement passées pour lui, il aurait dû être grand d'Espagne de première classe ! Vous vous rendez compte ? Et, le plus drôle dans tout cela, c'est qu'il était tout petit ! En réalité il était passé en France avec les restes de l'armée républicaine après la victoire de Franco... Ma mère, elle, était assez grande.

— Vous tiendriez plutôt d'elle ?

— Pour la rousseur, oui... En Normandie comme en Angleterre, il y a beaucoup de roux... Ce doit être pour cela que William m'a épousée : quand il m'a rencontrée, il m'a dit que j'aurais

pu être anglaise ! Chez lui, c'était là un très grand compliment ! Par contre, mes yeux verts viennent de mon père.

— Un Espagnol aux yeux verts ? Ce doit être assez rare ?

— C'était pourtant ainsi ! Il était laid mais il avait de très beaux yeux... Émigré en France il avait une situation des plus modestes : il vendait des lacets et des bretelles sur les marchés... N'ayant pas les moyens ni la possibilité de m'élever, ce sont mes grands-parents maternels qui l'ont remplacé. Pour eux tout allait bien : ils possédaient l'une des plus belles crémeries d'Elbeuf ! Dès que je suis sortie de l'école, j'ai travaillé avec eux dans leur commerce. J'avais dix-huit ans.

— Je vous imagine très bien, vêtue de blanc avec vos grands cheveux roux et vos yeux verts, vendant des fromages ou des yaourts... Vous deviez faire des ravages dans la boutique ?

— La belle crèmière normande ? À moi, ça ne me convenait pas du tout : j'ai toujours détesté le lait et la crème ! Et n'avez-vous pas remarqué que les gens qui en vendent ou qui travaillent dans cette spécialité conservent imprégnée sur eux, même quand ils se trouvent ailleurs que dans leur magasin, une certaine odeur ? Comme je ne pouvais pas la supporter, dès que j'ai eu mes vingt et un ans, j'ai tout planté là et je suis partie pour Rouen où j'ai trouvé presque tout de suite un emploi de barmaid dans l'une des rares boîtes de nuit de la ville. Là, je plaisais vraiment à la clientèle... J'avais un de ces succès ! C'est bien simple : tous les soirs, je recevais une nouvelle demande en mariage...

— À Rouen ?

— À Rouen... Oh ! ils ont de l'argent, ces Normands ! Seulement moi, vivre à Rouen ou dans les environs, ça ne me disait rien ! Il me fallait Paris où j'ai débarqué trois mois plus tard et où, grâce aux références de la boîte de Rouen, j'ai été tout de suite engagée, également comme barmaid, dans un night-club qui était, je dois le dire, assez élégant. C'est là que j'ai rencontré celui qui devait devenir trois mois plus tard mon premier mari : il s'appelait Miguel Morano et il était brésilien.

— Peut-être est-ce l'origine paternelle ibérique qui vous a attirée vers ce Sud-Américain ?

— Nullement ! C'était son argent : il en avait beaucoup et il en dépensait encore plus ! Il m'a demandée en mariage huit jours après que nous avions fait connaissance — chez ces gens-là, ça va toujours très vite ! — et je lui ai donné mon accord... Après tout, celui-là ou un autre, du moment qu'il avait du fric ! Et puis, il n'était

pas vilain garçon malgré ses trente-cinq ans, ses cheveux gominés et sa peau un peu huileuse... Seulement, avant que nous ne passions devant le maire, j'ai eu un petit ennui : je me nommais en réalité Marie Bénin.

— Ce qui ne fait pas très espagnol...

— Pas du tout ! Je portais le nom de ma mère et de ses parents, la *Grande Crèmerie Bénin* à Elbeuf, parce que mon père n'avait jamais pu épouser ma mère : il était déjà marié en Espagne ! Je crois que c'est pour cela d'ailleurs que maman s'est enfuie avec un autre qu'elle a peut-être épousé par la suite. Ni mes grands-parents, que j'aimais bien et qui sont morts depuis, ni moi n'avons plus jamais reçu de ses nouvelles !

— Et la crèmerie, qu'est-elle devenue ?

— Vendue ! C'est moi qui en avais hérité quand j'en étais à mon deuxième mariage et que je vivais, en principe, en Suisse... Qu'est-ce que vous voulez que je fasse d'une crèmerie à Rouen ? Je ne l'ai d'ailleurs pas mal vendue...

— Vous devez avoir un sens inné des affaires ?

— Je ne me débrouille pas trop mal... C'est très normand, ça !

— Si nous revenions au premier mari ?

— Il ne pouvait supporter ni mon prénom ni mon nom : Marie Bénin. Il trouvait justement que ça faisait crèmière !

— En quoi cela pouvait-il le gêner puisque, en vous épousant, il vous donnait automatiquement son nom : *M^{me} Miguel Morano* ? Et ça, c'est un nom qui chante...

— Oui, mais pour sa famille et pour ses amis de Rio de Janeiro, Miguel ne voulait absolument pas révéler que mon nom français était Marie Bénin.

— Il devait être un peu snob ?

— Comme tous ses compatriotes quand ils ont de l'argent ! Enfin, pour lui faire plaisir et surtout parce que je ne voulais pas louper ce mariage inespéré, là aussi je me suis débrouillée : grâce à un ancien camarade d'enfance, qui avait été avec moi à l'école et qui travaillait alors au service de l'état civil de la mairie d'Elbeuf, j'ai pu faire transformer mon nom en jurant sur l'honneur que mon père — puisque ma mère n'avait pas été mariée avec lui — n'était pas un Espagnol de l'armée en déroute mais un vainqueur : un sous-officier américain qui avait participé à la campagne du débarquement en

Normandie et qui se nommait Elvin Smart...

— Pourquoi Smart ?

— Précisément parce que je trouvais que ça faisait très *smart* ! Grâce à ce mensonge et au tour de passe-passe de mon copain d'enfance, je suis devenue en quelques jours *Laure Smart* sur ma carte d'identité ! Miguel était enchanté et m'a épousée sous ce nom avant de m'emmener au Brésil pour me présenter à toute sa famille.

— Ce que vous me racontez là est très étrange pour moi ! confia Christiane. Serge a connu, à peu près au même âge que vous, une aventure similaire...

— Il ne s'appelait pas Serge Wyra ?

— Il avait, lui aussi, un prénom et un nom désastreux !

— Il a bien fait d'en changer. La preuve en est qu'il a réussi à se faire un nom connu avec le faux alors que, pour moi, cela n'a malheureusement pas été le cas !

— N'avez-vous pas merveilleusement réussi vos différents mariages ?

— Pas trop mal. Seulement moi, sous ce nom de *Laure Smart*, je voulais devenir actrice... La plus grande de toutes les artistes de cinéma ! Une superstar de classe internationale... N'est-ce pas un nom prestigieux et qui se retient dans tous les pays et dans toutes les langues : *Laure Smart* !

— C'est exact. Vous parlez des langues étrangères ?

— Aucune, malheureusement ! Je suis allergique aux langues... C'est ce qui m'a beaucoup nui dans la carrière que je rêvais de faire ! Et pourtant, j'aurais dû réussir ! Vous ne trouvez pas que, physiquement, j'ai tout ce qu'il faut pour ça... Ce qui m'a gênée aussi, c'est qu'ayant tant de succès auprès des hommes, j'ai été beaucoup trop demandée en mariage et comme à chaque fois c'étaient des hommes de plus en plus riches, j'ai commis la gaffe de leur dire *oui*... Le mariage n'est pas fait pour les stars ! Tenez : je vais vous montrer quelque chose qui pour moi est un grand secret et que je ne fais voir qu'aux amis intimes et aux personnes en qui j'ai confiance... Vous, madame Wyra, vous me plaisez parce que, vous aussi, vous avez de l'allure et vous savez porter avec élégance votre grand deuil !

— Serge me disait que j'étais l'une des rares femmes qu'il avait rencontrées sachant s'habiller.

— Il me l'a dit également ! Entre nous, il a dû le répéter à toutes les femmes « bien » qu'il a connues ! La flatterie ne faisait-elle

pas un peu partie de son métier ? Mais, de toute façon, ayant été appréciées l'une et l'autre par le même homme de goût, nous devons nous entendre ! Voici mon secret...

Elle alla ouvrir le tiroir d'une commode d'où elle sortit un album sur chaque page duquel était collée une photographie avec, en dessous, une nomenclature écrite de sa main. C'était *Laure Smart* à tous les âges depuis qu'elle avait commencé sa carrière amoureuse qui aurait dû, selon elle, lui permettre de devenir une grande vedette ! Et, bien entendu, toujours belle... On ne la trouvait pas du tout, dans cet album, au temps où elle n'était encore que vendeuse dans la crèmerie *Bénin* d'Elbeuf... Ça commençait à l'époque où, barmaid dans le night-club parisien, elle y avait rencontré celui qui devait devenir ce premier mari pour lequel elle avait changé de nom, le Brésilien au regard de braise... Elle n'avait pas mentionné non plus dans ses notes écrites la moindre date sur aucune des pages de cet album qu'elle considérait comme étant son *press-book* et où se trouvaient également, collées de temps en temps, des coupures d'articles de journaux dont les textes ne disaient pas un mot de ses exploits de star mais se ramenaient à peu près tous à ces mots : *Au cours de la brillante réception donnée en l'honneur de X... ou au bénéfice de telle ou telle œuvre, on a beaucoup remarqué le charme et l'élégance de la très belle Laure Smart accompagnée de...* Et là, les noms des cavaliers changeaient à chaque fois. Il y en avait de très connus et d'autres qui l'étaient beaucoup moins... Chose curieuse, sur cette avalanche de photographies toujours prises à son avantage et sous les meilleurs angles, on ne la trouvait qu'assez rarement avec l'un ou l'autre de ses maris : ceci comme si elle les avait tenus pour des personnalités négligeables. Ils étaient cependant là, de temps en temps, perdus dans la foule de tous les autres soupirants. Et chaque fois que l'un des quatre apparaissait discrètement sur l'une des photographies, la belle Laure ne manquait pas, en le désignant du doigt, de le montrer à Christiane en racontant l'histoire de ses amours avec cet homme. Ceci, au fur et à mesure qu'elle feuilletait les pages où les photos-souvenirs se trouvaient classées dans l'ordre chronologique qui avait réglé le déroulement des événements.

— Vous voyez ce petit brun, qui est placé un peu derrière moi et qui porte des souliers bains de mer, c'est Miguel, mon premier mari... Quand je l'ai épousé avant que nous partions en voyage de noces au Brésil, je venais d'atteindre — mais je crois vous l'avoir dit — ma majorité de vingt et un ans... J'étais toute fraîche et je devais encore sentir la Normandie malgré mes deux années de stage comme barmaid ! Lui, il en avait déjà trente-cinq mais il ne les faisait pas. Nous sommes restés mariés deux années... Après le divorce qui eut

lieu ici, à Paris, je ne l'ai jamais revu. Je ne sais pas ce qu'il est devenu ni s'il s'est remarié. Sans doute, dans son pays... Il n'était pas du tout fait pour notre climat ! Il lui fallait du soleil tout le temps alors que pour moi, qui ai la peau rousse, c'est un désastre et ça me fait toute rougeaude ! Pour protéger et surtout pour sauver mon teint sur la plage de Copacabana, pendant notre voyage de noces, je devais porter de grands chapeaux de paille ou des capelines qui m'allaient d'ailleurs à ravir... J'ai eu un de ces succès là-bas où j'offrais un contraste saisissant avec toutes ces Brésiliennes, qui sont d'ailleurs loin d'être laides mais dont les peaux à tendance négroïde sont toutes les mêmes et créent une sorte de monotonie... Je n'oublierai jamais ce séjour à Rio de Janeiro !

— Vous y êtes restée longtemps ?

— Trois mois et ça m'a largement suffi ! Miguel, qui était d'une jalousie féroce, n'arrêtait pas de me faire des scènes pour n'importe quoi ! Notez bien que ça ne me déplaît pas tellement qu'un homme soit jaloux, surtout lorsqu'il est votre mari — cela prouve qu'il tient à vous ! — mais il ne faut quand même pas exagérer... Savez-vous que Miguel voulait me battre parce que j'avais fait l'amour avec un superbe Noir en plein Carnaval ! Ce qui ne se justifiait pas puisque là-bas, pendant le Carnaval, tout est permis ! Pour punir Miguel, j'ai exigé qu'il me ramène immédiatement à Paris ! Il a cédé et nous sommes revenus nous installer à l'hôtel *Plaza*. C'était un garçon qui n'aimait vivre que dans les palaces : finalement, c'est peut-être de lui que j'ai pris maintenant ce goût. Mais ça n'a pas mieux marché entre nous à Paris qu'à Rio !

» Sa jalousie continuait et, un soir, il s'est permis de me donner une paire de gifles devant tout le monde au cours d'un dîner de gala ! Heureusement qu'il y a eu beaucoup de témoins ! J'ai quitté la salle à manger et je me suis fait conduire immédiatement en taxi, accompagnée de deux amies qui étaient à notre table et qui avaient assisté à la scène, au commissariat de police où j'ai porté plainte pour « coups et blessures »... Parfaitement ! Les coups, c'étaient les deux claques reçues, les blessures étaient plus discutables mais cela a quand même très bien pris : les commissaires de police français sont galants avec les femmes, surtout quand elles sont jolies... Ensuite, on m'a conseillé de prendre un avocat et, comme il n'y avait pas d'enfant, le divorce n'a pas traîné ! Miguel était furieux parce que ça lui a coûté une grosse pension qu'il a été obligé de me faire régler chaque mois par une banque.

» Il est reparti au Brésil mais je vous garantis que s'il ne m'avait pas fait parvenir l'argent qui m'était dû, j'y serais retournée

trouver sa famille, à laquelle il m'avait présentée et qui était très riche. J'y aurais fait un drôle de scandale ! Vous ne connaissez pas les rousses aux yeux verts : quand elles se mettent en colère, elles deviennent de vraies tigresses ! C'est bien simple : moi je griffe et je casse tout ! Cette pension m'a permis de tenir le coup et de maintenir le standing de *Laure Smart*, comme vous pouvez le constater sur les photos qui suivent, jusqu'à ce que je rencontre une année plus tard Joseph Fursteiner.

» ... Le voici : c'est le gros qui est là, à ma droite, devant ce chalet et vêtu de ce costume tyrolien... Moi aussi, comme vous pouvez le voir : je suis en Tyrolienne. Vous n'avez pas idée à quel point ça m'allait bien ! Le vert met en valeur la rousseur... Joseph adorait l'alpinisme ! Moi beaucoup moins parce que c'est tuant de toujours grimper ! Chaque fois que l'on a enfin atteint le sommet, d'où l'on croit que l'on verra le monde à ses pieds, on se trouve à nouveau face à des montagnes beaucoup plus hautes qui cachent tout l'horizon ! Et il n'y a plus qu'à redescendre : ce qui n'est pas toujours une sinécure !

— Si je vous suis bien, ce M. Fursteiner a été l'un de vos autres maris ?

— Le second.

— Où l'aviez-vous rencontré ?

— Aux sports d'hiver, à Saint-Moritz.

— Parce que, tout en n'appréciant pas l'alpinisme, vous ne détestiez pas le ski ?

— Je l'ai aussi en horreur ! Je ne me suis risquée à en faire qu'une seule fois parce que le moniteur était très beau... Mais je suis tombée dans une sorte de crevasse d'où il m'a sortie : j'ai eu tellement peur que je n'ai jamais recommencé ! Cette année-là, venant de divorcer de mon Brésilien, j'avais décidé de faire comme tout le monde et d'aller aux sports d'hiver — mais dans une station chic — pour essayer d'y trouver chaussure à mon pied... Enfin, vous me comprenez ! Je l'ai fait sur le conseil de trois de mes amies, que j'avais connues au temps où nous étions toutes barmaids dans des boîtes, et qui m'avaient dit : *Paris, c'est fini maintenant pour rencontrer des types qui ont vraiment du fric ! Il faut aller aux sports d'hiver en Suisse, tous les « Gros » sont là !* Ce qu'elles avaient d'ailleurs fait toutes les trois et elles y avaient trouvé chacune leur bonhomme : un Américain, un Hollandais et un Libanais... Les deux premières se sont mariées en vitesse.

— Et la troisième ?

— Celle du Libanais : elle est devenue son amie pendant quelque temps... Mais c'est assez normal : avec les hommes de cette race, ça ne dure jamais très longtemps !

— Vous, vous avez trouvé M. Fursteiner à Saint-Moritz ?

— Joseph... Pour un « Gros » c'était un vrai gros qui avait beaucoup d'argent ! Au demeurant un très brave homme mais un peu épais à tous les points de vue...

— Je ne saisis pas.

— Je veux dire : au physique et au moral... Il était long à comprendre une astuce et quand il l'avait enfin saisie, il riait trop fort et trop longtemps... Il était beaucoup plus riche que le Brésilien.

— Qu'est-ce qu'il faisait dans la vie ?

— Banquier à Zurich.

— Ça, c'est solide !

— Il était divorcé, sans enfants, il avait quarante-cinq ans et moi, vingt-quatre... Le rêve pour moi, quoi ! Juste l'espace d'une majorité... Je l'appelais *Jojo* : il aimait ça !

— Et vous, on ne vous a jamais donné de diminutif gentil ?

— Jamais ! Je n'ai pas un physique à surnom ! On m'a toujours appelée par le prénom que je me suis offert moi-même : *Laure*.

— Même Serge ?

— Même lui...

— Où habitiez-vous quand vous étiez M^{me} Fursteiner ?

— En principe à Zurich où *Jojo* avait un très bel appartement mais nous voyagions énormément... C'était pour ses affaires : New York, Londres, Amsterdam, Sydney, Tokyo, l'Afrique du Sud, Paris quelquefois mais assez rarement. Il prétendait que le franc était une monnaie qui ne lui inspirait pas une grande confiance... Moi, ce qu'il pensait m'était égal du moment qu'il me donnait tout ce que je voulais !

— Il vous a gâtée ?

— Il a surtout eu l'intelligence de me faire ouvrir deux comptes numérotés en Suisse que j'ai toujours : ce dont je me félicite !

— Vous êtes restée mariée combien de temps avec lui ?

— Cinq ans.

— Tout de même ! Vous l'aimiez bien, celui-là ?

— C'est cela : « bien » mais pas plus ! Vous n'avez qu'à regarder sa photo en Tyrolien : on ne peut pas être prise d'une folle passion pour un homme pareil ! Disons que je l'estimais...

— Alors, pourquoi vous être séparés ? Les choses auraient très bien pu durer entre vous grâce à une sorte de gentleman agreement ?

— Nous avons commis l'erreur, que j'avais d'ailleurs déjà faite avec Miguel, de trop vivre ensemble ! Nous ne nous quittions pratiquement pas... Chaque fois que *Jojo* partait en voyage — et Dieu sait s'il en a fait ! — il m'emmenait avec lui, affirmant que j'étais son ange gardien dont il ne pouvait pas se passer... Ce qui m'a permis, et cela fut plutôt agréable, de découvrir une foule de villes et de pays ! Le seul désagrément était qu'il se trouvait toujours à côté de moi dans les avions, dans les restaurants, dans les hôtels... Et, comme physiquement il ne me convenait pas du tout, je ne pouvais plus supporter sa présence ! La plus grande erreur que puisse faire un couple marié est de trop vivre ensemble ! Il faut que chacun ait l'intelligence de laisser à l'autre ses heures de liberté.

— C'est exactement ce que j'ai fait avec mon mari qui passait ses journées dans son atelier. Nous ne nous retrouvions que le soir pour le dîner ou pour sortir.

— C'est pourquoi ça a dû très bien marcher entre vous ?

— Je l'ai cru mais je commence à m'apercevoir que je me suis trompée... Ce ne doit pas non plus être la bonne méthode !

— De toute façon, c'est toujours très difficile... Je ne sais pas, chère madame, si vous serez comme moi maintenant que vous êtes redevenue seule : le drame, c'est que je ne peux pas me passer d'un mari ! Il m'en faut un à tout prix... À la condition expresse cependant qu'il ne soit pas toujours sur mon dos et qu'il ne m'ennuie pas pour toutes ces petites choses de l'existence qui ne concernent que nous, les femmes ! J'adore conserver pour moi mes petits secrets...

— Je n'en ai jamais eu à l'égard de Serge.

— Vous avez eu le plus grand tort !

— En somme, vous ne vous êtes pas séparée de votre deuxième mari pour une histoire d'amant ou de maîtresse ?

— Je ne l'ai jamais trompé ! Il est vrai que la bonne occasion ne s'est pas présentée comme cela avait été le cas, au temps du premier, avec le beau Noir du Carnaval de Rio...

— Pour le Suisse, la véritable raison de la mésentente fut l'incompatibilité d'humeur ?

— Mais oui. On n'a pas idée comme ça peut aller loin, ce genre de discorde ! La preuve en est qu'il a déjà été remplacé par deux autres maris depuis notre rupture ! *Jojo* et moi avons fini par nous quitter à la suite d'une grosse dispute...

— Il n'en est quand même pas venu aux gifles comme le Brésilien ?

— Oh, non ! Il me respectait... Et les Suisses, en général, sont des gens très bien élevés... Nous nous sommes séparés à cause de cette satanée passion qu'il avait pour l'alpinisme que moi je détestais ! Vous n'imaginerez jamais ce qu'il m'a demandé alors que nous étions un été à Interlaken ? De faire avec lui à pied l'ascension de la Jungfrau ! Mais c'était de la folie : l'un des plus hauts sommets de Suisse, presque toujours perdu dans les nuages !... Son rêve était d'arriver là-haut par ses propres moyens ! Ce qui était d'autant plus stupide qu'il existe un petit chemin de fer à crémaillère qui est célèbre dans le monde entier et qui permet d'y accéder sans se fatiguer ! Seulement voilà : monsieur voulait être un alpiniste chevronné et consacré ! *Quand on a réussi cet exploit*, ne cessait-il de me répéter presque depuis le jour de notre mariage, c'est-à-dire pendant cinq années de suite, *on est quelqu'un ! On est considéré... Et être considéré en Suisse, c'est quelque chose !*

— Qu'avez-vous fait ?

— Je l'ai laissé préparer son expédition tout seul, prétextant que cet exploit était très au-dessus de mes forces et j'ai fait en douce mes valises... Alors qu'il s'élançait vers les sommets, je suis partie pour Paris sans lui laisser d'adresse. J'avais mes deux comptes en Suisse bien approvisionnés et j'avais tout le temps de voir venir... Au bout de six mois, grâce à une indiscretion de l'un des banquiers chez qui *Jojo* avait fait ouvrir l'un des comptes à mon nom — il faut dire que les banquiers se tiennent tous entre eux ! —, il a pu découvrir mon domicile parisien : j'avais loué un charmant appartement boulevard Suchet. Et un matin, j'ai vu débarquer chez moi mon *Jojo* !... Oh ! il n'y a pas eu de scène violente comme avec un Miguel qui avait le sang trop chaud d'Amérique du Sud. Joseph, lui, au contraire avait tout le sang-froid de ses compatriotes. Il m'a expliqué avec le plus grand calme que tout était terminé entre nous et qu'il avait décidé de divorcer sans histoires : je lui en ai été très reconnaissante.

— Vous a-t-il fait une pension comme Miguel ?

— Je n'ai pas eu le toupet de la lui demander... Depuis, je

me suis souvent dit que j'ai peut-être commis une grave erreur, ce jour-là. Seulement, d'un autre côté, j'avais les deux comptes numérotés qu'il m'avait fait ouvrir, que j'ai toujours d'ailleurs et qui se portent à merveille... Si je l'agaçais avec une demande de pension, il aurait pu m'ennuyer beaucoup plus de ce côté-là ! Ce qu'il n'a pas fait. Et je suis restée bien tranquille en me disant que mon mariage avec le banquier alpiniste avait au moins eu le mérite de m'apporter une solide assurance pour mes vieux jours... Voilà, chère madame, racontée en gros, toute l'histoire de mon deuxième mariage avec Joseph Fursteiner.

— Passons au troisième. C'est celui, m'avez-vous dit tout à l'heure, qui vous avait offert un magnifique appartement avenue Foch ?

— Celui-là même... Ma période de solitude, c'est-à-dire mon manque de mari, a duré un peu plus de deux années : ce qui m'a paru interminable, bien que je ne vous cacherai pas avoir fait entre-temps quelques rencontres agréables mais sans lendemain... C'était surtout pour maintenir ma forme physique. Car c'est bien connu : une femme qui ne fait pas l'amour s'étiole ! Pendant cette période de détente, j'ai d'ailleurs rencontré de superbes garçons ! Aucun, évidemment, ne m'a apporté d'argent mais, pour le reste, j'ai été comblée...

— Alors, le troisième mari ?

— Je me suis remariée à trente et un ans, l'âge idéal pour la femme : elle a cessé d'être une oie blanche et elle est loin encore d'être une vieille dame ! Lui en avait cinquante-cinq. Un très bel homme, aux cheveux tout blancs qu'il avait eus très jeune et qui faisaient, avec son visage buriné déjà par la vie, un contraste des plus réussis. De plus, il était grand, baraqué comme seuls savent l'être les gens de son pays : c'était un Texan, né dans les parages de Dallas où il possédait, non seulement un immense ranch et des puits de pétrole, mais aussi beaucoup d'autres affaires presque plus lucratives, telle une chaîne de magasins à grande surface, style Monoprix, où l'on vendait et achetait de tout, depuis les épingles à cheveux jusqu'aux autos, avions ou hélicoptères ! D'immenses bazars, quoi ! Si cela peut vous donner une idée de sa fortune, disons que Miguel le Brésilien et Joseph le Suisse réunis étaient de petits pauvres en comparaison de lui.

— En somme, vous progressiez ?

— Mon grand-père, Auguste Bénin, le crémier, avait l'habitude de répéter ce vieux dicton : *Toute fortune qui n'augmente pas diminue*. Depuis que j'ai quitté sa boutique, je n'ai fait que mettre en

pratique ce principe.

— Ce troisième mariage a duré combien de temps ?

— Dix années... Exactement le double de mon union avec le Suisse.

— Et toujours pas d'enfant ?

— Pas d'enfant ! Melwyn les détestait et je ne crois pas que l'instinct maternel soit en moi... Oui, Melwyn était son prénom.

— Mais vous ne m'avez même pas dit son nom ?

— Warison... Melwyn Warison... Pendant dix années, j'ai été M^{rs} Warison.

— Et *Laure Smart* ?

— Oh ! celle-là, quels qu'aient été ses maris, elle est toujours restée la vedette ! Je n'ai porté les noms de mes époux successifs que pour faire mieux dans les sorties ou dans les réceptions officielles et parce que ça les flattait d'y exhiber leur belle femme, mais, pour les vrais amis, je suis toujours restée *Laure Smart*, celle qui aurait dû être une star !

— Parce que vous croyez sincèrement avoir connu, en plus de vos époux qui — pour vous — ne furent qu'utilitaires, de vrais amis qui étaient sincères ?

— Je l'ai pensé pendant un certain temps mais, depuis pas mal d'années déjà, j'ai commencé à déchanter : ça n'existe pas « les vrais amis » et encore moins « les vraies amies » quand on a ma chance, mon physique et l'argent que j'ai su gagner.

— Selon vous, se marier n'est qu'une façon comme une autre de devenir riche ?

— C'est certainement la plus rapide... Et aussi la plus agréable à condition d'espacer le plus possible les moments d'intimité avec son époux ! Ce que j'ai fait aussi bien avec un Melwyn Warison qu'avec un lord Shelfield.

— Pourquoi n'avoir pas continué à rester mariée avec Melwyn puisqu'il admettait cette façon de vivre et qu'il vous apportait la seule chose que vous désirez vraiment au monde : une fortune colossale ?

— C'est vrai... D'autant plus que, pendant nos dix années de mariage, il est resté la plupart du temps dans son Texas et moi dans l'appartement qu'il m'avait offert avenue Foch... C'était tellement luxueux et splendide que j'ai fini par m'y ennuyer ! Évidemment, là

aussi, j'ai vécu pas mal d'aventures mais aucune ne durait ! J'ai très vite compris — et c'était tout à fait normal quand ils découvraient le luxe dans lequel je vivais — que ce n'était pas moi que tous mes soupirants désiraient, mais mon argent ! Ça m'a écœurée...

— Mieux valait revenir à Melwyn ?

— Oui, mais quand j'ai atteint la quarantaine... Nous devons d'ailleurs, vous et moi, être à peu près du même âge ?

— À peu près, dit gentiment Christiane.

— J'ai brusquement éprouvé une sorte de besoin de respectabilité... À vous aussi, ça ne vous arrive pas en ce moment ?

— Pas encore ! Vous oubliez que je ne suis veuve que depuis quelques jours et j'ai le droit de penser que tout le monde respecte un veuvage aussi récent...

— Pardonnez-moi ! Je viens de dire une sottise... Mon grand défaut est de ne penser toujours qu'à moi ! Tous mes maris et même mes amants me l'ont dit... Donc, empoignée par ce besoin de respectabilité et aussi, je l'avoue, une soif d'honneurs rendus à ma féminité, j'ai fini par trouver, après dix années, qu'une fausse *Laure Smart* et une vraie *Mrs Warison*, ça ne représentait pas grand-chose... J'ai voulu porter un titre : c'est pour cela que je suis devenue lady Shelfield.

— Je suppose aussi que lord Shelfield est encore plus riche que le Texan ?

— Ce n'est pas du tout le même genre de fortune... Celle de William est typiquement anglaise, faite de terres immenses constituant un capital sur lequel on pourrait prendre éventuellement des hypothèques considérables en cas de besoin, mais qui sont grevées aussi par ces impôts astronomiques qui contraignent la plupart des membres de l'aristocratie anglaise à se transformer en hôteliers ou en gardiens de musée faisant visiter leurs demeures moyennant finances.

— C'est ce que fait lord Shelfield ?

— Il n'en est heureusement pas encore là parce qu'il a la chance de posséder également tout un quartier de Londres où l'immobilier est encore florissant.

— En somme, de ce côté-là aussi, vous êtes parée... Le divorce avec l'Américain n'a pas présenté trop de difficultés ?

— L'avantage de se marier aux U.S.A. est que ces gens-là ont une grande pratique du divorce et que les lois y sont faites pour les femmes. Le nombre d'épouses d'Américains qui se sont mariées quatre

ou cinq fois — qu'elles soient nées aux États-Unis ou à l'étranger comme moi — est considérable ! Et comme, à chaque divorce, elles touchent une rente des plus confortables, elles n'ont plus le moindre souci à se faire !

— Mais elles ruinent leurs maris ?

— Cela n'a aucune espèce d'importance ! Les hommes ne sont-ils pas nés pour travailler et refaire indéfiniment leur fortune s'ils l'ont perdue ? Ça les occupe et il faut qu'un mari soit occupé sinon il ne fait que des sottises et il perd son temps à regarder les autres femmes... Le grand intérêt de mon « mariage texan » a été qu'en plus de la rente à vie que je continue à recevoir de Melwyn, j'ai eu l'appartement de l'avenue Foch que j'ai pu revendre le triple de son prix d'achat à un roi du pétrole quand je m'en suis débarrassée par manque de bon personnel. Inutile de vous préciser que j'ai remplacé tout ce capital.

— Depuis combien de temps êtes-vous mariée avec lord Shelfield ?

Laure Smart eut une courte hésitation avant de parler, redoutant que sa visiteuse ne puisse, si elle lui faisait une telle confiance, établir avec précision l'âge réel qu'elle avait en calculant le nombre d'années qu'avaient duré ses unions précédentes ajoutées aux intervalles qui s'étaient écoulés entre deux mariages. Aussi sa réponse fut-elle évasive :

— Avec lui, le temps ne compte pas puisque nous nous entendons très bien. Tout ce que je sais, c'est qu'il est beaucoup plus âgé que moi et c'est cela qui importe... Moi, comme vous, je me sens encore très jeune. Ça ne se remarque donc pas ?

— Oh, si ! C'est bien pour cela d'ailleurs que Serge n'a pas dû hésiter à faire votre portrait. Il n'aimait peindre que les femmes jeunes. C'est pourquoi — et tout le monde pourra le remarquer dans l'exposition que je prépare — il n'a jamais fait le portrait d'une femme ayant atteint ou dépassé la cinquantaine...

Le coup avait porté : un éclair de rage froide traversa le regard de la femme aux yeux verts mais sa voix sut conserver son calme pour demander :

— Vers quelle date prévoyez-vous cette exposition ?

— Octobre prochain. Mais, avant que nous en parlions puisque c'est le seul but de ma visite, j'aimerais, chère lady Shelfield...

— Appelez-moi plutôt *Laure* tout court et sans nom derrière. Ne sommes-nous pas en train de devenir des amies ?

— Vous ne voulez pas de *Smart* ?

— Pas de *Smart* avec vous ! Et vous, quel est votre prénom ?

— Christiane.

— J'aime beaucoup... À l'avenir nous serons donc l'une pour l'autre *Laure* et Christiane. Je vous écoute...

— Je répète : avant d'en venir à l'exposition et maintenant que vous m'avez fait un inventaire assez détaillé de votre fortune acquise, j'aimerais vous poser une question qui va peut-être vous paraître quelque peu indiscrete et à laquelle vous n'êtes nullement tenue de me répondre... Vous est-il jamais arrivé d'être amoureuse, ne serait-ce même que pendant une période relativement brève, de l'un ou de l'autre de vos quatre maris ?

— Jamais !

La réponse était arrivée nette, rapide, fulgurante.

Il y eut un moment de silence avant que la voix douce de Christiane ne murmure :

— C'est un peu ce dont je me doutais... Mais alors, malgré votre richesse croissante, vous n'avez jamais dû être réellement heureuse ? On a coutume de dire que l'argent ne fait pas le bonheur... Ce qui peut être vrai, tandis que l'amour !

— Et vous, avez-vous pu être amoureuse de Serge ?

— Dès la première seconde de notre rencontre jusqu'à son dernier souffle dont, hélas, vous avez été le témoin et pas moi ! Oui, j'aurais souhaité, puisqu'il devait mourir assez jeune, que ce fût dans mes bras et lui fermer moi-même les yeux...

— Rassurez-vous : ce n'est pas moi qui vous ai lésée de ce dernier geste ! C'est un soin que j'ai laissé bien volontiers à la police... Alors, pendant vos douze années de mariage, vous avez réussi à rester amoureuse du même homme ? Il ne devait pourtant pas être tellement riche, bien qu'il ait vendu ses portraits hors de prix !

— Il était même pauvre... Mais cela n'a jamais eu aucune importance pour moi. Je ne l'ai aimé exclusivement que pour lui !

— Mais enfin — j'ai très bien pu l'observer et l'étudier puisque j'ai posé pendant près de trois mois dans son atelier ! — qu'est-ce que vous avez bien pu lui trouver d'aussi extraordinaire ? Il était assez bien de sa personne, mais sans plus... Sa conversation n'avait rien d'étincelant... Il est vrai que, pendant qu'il peignait, il restait silencieux et sans doute avait-il raison pour pouvoir mieux se

concentrer... Pour moi, Serge Wyra était un peintre comme un autre... Des amies, dont il avait fait les portraits, s'extasiaient sur son talent en disant que c'était un artiste de génie ! En toute sincérité, je crois qu'il y avait là un peu d'exagération... Vous n'avez qu'à regarder ce tableau sur ce fauteuil pour vous en rendre compte... Il n'y a pas une once de génie sur cette toile ! Disons que Serge était un bon peintre, habile, connaissant bien son métier et ayant le grand mérite — c'en est devenu un aujourd'hui parce que, je le reconnais, c'est de plus en plus rare ! — de savoir faire ressemblant.

Livide et comme assommée par ce qu'elle venait d'entendre, Christiane l'avait laissée parler avant de retrouver la force de demander presque hésitante :

— Mais... vous n'avez pas trouvé qu'il pouvait avoir beaucoup de charme ?

— Pas plus qu'un autre ! Je vous garantis que si vous aviez connu Miguel, mon Brésilien, vous auriez compris ce que c'était qu'un charmeur aux yeux de velours ! C'était même à se demander s'il n'était pas un professionnel du genre ? Melwyn aussi, mon géant texan, ne manquait pas d'un certain charme avec sa dégaine de cow-boy... Par contre je reconnais que *Jojo*, le Suisse, n'en avait pas ! Il était même plutôt ridicule quand il se déguisait en Tyrolien pour pratiquer son fameux alpinisme... Quant à William, il n'a pas de charme mais de l'allure, comme la plupart des vieux Anglais ! Et ça compte, un mari qui a de la classe, surtout lorsqu'on est devenue une lady...

— Revenons-en au portrait : il serait quand même indispensable de le faire encadrer si vous êtes d'accord pour qu'il fasse partie de l'exposition. J'estime aussi qu'il serait très important et même assez émouvant que l'on mentionne, sur le catalogue des cent portraits de femmes présentés, que celui de lady Shelfield a été le tout dernier peint par Serge Wyra qui est mort, le pinceau à la main, juste après y avoir apposé l'ultime touche ! Si ce n'était pas mon mari et si mon chagrin n'était pas immense, je n'hésiterais pas à dire qu'on ne peut pas rêver d'une plus belle mort pour un peintre ! C'est comme l'écrivain foudroyé alors que sa main vient d'apposer le mot *fin* sur la dernière page de son manuscrit ou l'acteur qui s'écroule en scène devant le public... Souvenons-nous de Molière !

— J'ai été le « public » de la mort de Serge... Et c'est pour cela que ça m'ennuie un peu de vous prêter ce portrait... Ne craignez-vous pas qu'il ne porte malheur à l'ensemble de cette exposition ou que sa présence ne la teinte d'un sentiment de mélancolie assez pénible pour les visiteurs ?

— Hélas, *Laure*, telle que je crois connaître la mentalité actuelle des gens, j'ai au contraire l'impression que ce sera ce souvenir macabre qui contribuera à augmenter le nombre des visiteurs ! Nous vivons à une époque où triomphe le morbide... On se bousculera pour voir le dernier portrait peint par Serge Wyras comme on lit le dernier ouvrage ou on va applaudir la dernière pièce d'un auteur décédé avant la parution en librairie ou la répétition générale. Et vous verrez que tout le monde s'accordera — à commencer par ceux qui ont toujours été ses plus farouches détracteurs — pour trouver que, finalement, ce disparu ne manquait pas de talent... On ne prête qu'aux riches et qu'aux morts ! La seule différence vient de ce que, pour les premiers, ça se passe de leur vivant et, pour les seconds, quand ils ne sont plus là pour flanquer une juste correction à tous ceux qui les encensent trop tard alors qu'ils savaient pertinemment que c'étaient leurs pires ennemis ! Rien ne dit que le jour où vous-même, *Laure Smart* ou lady Shelfield — on mettra sur le catalogue le nom que vous préférez —, serez sur le catalogue, les journalistes ne se précipiteront pas ici pour vous harceler de questions sur la façon dont se sont passés les derniers moments de Serge !

— Pour le catalogue, il faudra mettre lady Shelfield, sinon mon mari s'estimerait très outragé !

— Rien ne prouve non plus que cette lady Shelfield, qui vient d'avoir le front de me dire dans ce salon d'hôtel qu'elle estimait que mon mari n'avait pas le moindre génie, ne reviendra pas, elle aussi, sur son jugement quand toutes ses belles amies ou relations lui diront, après l'avoir vue en « vedette » de l'exposition grâce à la publicité macabre faite sur son portrait : *Ce Serge Wyras a eu le génie de disparaître après vous avoir peinte parce qu'il pressentait qu'il ne pourrait pas trouver de plus beau modèle !* Qu'avez-vous à répondre à cela ?

— Simplement que mon portrait n'ira pas à cette exposition que personne ne réclame et dont vous êtes la seule personne à souhaiter qu'elle se fasse parce qu'il s'agit des œuvres de votre mari ! Faut-il que vous l'ayez adoré, comme vous me l'avez avoué tout à l'heure, pour vous lancer dans une pareille aventure ! Mais, ma chère Christiane, c'est de la folie pure ! Je ne vais vous citer qu'un seul exemple à l'appui de ce que j'affirme... Quand lord Shelfield, mon époux, a vu ce portrait posé sur ce même fauteuil lorsqu'il est venu, il y a trois jours, passer son week-end mensuel auprès de moi, savez-vous ce qu'il m'a dit et croyez bien que c'est un grand monsieur qui s'y connaît en bonne ou mauvaise peinture : *Qu'est-ce que c'est, my dear, que cette horreur ? On dirait votre caricature !*

— Le lord a dit cela ?

— Oui ! Et comme je protestais — parce que c'est moi seule qui ai commandé ce portrait à votre mari et que je n'admets pas que l'on se permette de critiquer mes décisions ! — en lui faisant valoir qu'il n'y avait pas de portrait de moi dans la galerie de son château du Sussex où se trouvent ceux de toutes les ladies qui s'y sont succédé et que j'y verrais également très bien le mien, savez-vous ce qu'il m'a répondu ? Congestionné comme je ne l'avais encore jamais vu, lui qui pendant dix années de mariage a toujours su conserver sa dignité d'époux en ma présence, il s'est écrié avec une vigueur de voix que je ne lui connaissais pas : *Placer cette horreur à côté des portraits de lady Shelfield, ma grand-mère, peinte par Hébert, de ma mère par Lazlo et de ma chère sœur, lady Gardish, peinte par Boldini, vous n'y pensez pas ! Mais vous avez raison, dear : il manque en effet votre portrait... Je le ferai donc faire par l'un de nos peintres anglais qui saura lui donner toute la dignité convenant à cette demeure.* Voilà ! Vous comprenez mieux pourquoi je ne veux pour rien au monde que ce portrait aille à votre exposition !

— Vous le trouvez tout juste bon à rester sur ce fauteuil dans un salon d'hôtel ?

— Non. Je lui réserve une destinée infiniment plus agréable... Tout à l'heure, quand vous m'avez demandé si j'avais été amoureuse de l'un de mes époux, je vous ai répondu en toute franchise qu'il n'avait pu en être question, seulement je ne vous ai pas tout dit ! Admettons qu'il me soit arrivé, et ceci plus d'une fois, de tomber amoureuse au cours de ces intervalles qui se sont écoulés entre deux mariages et même — pourquoi ne pas vous le confier après tout ? — pendant ces mariages... En ce moment, par exemple, je suis folle d'un magnifique garçon... C'est un Italien et, qui plus est, il est prince ! Il se nomme *Marcello di Monteverdi e Calore*... Je ne sais pas s'il est d'une noblesse aussi authentique que celle d'un lord Shelfield mais il a, à mes yeux, l'immense mérite d'être prince comme seuls savent l'être les Italiens ! Il l'est en tout : en beauté, en compliments perpétuels, en petites attentions, en passion effrénée, en scènes de jalousie, en charme enfin... Celui-là, oui, a du charme ! Si vous le connaissiez, vous en conviendriez vous-même ! Je l'avoue : mon beau prince m'a rendue dingue !

— Vous n'allez quand même pas abandonner un lord Shelfield pour l'épouser ?

— Ce serait impossible : Marcello n'a pas d'argent... Tout ce qu'il peut être pour moi, c'est un amant... Mais quel amant !

— Il habite à Paris ?

— Mais non : Paris ne lui conviendrait pas... Toutes mes amies essaieraient de me le voler ! Non, il vit à Florence où je lui ai acheté une ravissante villa sur la colline de Fiesole d'où l'on domine toute la ville et le Ponte-Vecchio sur l'Arno... Le soir c'est féérique ! Je lui ai offert aussi la dernière Ferrari qui convient très bien à son type latin puisqu'elle est toute rouge. Elle lui permet aussi de ne pas se sentir isolé dans son nid d'amour où il m'attend... Nous nous téléphonons deux fois par jour ! C'est moi qui l'appelle : le matin, quand je prends mon petit déjeuner, et la nuit, dès que je rentre, quelle que soit l'heure ! Ça me permet de contrôler son activité... Je dois reconnaître qu'il se trouve toujours là, au bout du fil, avec sa voix chantante susurrant des mots d'amour que je ne comprends pas toujours mais qui inondent de soleil le récepteur ! Avec lui il m'est arrivé une chose inouïe : il est parvenu à me rendre jalouse, moi la Normande qui compte mes sous et qui n'ai jamais pris le temps de l'être ! Aussi vous pouvez comprendre pourquoi tout va très bien pour moi en ce moment, entre un mari qui me fiche une paix seigneuriale et un amant qui m'apporte des amours princières ! Ma seule petite difficulté est de ne pas pouvoir aller aussi souvent ni aussi longtemps que je le souhaiterais à Florence : ceci parce que lord Shelfield me téléphone, lui aussi, de temps en temps... Mais dans ce cas, ce n'est jamais moi qui appelle, c'est lui ! Si je veux rester lady — et ça me plaît ainsi qu'à mon prince italien qui est très flatté d'être l'amant d'une authentique lady ! —, je dois prendre quelques précautions... Notez bien que les séparations et l'attente ont beaucoup de bon en amour : elles permettent des retrouvailles passionnées ! Et je ne sais plus quel philosophe ou penseur a dit : *La privation des biens, mieux que leur jouissance, vous en fait apprécier le prix.*

— Mon Dieu, que c'est vrai ! soupira Christiane. C'était bien pourquoi, à chaque fois que Serge me revenait, le soir, de son atelier, j'avais l'impression de retrouver mon amant...

Mais elle n'osa pas ajouter : *Comme je me suis trompée !* Une *Laure Smart* — pour qui les vrais sentiments ne devaient avoir aucun sens et qui, lorsqu'elle se prétendait amoureuse, ne pensait sûrement qu'à son plaisir physique — n'aurait rien compris !

— Mais, continua la rousse, je cherchais quand même depuis longtemps un moyen de donner à Marcello l'impression qu'il n'y avait pas de séparation entre nous... Et, brusquement, j'ai fini par trouver l'idée géniale : le portrait !

— Qu'est-ce qu'il vient faire là-dedans ?

— Tout ! Dès qu'il sera encadré — ce dont je m'occuperai dès demain — je l'enverrai à Fiesole pour que Marcello puisse

l'accrocher dans sa chambre à coucher face à son lit. Comme cela, il continuera à m'avoir auprès de lui et n'aura qu'à regarder mon portrait juste avant de s'endormir et le matin en se réveillant pour acquérir la conviction que je suis bien là ! Et, sachant que je le surveille du haut de mon portrait, il n'osera même plus amener des filles, ou même des femmes mariées, sur la couche qui doit rester le fief de « nos » amours. C'est là où l'on réalise que l'étonnante ressemblance que Serge savait donner à ses portraits a sa véritable utilité : permettre à des amants de rester unis ! N'est-ce pas sublime ?

— Ça l'est, en effet, mais je ne crois pas que, quand mon mari faisait ses portraits, il pensait à cela !

— Qui sait ? Ce qui est d'ailleurs très curieux et qui se révèle un peu comme étant chez moi une sorte de prémonition, hier matin, juste avant votre appel pour que nous prenions ce rendez-vous d'aujourd'hui, j'ai téléphoné à Marcello — je vous ai dit que je le faisais tous les matins — pour lui annoncer que, d'ici quelques jours, je lui enverrais un cadeau qui le comblera de joie, sans cependant lui préciser exactement ce que ce serait. Mon arrivée en portrait dans son intimité permanente va lui faire une de ces émotions ! Cette idée m'est venue au cours de la nuit précédente dans un rêve exquis où je me suis vue sortir du portrait, retirer la robe verte dans laquelle Serge a voulu me peindre sous prétexte que le vert était la couleur convenant le mieux à une rousse, et me glisser toute nue dans le lit où dormait mon bel amant... Je me blottissais près de lui, je l'embrassais, je le réchauffais, je le caressais... Bref nous faisions l'amour... C'était divin ! Et, alors qu'il se rendormait, épuisé de volupté, je ressortais du lit, remettais la robe verte et rentrais dans le cadre du portrait où le lendemain, à son réveil, il me retrouverait immobile et le regardant... N'est-ce pas admirable ? Quand on a eu la chance de faire un pareil rêve, on n'a pas le droit de ne pas envoyer à son amant le portrait qui en est la cause initiale. Ensuite, ce portrait ne quittera jamais la place qui lui est sans doute destinée de toute éternité dans la villa de Fiesole ! Même quand je ne serai plus de ce monde, le portrait sera toujours là, accroché au mur et regardant le lit... Ne sera-ce pas également un honneur pour lui, rejaillissant automatiquement sur le souvenir de son auteur, que de résider toujours dans cette ville de Florence où se trouvent rassemblés depuis des siècles, aussi bien dans les musées que dans les églises ou dans les palais, les plus immortels chefs-d'œuvre de la peinture ! Cela contribuera à ennoblir encore davantage le portrait de lady Shelfield tout en rendant immortel le nom d'un Serge Wyra !

Après une telle péroraison, il n'y avait plus rien à dire. Christiane estima que l'entretien avec la rousse aux yeux verts ne pourrait pas dépasser un tel sommet. Et elle sut prendre congé le plus

élégamment du monde, sans cependant éprouver la nécessité de féliciter la femme aux quatre maris et aux innombrables amants pour le sentiment assez surprenant qui l'incitait à refuser de prêter à l'exposition le dernier portrait qu'avait peint Serge.

Ce dont elle était sûre, en sortant de l'hôtel *George-V*, était qu'il n'y avait pas eu la moindre aventure entre cette *Laure Smart* et Serge. Ce qui la réconfortait un peu : elle venait de trouver enfin un modèle avec lequel il ne s'était rien passé sur le plan affectif ! Elle avait donc bien fait de tenter cette troisième expérience puisque le vieux dicton *Jamais deux sans trois* venait de se révéler erroné pour une fois. Et, en y réfléchissant — elle qui avait maintes fois entendu les théories de son mari sur les femmes qui, à son avis, méritaient d'être peintes et sur celles auxquelles il ne fallait pas accorder la faveur du pinceau — elle comprenait mieux pourquoi une lady Shelfield, anoblie sur le tard par un mariage invraisemblable, avait laissé Serge tellement indifférent qu'elle n'avait pas suscité en lui le moindre désir. Et pourtant cette femme était encore attrayante quand il avait fini de la peindre quelques jours plus tôt ! Mais il ne s'était quand même pas trompé : malgré les liftings, le maquillage savant et les innombrables artifices utilisés, l'œil exercé de l'artiste avait tout de suite compris qu'il avait affaire à une femme ayant dépassé la cinquantaine. Et, comme la perpétuelle jeunesse de cœur de Serge ne parvenait pas à s'intéresser à celles ayant franchi le cap du demi-siècle, il était resté de marbre.

Le portrait, cependant réussi, n'aurait nullement déparé l'exposition ! Comment Serge avait-il pu trouver une telle inspiration ? Christiane ne trouvait qu'une explication : son mari avait dû peindre cette femme, comme il le faisait lorsqu'il s'attelait sans enthousiasme à des portraits d'hommes, uniquement pour l'appât du gain... De même que le gros Martigué, lady Shelfield avait dû largement le rémunérer ! C'était d'ailleurs la seule raison pour laquelle elle s'était hâtée d'emporter le portrait immédiatement après la mort de Serge : en bonne Normande, dont l'unique pensée était d'accumuler toujours le plus de capital possible, elle n'avait pas voulu lâcher ce qu'elle estimait être son bien puisqu'elle l'avait payé très cher ! Cette beauté frelatée et vieillissante avait un côté encore plus sordide que le couple Martigué et l'on était en droit de se demander avec stupeur pourquoi tant d'hommes avaient couru après elle ? Christiane savait pourtant que ce genre de femme était loin d'être l'exception ! Il existe ainsi de par le monde une foule de créatures quelconques qui plaisent on ne sait trop pourquoi alors que d'autres, infiniment plus charmantes et plus jolies, sont laissées pour compte... La fortune de cette aventurière

ne tenait qu'à sa rousseur, à ses yeux verts et surtout à son incroyable toupet !

Ce qui chagrinait le plus Christiane était que cette lady de pacotille s'était permis de lui faire comprendre qu'elle trouvait que Serge n'avait même pas de charme ! Lui qui en débordait et dont c'était peut-être l'un des meilleurs atouts ! Car s'il était certain que Serge ne l'avait pas désirée, elle non plus n'avait pas eu envie de lui ! Ce qui paraissait presque plus vexant pour la veuve que les coucheries d'une *Anja* ou d'une *Carole* qui elles, au moins, n'étaient pas restées insensibles aux attraits de Serge même si elles avaient avoué que les résultats n'avaient pas été des plus brillants ! La *Laure Smart*, elle, avait carrément méprisé Serge ! Et cela, Christiane ne pouvait le lui pardonner... Pour elle c'était de loin le pire des affronts !

Elle se posait également une autre question : devait-elle, comme elle en avait eu le projet, retourner fouiller dans les cartons de l'atelier pour y trouver les remplaçantes de la blonde, de la brune et de la rousse dont les portraits ne se trouveraient certainement pas à l'exposition, les deux premières parce qu'elle n'en voulait pas et la troisième parce que la propriétaire l'avait refusé ? Dans ce cas, elle aurait à nouveau cent portraits à trouver ! Cent portraits ayant eu cent modèles auxquels Christiane ne se sentait même plus le courage de rendre visite ! Femmes qui toutes, sans aucun doute, ne lui diraient, les unes après les autres, que des horreurs de son mari ! C'était atroce.

Plutôt que d'aller les voir, ne vaudrait-il pas mieux écrire à ces femmes pour leur demander de prêter leurs portraits, ceci tout en continuant à tenir le rôle qui avait toujours été le sien du vivant de Serge : la grande dame, doublée de l'épouse légale, qui préfère tout ignorer du comportement caché de son mari ? Maintenant qu'elle savait ce qui s'était vraiment passé dans la réalité, ce serait volontairement qu'elle jouerait les ignorantes et pourquoi pas, aux yeux de certains, les gourdes ? Si quelqu'un se permettait d'essayer de lui révéler certaines choses du passé, elle ne l'écouterait même pas, sachant rester l'éternelle amoureuse du défunt, la toujours charmante M^{me} Serge Wyra... Ce serait la meilleure méthode à employer et l'exposition pourrait avoir lieu.

Le jour de l'ouverture, Christiane saurait trouver la force de caractère de se montrer accueillante et aimable avec ces femmes qui ne viendraient se voir exposées que pour satisfaire leur orgueil vis-à-vis de leurs époux, de leurs amants ou de leurs relations et qui toutes paraderaient en pensant secrètement : *Si je n'avais pas couché avec ce Serge, jamais je n'aurais été là aujourd'hui, dominant du haut de mon*

portrait cette foule qui vient m'admirer. La veuve, elle, saurait rester modeste, les observant toutes les unes après les autres et pensant pour chacune d'elles : *Toi, pauvre idiote, tu te crois quelqu'un alors que tu n'es rien et que je sais comment les choses se sont passées entre mon mari et toi ! Seulement tout cela m'indiffère parce que, même après sa mort, je suis la seule à continuer à l'aimer... C'est uniquement pour maintenir son nom d'artiste que j'ai organisé cette exposition, c'est-à-dire pour lui seul et non pas pour toi !* Ce serait là chez elle une forme de revanche secrète, la plus vraie parce qu'elle reste enfouie au fond du cœur et qu'on ne la garde que pour soi, égoïstement.

À moins que... Ce fut alors qu'une idée fantastique, insensée même mais prodigieuse, jaillit spontanément dans son cerveau enfiévré : si elle se décidait finalement à organiser l'exposition, il pourrait y avoir, contre toutes ces femmes qui s'étaient moquées d'elle, l'amoureuse sincère, une vengeance encore plus fulgurante ! Vengeance grâce à laquelle les cent modèles exposés, sans exception aucune, paieraient non pas pour avoir posé dans l'atelier, mais pour avoir fait l'amour dans le lit de la garçonnière après avoir accepté de gravir le petit escalier intérieur... Ce serait le double prix : celui du portrait que Serge avait eu mille fois raison d'encaisser et celui du couchage qui, lui, avait été gratuit. La loi du talion ! Et, si Christiane se ralliait à ce procédé de vengeance, il n'y aurait aucun inconvénient à ce que les portraits de la blonde *Anja* et de la brune *Carole* soient admis eux aussi à l'exposition... Il faudrait même qu'ils y soient ! Ce ne serait que justice. Par contre, le portrait de la rousse pourrait bien rester à Florence. Il n'y avait aucune raison de châtier cette femme puisque c'était peut-être le seul des modèles dont la veuve était certaine qu'il n'avait pas couché avec Serge.

L'Exposition

Cela fit un bruit énorme. Il n'y eut pas un journal qui n'en parlât en première page sur quatre colonnes, pas une station de radio ou de télévision qui n'y consacraît plusieurs minutes dans toutes ses émissions d'information. Ceci pendant quatre jours, puis le silence revint sur l'affaire : on parla d'autre chose. Il n'y a rien de plus fugitif que les nouvelles à sensation. Christiane était restée volontairement chez elle, se refusant à recevoir le moindre visiteur et surtout pas les journalistes qui avaient stationné pendant des heures devant l'entrée de son immeuble avec le secret espoir de la voir en sortir et de saisir l'occasion pour lui poser ces questions toujours indiscrètes qu'elle redoutait plus que tout.

La seule occupation de Christiane, qui avait décroché son téléphone pour n'avoir pas à répondre aux importuns et à tous ces soi-disant « amis » qui ne manqueraient pas de lui donner signe de vie après les trois mois d'oubli venant de succéder à son brusque veuvage, était de lire les journaux dont elle avait établi la liste et que la fidèle Fatima avait été lui chercher au kiosque le plus proche en prenant bien soin, sur les conseils de sa patronne, de passer par l'escalier de service pour éviter d'être remarquée.

Les titres en caractères gras des journaux se résumaient à peu près tous à ces quelques mots : L'INCENDIE DU MUSÉE, suivis de sous-titres de ce genre : *Est-ce un accident dû à une brusque défaillance du circuit d'éclairage électrique, sans doute trop vétuste, du musée et à un manque de surveillance continue ?* ou bien *Serait-ce un acte criminel ?* Le texte imprimé suivait, racontant tous les détails de ce qui s'était passé. De tout ce fatras d'informations, assez concordantes dans l'ensemble, il ressortait que, quatre jours plus tôt, un incendie s'était brutalement déclenché vers une heure du matin dans trois des plus grandes salles du musée où devait être inaugurée, quatre jours plus tard, c'est-à-dire exactement aujourd'hui, une extraordinaire exposition dont tout le monde parlait parce qu'elle avait eu droit, pendant plus d'un mois, à une fabuleuse publicité aussi bien par affichage que dans d'innombrables articles précurseurs dûment payés aux quotidiens et

aux magazines ou revues d'art spécialisées. Exposition dont le titre lui-même était déjà tout un programme : CENT FEMMES VUES PAR SERGE WYRA...

Le drame avait été que ces cent portraits de femmes se trouvaient réunis et exposés dans les trois salles qui venaient précisément de brûler ! Malgré les efforts des deux gardiens de nuit, qui avaient immédiatement alerté les pompiers dès qu'ils s'étaient aperçus du sinistre, en dépit de tous les efforts de ces derniers pour maîtriser le feu, tout s'était tellement vite passé que pas une seule toile n'avait été épargnée ! Dans les trois salles calcinées, il ne restait pratiquement rien des cent plus beaux portraits du célèbre peintre disparu lui-même trois mois plus tôt. Toutes ces dames, tellement ravissantes sur les toiles, s'étaient volatilisées en fumée ! Heureusement l'organisatrice de l'exposition, qui était aussi la veuve de Serge Wyra, avait pris les dispositions nécessaires pour que les portraits soient assurés. On chuchotait même que les polices d'assurance, exigées par tous ceux ou celles qui avaient prêté les portraits, garantissaient en cas de sinistre — vol, inondation et incendie — de telles indemnisations que leurs propriétaires seraient largement dédommagés... Des experts, sans doute malveillants, n'hésitaient pas à dire que, dans l'ensemble, les cent portraits avaient été assurés pour un prix dépassant de loin leur valeur réelle. Ce qui, évidemment, n'était guère flatteur pour la mémoire de Serge Wyra ! Mais, dans le monde de la peinture comme dans beaucoup d'autres mondes, les gens sont si méchants et surtout tellement jaloux !

Quels que soient les remboursements, la disparition brutale d'un patrimoine artistique est toujours regrettable. Destruction d'autant mal venue que, s'étant produite juste avant l'ouverture de l'exposition, elle empêchait tous ceux qui en auraient eu la curiosité de découvrir l'œuvre de ce portraitiste dont on commençait à beaucoup parler depuis sa mort alors qu'il avait été assez méconnu par les masses du temps de son vivant... La personne qui devait se montrer la plus désespérée ne pouvait être que la veuve de l'artiste, cette M^{me} Christiane Wyra qui s'entêtait à ne vouloir communiquer au téléphone avec personne ni surtout à recevoir chez elle qui que ce soit...

Christiane consentit cependant à une seule exception, l'après-midi du quatrième jour suivant le désastre, en faveur de celui qui, après avoir été le plus ancien compagnon de jeunesse de Serge, avait su rester pour elle aussi bien le médecin que l'ami fidèle. Ne l'avait-il pas aidée et même judicieusement conseillée pour préparer l'exposition ? Le Dr Perrey s'était occupé de toutes les tâches minutieuses et ingrates telles que la répartition de la publicité, la rédaction des articles payants communiqués à la presse, les quatre

interviews — deux à la télévision et deux à la radio — qu'il avait obtenues non sans mal pour la veuve du peintre, l'impression du catalogue et l'envoi des invitations à plus de trois mille personnes connues ou moins célèbres mais dont le nom disait quand même quelque chose... Oui, le bon docteur avait fait un travail formidable en mémoire de son ami et par admiration aussi du courage dont Christiane avait su faire preuve pour maintenir et intensifier, si c'était possible, la notoriété du disparu.

— Mon cher Jean ! s'écria-t-elle en lui tendant les deux mains quand il fut introduit par Fatima dans le boudoir. Je ne sais comment vous remercier pour tout ce que vous avez fait, uniquement animé par le désir que « notre » exposition — je puis bien dire « notre », n'est-ce pas, puisque vous avez tellement collaboré à sa préparation ! — soit une grande réussite !... Et voilà que tous nos beaux projets, tous mes rêves, tout ce qui était ma raison de vivre depuis la mort de Serge, tout se trouve anéanti en moins de deux heures par ce stupide incendie ! Savez-vous que je n'ai appris le désastre que le lendemain matin qui a suivi et ceci parce que je l'ai entendu à sept heures par un communiqué passé à la radio alors que j'étais dans ma salle de bains ? J'ai cru m'effondrer... J'ai dû m'agripper à la baignoire ! Je ne pouvais pas croire que ce fût vrai ! Il me paraissait impossible que ce fût l'écroulement de nos efforts... C'est pourquoi je vous ai appelé aussi tôt chez vous, qui ne le saviez pas, pour vous annoncer ce qui venait de se passer pendant la nuit... Vous ne vous doutez pas du bien que cela m'a fait d'entendre votre voix ! Pour moi, vous étiez la seule personne à pouvoir mesurer ce que je ressentais... Vous avez d'ailleurs eu la gentillesse de me dire alors : *Je file au musée pour voir exactement comment les choses sont arrivées... Surtout, ne bougez pas de chez vous ! Je viendrai vous faire un rapport en en sortant.* C'est là que j'ai pu mesurer votre délicatesse.... Reconnaissez-le maintenant : vous ne vouliez pas que je voie cet effondrement !

— Je ne regrette pas de vous avoir demandé de rester chez vous : le spectacle était affolant ! Penser que trente années de travail acharné — portrait par portrait et pratiquement tous les jours de la vie d'un homme de talent — ont abouti à un pareil néant ! Des toiles, il ne restait rien et des cadres, eux-mêmes, seulement quelques morceaux de bois calcinés...

— Je vous en supplie, Jean, taisez-vous ! Ce n'est pas la peine de me faire des descriptions... Les quelques photos que j'ai pu voir dans les journaux m'ont suffi ainsi que les titres imprimés par certains d'entre eux : *La collection Serge Wyras'en est allée en fumée* ou bien même : *Cent jolies femmes réduites en cendres.* C'est ignoble ! Après que vous m'avez quittée avant-hier matin, j'ai reçu à neuf heures la

visite du sous-directeur du musée accompagné d'un inspecteur de police. Et savez-vous ce qu'ils m'ont dit ? Que, selon l'avis des pompiers et après les premières constatations, il semblait résulter qu'il fallait attribuer la faute de ce désastre à l'installation spéciale de spots électriques que j'avais pris la peine de faire placer, à grands frais, je dois le dire, par un spécialiste pour mettre le mieux en valeur chaque portrait... Souvenez-vous des heures que vous et moi avons passées au musée pendant les cinq jours qui ont précédé l'incendie pour régler ces éclairages avec l'aide de M. Dermot !

— Ce dernier m'a pourtant donné l'impression de connaître très bien son affaire et d'avoir pris toutes les précautions nécessaires... C'est vous, n'est-ce pas, qui aviez trouvé ce technicien qui m'a même paru être plus qu'un simple électricien : un véritable artiste !

— C'en est un, Jean, croyez-le ! Je vous ai raconté l'avoir découvert d'une façon assez imprévue : c'est le mari de l'une des femmes peintes par Serge et dont le portrait a été exposé... Vous savez bien : cette jolie blonde aux yeux bleus dont vous m'aviez même dit, après l'avoir vue accrochée dans la deuxième salle : *Qui est cette ravissante jeune fille ? C'est une excellente idée de l'avoir placée à cet endroit : elle apporte une bouffée de fraîcheur et de jeunesse au milieu de tous ces portraits de femmes plus apprêtées.*

— Je me souviens, en effet.

— Eh bien, cette jeune femme, dont le nom est M^{me} Angèle Dermot et qu'avec sa rage des diminutifs Serge avait surnommée *Anja*, est l'épouse de cet électricien qui, après avoir appris le métier d'éclairagiste de tableaux dans de nombreuses galeries, s'est spécialisé de plus en plus dans ce genre de travail. Il possède d'ailleurs un magasin d'appareillage électrique en tous genres dont il s'occupe avec sa femme. Si c'est vraiment un défaut de son installation qui est la cause de l'incendie, ce malheureux doit être effondré : pensez donc, parmi les cent tableaux brûlés, il y a celui de son épouse ! Je n'ai d'ailleurs reçu aucune nouvelle de lui depuis l'incendie : il doit aussi se sentir tellement honteux à mon égard ! Tout va dépendre de l'enquête si elle donne un résultat... De toute façon, c'est affreux pour ce jeune couple qui m'a toujours paru très sympathique.

— Chère Christiane, vous êtes une femme inouïe ! Vous pensez d'abord aux soucis que peut se faire un électricien alors que c'est vous, l'épouse de Serge, la principale victime de tout cela !

— Moi ? répondit la veuve avec une sorte de sérénité. Je suis moins touchée que ces femmes dont les portraits allaient être présentés au public à partir de demain... Oui, s'il n'y avait pas eu ce

désastre, nous nous serions tous retrouvés demain au musée à quatorze heures précises pour l'inauguration de l'exposition qui devait être faite par le ministre de la Culture...

— Dire que vous étiez même parvenue à ce que ce personnage consente à se déplacer !

— Il fallait bien mettre tous les atouts dans notre jeu si nous voulions que ce soit une réussite totale !

— Pourquoi venez-vous de dire que vous vous sentez moins touchée que les cent dames dont les portraits ont brûlé ?

Elle eut un vague sourire en désignant son propre portrait :

— Parce que moi je suis toujours là en bonne santé, si j'ose dire, sur mon portrait...

— C'est ma foi vrai ! Quel flair vous avez eu le jour où vous avez décidé que cette toile — que j'estime d'ailleurs, comme tous ceux qui l'ont vue, être le chef-d'œuvre de Serge — n'irait pas à cette exposition !

— En prenant une pareille décision, ce n'est pas par flair que j'ai agi mais par modestie, mon bon ami ! Ne trouvez-vous pas qu'il aurait été d'assez mauvais goût que la propre femme de l'artiste, de surcroît organisatrice de cette manifestation, ait le toupet de se faire exposer au milieu de toutes ces dames comme si elle estimait qu'elle aussi avait le droit d'être admirée par les foules ? C'eût été une erreur que l'on ne m'aurait certainement pas pardonnée ! Vous connaissez aussi bien que moi les gens... Ils n'auraient pas manqué de dire : *Mais pour qui se prend-elle, celle-là ? Elle aurait beaucoup mieux fait de rester tranquillement dans l'anonymat de son veuvage !* C'est grâce à cela, cher Jean, que mon portrait a échappé à ce que nous pourrions appeler un nouveau bûcher, où tant de femmes ont été brûlées.

— En effigie, heureusement !

— Cela a quand même dû être assez douloureux pour elles ! Dites-vous bien — et je m'en suis rendu compte quand j'ai rendu visite à quelques-unes d'entre elles et surtout en lisant les réponses de celles auxquelles j'avais écrit pour leur demander de prêter leurs portraits — qu'il n'y en a pas une seule qui n'ait été convaincue que son portrait serait le plus remarqué de l'exposition parce qu'elle s'estimait elle-même la plus belle de toutes ! C'est l'unique raison pour laquelle elles m'ont donné leur accord : ça leur faisait une publicité personnelle ! Sinon, elles auraient toutes refusé et leurs maris ou amants encore plus parce que ça ne leur rapportait rien ! Serge m'a souvent dit que l'on n'avait pas idée jusqu'où pouvaient aller l'orgueil et la fatuité

d'une femme qui venait se faire peindre !

— Et il s'y connaissait !

— C'est pourquoi il ne doit pas y en avoir une seule aujourd'hui qui ne soit sincèrement furieuse !

— La valeur du portrait perdu doit également entrer en compte dans leur comportement ?

— Là, elles ne sont pas tellement mécontentes ! Vous savez aussi bien que moi que des jaloux et des peintres ratés ne se sont pas gênés pour faire courir le bruit que la cote des œuvres de Serge était pratiquement nulle si l'on cherchait à revendre l'un de ses portraits. Pour peu qu'il y ait eu du vrai dans ce que disaient ces gens malintentionnés, cela présentait déjà un avantage : plutôt que de se défaire de portraits prétendument difficiles à vendre, leurs propriétaires ont préféré les garder ! Et il n'y en a pas un ou pas une des cent ayant prêté les portraits qui n'ait fait le raisonnement suivant : « Si cette exposition est une réussite, le portrait que je possède va automatiquement se valoriser et ce sera le moment de le vendre pendant ou à l'issue de l'exposition... » Voilà pourquoi, bien que cette disparition d'une centaine de toiles peintes par Serge me désespère, je me sens moins peinée que vous ne pourriez le croire... Et ceci pour deux raisons.

» ... La première est que je ne plains nullement les propriétaires des toiles qui viennent de brûler puisqu'ils vont toucher de très fortes indemnisations ! Quand je leur ai fait souscrire à tous une police d'assurance spéciale leur donnant une garantie supplémentaire en cas de sinistre pour le portrait qu'ils consentaient à prêter, j'ai fait très attention à ce que la valeur mentionnée de chaque toile soit estimée au triple de celle qui a été payée le jour de l'achat à Serge. Pour cela, comme j'ignorais en réalité la somme réelle demandée par mon mari, j'ai fait entière confiance à ce que m'ont dit les acheteurs. Certains ont peut-être exagéré mais ça ne faisait, en triplant le prix indiqué pour la garantie d'assurance, que faire monter la cote de chaque portrait ! Les assurances nous faisant confiance à leur tour, aussi bien aux acquéreurs des œuvres qu'à moi la veuve légale, n'ont pas discuté. Grâce à cela, je suis tout à fait tranquille : je n'ai aucune réclamation ou même pas la moindre menace de procès à redouter de la part des propriétaires des portraits.

» ... La deuxième raison vient de ce que, les gens apprenant très vite le montant élevé des indemnisations touchées — à Paris, tout se sait ! — la cote de la cinquantaine de toiles restantes peintes également par Serge et que je n'ai pas sélectionnées pour l'exposition

où je ne voulais pas dépasser le chiffre cent, va augmenter dans les mêmes proportions. Ainsi les portraits de Serge Wyra, quelques mois seulement après sa mort, acquerront la véritable valeur qu'ils méritent à mon avis. Ce cher Serge ne connaîtra pas, comme beaucoup de ses confrères, la redoutable traversée du tunnel de l'oubli qui se prolonge désespérément avant de retrouver une certaine gloire de très longues années plus tard... Ce portrait de moi, par exemple, risque de prendre dès maintenant une telle valeur que je ne serais pas étonnée que quelque conservateur de musée avisé ne vienne prochainement me trouver pour me demander si je consentirais à en faire don au Louvre ou ailleurs moyennant, naturellement, en échange une réduction de mes impôts ! Ce qui est devenu une pratique des plus courantes... Bien entendu, vous qui me connaissez très bien savez que je refuserai une telle offre, ne voulant pas me séparer de l'œuvre à laquelle je dois le plus grand bonheur de ma vie : celui d'avoir rencontré Serge.

— Savez-vous que je vous admire profondément ? En venant vous rendre visite aujourd'hui, je m'attendais, après une telle catastrophe, à me trouver en présence d'une épouse prostrée que j'aurais le devoir de consoler... Eh bien, pas du tout ! Je vous vois étonnamment calme et résignée comme seules savent l'être les maîtresses femmes.

— Si j'ai une pareille force d'âme, cher ami, c'est uniquement parce qu'elle m'est insufflée par mon amour indestructible pour mon mari et pour ce qu'il a créé. Je pense aussi en ce moment à un autre portrait qui, comme le mien, a échappé miraculeusement à l'incendie et ceci parce que sa propriétaire, lady Shelfield, a refusé de le prêter pour l'exposition !

— Ce n'est pas possible ! Elle tenait tellement à sa présence chez elle qu'elle ne voulait pas le voir s'absenter de son domicile, ne serait-ce que pour un mois ?

— Ce n'est pas tout à fait cela. J'aurais été très heureuse qu'il en fût ainsi pour motiver le refus mais, dans la réalité, lady Shelfield n'a vu dans son portrait — où la ressemblance était hallucinante — qu'un moyen de conserver, malgré quelques petites séparations inévitables, son amant perpétuellement en contact avec elle ! Mais oui, elle estimait qu'à défaut de sa propre présence auprès de ce beau garçon qui réside à Florence, la seule vision du portrait peint par Serge suffirait pour maintenir la flamme d'amour qui brûlait entre eux ! Et le portrait s'en est allé dans une propriété de Fiesole... Ce refus de l'honorable lady m'a un peu chagrinée, je l'avoue, mais enfin, je trouve assez flatteur pour la mémoire de Serge que l'un de ses portraits soit à Florence, cette cité de l'Art par excellence où se

trouvent déjà réunies depuis des siècles les œuvres des plus grands maîtres...

— Vous avez raison : c'est là un très grand honneur pour Serge, et mérité !

— Quant aux autres toiles épargnées, elles peuvent bien rester là où elles se trouvent, c'est-à-dire chez leurs acquéreurs qui ont dû réaliser, eux aussi, en apprenant l'incendie et le montant des indemnités touchées par les victimes, que le portrait qu'ils possèdent a une grosse valeur. Ainsi, même disparu, Serge Wyra voit encore s'intensifier le succès qu'il a connu de son vivant. N'est-ce pas merveilleux ?

— Vous avez su être et resterez toujours pour lui la plus admirable des épouses ! Mais je pense tout à coup à quelque chose : ne serait-ce pas inouï qu'à la suite de cette brusque revalorisation de l'œuvre de votre mari, messieurs les experts ou spécialistes du commerce de tableaux se lancent dans l'une de ces spéculations dont ils ont le secret ?

— Ce serait prodigieux et j'en connais un qui s'amuserait beaucoup en voyant ces manœuvres de là où il se trouve maintenant : Serge !

— Je me l'imagine aussi, souriant et vous chuchotant à l'oreille : *Merci, ma gentille Christiane... Toi, au moins, tu défends ma mémoire parce que tu as tout compris ! Moi aussi, tu sais, je continue à t'aimer !*

— Taisez-vous ! Vous allez me faire pleurer et je dois rester forte.

— Je sais maintenant que vous l'êtes : c'est pourquoi je vais vous quitter. Hélas, oui ! Il y a toujours des malades qui m'attendent...

— Vous n'arrêterez donc jamais de les soigner ?

— Je suis un peu comme Serge. Lui non plus ne cessait pas de peindre et, comme lui, peut-être m'écroulerai-je aussi à la tâche ? Quelle plus belle fin peut-on souhaiter pour disparaître ?

— Vous avez raison : aucune !

Après son départ, elle resta songeuse. Était-ce le fait de la présence du portrait ou simplement le cadre intime du boudoir, c'était toujours en cet endroit qu'elle prenait le temps de réfléchir et de penser à mille choses...

À cet instant, ses pensées étaient assez étranges. Elle se disait : « Ce cher docteur est comme tous les autres qui ne manqueront pas un jour, dès que j'aurai dit à Fatima de rouvrir ma porte, de venir me rendre visite — eux aussi — pour me faire de nouvelles condoléances au sujet de l'incendie... Deux séries de condoléances à quelques mois d'intervalle, c'est vraiment trop ! Et aucun d'eux, comme le docteur, comme les enquêteurs qui doivent être en train de perdre leur temps à fouiller dans les débris de l'exposition, comme les assureurs qui sont sûrement très ennuyés à l'idée d'avoir à payer de fortes indemnisations, ne découvrira la vérité ni comment les choses se sont exactement passées... Il n'y a que toi, Serge, mon confident secret de l'au-delà, qui es au courant de la vérité parce que tu vois tout maintenant de là où tu es... Mon devoir d'épouse n'était-il pas de continuer à rester ta complice et je sais que tu es heureux de constater que la qualité de ton talent ne peut plus être mise en doute depuis que j'ai réussi à faire tripler la valeur commerciale de tes œuvres ! Ce n'est pas à toi que je peux cacher que, s'il y a eu cet incendie qui vient de ravager les trois pièces du musée où j'avais obtenu que l'on exposât cent de tes meilleures toiles, c'est uniquement parce que ton épouse l'a voulu ! Ce n'est pas toi — qui t'en moques à présent et qui as eu bien raison de profiter de toutes ces femmes ! — que j'ai voulu châtier mais ces salopes qui n'ont cédé à ton désir que pour avoir l'honneur d'être peintes par un Serge Wyra ! Leur portrait signé par toi satisfaisait leur orgueil et celui de leurs imbéciles d'époux ou d'amants ! Il fallait aussi les punir de s'être moquées de moi qui ai été la seule à t'aimer sincèrement... Bien sûr, il est probable que, dans la centaine de celles dont les portraits ont flambé, quelques-unes n'aient pas couché avec toi. Mais, ayant appris à mieux te connaître depuis que tu m'as quittée, avoue qu'elles ont dû être plutôt rares, celles-là ? Et puis, tant pis ! Je n'ai pas eu le temps en trois mois de faire la discrimination : dans les guerres — n'en fût-ce pas une entre elles et moi ? — il y a toujours des innocents qui trinquent... Dans notre cas ce furent uniquement les innocentes qui ont payé pour les coupables ! Cela rétablit une sorte d'équilibre dans ma vengeance... Tu ne m'en veux pas, n'est-ce pas, d'avoir agi ainsi ? Je revois très bien comment les choses se sont passées quand j'ai convoqué d'ici par téléphone l'électricien, ce Pierre Dermot, qui m'avait affirmé, l'après-midi où je m'étais donné la peine de rendre visite à sa stupide épouse que tu avais surnommée *Anja*, être un grand spécialiste de l'éclairage de tableaux ! C'est comme si j'entendais encore en ce moment ma communication téléphonique avec lui... »

— Allô ? Monsieur Pierre Dermot ? Ici madame Serge Wyra...

Votre ravissante épouse est-elle toujours en bonne santé ? Tant mieux !... Monsieur Dermot, si je vous appelle, c'est parce que j'ai beaucoup réfléchi à ce que vous m'avez dit l'autre jour quand nous avons fait connaissance... Vous m'avez expliqué alors que, si vous en aviez le temps, vous aimeriez m'aider pour la préparation de mon exposition en vous occupant tout particulièrement de l'éclairage propre à chaque tableau présenté et vous m'avez très judicieusement dit que l'on ne savait jamais, aussi bien dans les galeries que dans les musées ou même chez les particuliers, mettre un tableau suffisamment en valeur pour qu'il rayonne de tout son éclat... Vous aviez parfaitement raison. C'est pourquoi je fais appel à vos bons offices. Sachant aussi que le temps, c'est de l'argent, je tiens à vous informer tout de suite que je suis prête à vous payer le prix que vous me demanderez pour m'apporter votre précieuse collaboration. Mais, comme ce temps presse également si nous voulons que l'exposition soit enfin prête pour octobre, je vous demande d'avoir l'extrême obligeance, si mon offre vous intéresse, de venir me voir le plus tôt possible chez moi où je vous attends... Voici mon adresse et mon numéro de téléphone... Vous avez bien noté ? Quand venez-vous ? Voulez-vous demain à quatorze heures ? Si cela ne la vexe pas — et elle aurait le plus grand tort ! — je vous demande de venir sans votre épouse : ce n'est pas que sa présence puisse nous gêner en quoi que ce soit, mais je crois que vous et moi ferons un travail beaucoup plus utile et gagnerons surtout du temps si notre conversation se limite strictement aux problèmes techniques... Vous êtes d'accord avec moi sur ce point ?... Il faudra bien aussi que l'un de vous deux reste au magasin pour s'occuper de la clientèle... Donc tout sera très bien ainsi ! Je vous dis : à demain...

À quatorze heures — il prouvait en cela qu'il était un homme ponctuel — Pierre Dermot était introduit par Fatima dans le boudoir de Christiane qui le trouva encore plus rouquin et plus laid que la première fois où la blonde Anja lui avait annoncé, dans l'appartement juché au-dessus du magasin, qu'elle allait voir l'un des plus beaux hommes qu'elle ait jamais rencontrés ! Mais cette apparence physique n'avait plus aucune importance pour ce qu'elle allait demander à son visiteur qui devait bien connaître son métier puisqu'il lui en avait parlé avec tant d'enthousiasme !

— Cher monsieur Dermot, j'ai besoin de vous pour deux travaux d'électricité assez différents dans les trois salles contiguës du musée prévues pour contenir, comme va l'expliquer la publicité considérable annonçant l'événement, CENT FEMMES VUES PAR SERGE WYRA parmi lesquelles se trouvera, bien entendu, votre épouse... Le premier travail consistera à installer un circuit spécial destiné à alimenter tous les spots que vous jugerez utile de placer à

vosre guise pour éclairer au mieux chaque portrait. Pour ce travail, qui ne peut être fait que par un véritable artiste, je me fie entièrement à votre compétence et surtout à votre bon goût qui m'ont paru des plus sûrs quand j'ai eu le plaisir de juger comment, après avoir fermé vos rideaux, vous aviez réussi à créer une lumière extraordinaire sur le portrait de M^{me} Dermot... Il est très possible que vous jugiez indispensable que deux ou trois spots soient utilisés pour un même portrait : c'est dire qu'il ne faudra pas économiser ! L'ensemble doit être sublime... Je suis prête à payer le prix qu'il faudra, aussi bien pour acquérir le matériel nécessaire que pour le temps passé par vous à agencer le tout et enfin en récompense de vos idées qui — ce serait le cas de le dire si je ne craignais de faire un mauvais jeu de mots ! — ne pourront qu'être lumineuses ! Combien demandez-vous pour ce premier travail ?

— Mon Dieu, madame, il m'est impossible de vous répondre comme ça... Tout dépendra des dimensions de chaque portrait et de celles de ces trois salles où vous me dites qu'ils seront présentés... Vous comptez tous les accrocher au mur ?

— Évidemment, comme cela se fait dans n'importe quel musée !

— Je disais cela parce que je pensais que quelques-uns de ces portraits, que vous estimeriez être d'une qualité plus rare ou que vous désireriez voir détachés de l'ensemble, pourraient être présentés sur des chevalets : ce qui ne manquerait pas de créer une certaine note d'originalité...

— Je n'en vois qu'un seul, dans toute l'œuvre de mon mari, qui pourrait mériter pareil honneur : celui-ci...

Elle désigna son portrait devant lequel l'électricien fut bien contraint de faire mine de s'extasier, alors qu'il lui était complètement indifférent, en s'exclamant :

— En effet c'est une grande réussite !

— C'est l'avis de tout le monde mais on ne le verra même pas sur un chevalet à l'exposition puisqu'il n'y sera pas !

— Comment ? Vous ne voulez pas que votre portrait soit admiré comme les autres ?

— Je tiens à ce qu'il reste ici... Il représente pour moi des souvenirs trop intimes et trop personnels... Sachez qu'il n'a jamais été commercialisé puisque c'est un cadeau que m'a fait mon mari au moment de notre mariage...

N'osant pas ajouter : « C'est d'ailleurs ce qui s'est également

passé pour le portrait de votre épouse qui ne l'a payé qu'en nature... La seule différence vient de ce que Serge n'a jamais eu l'intention de l'épouser ! Pour lui ce fut plutôt un cadeau de rupture... » Elle enchaîna :

— Vous pouvez remarquer que les dimensions de cette toile sont les mêmes que celles du portrait de M^{me} Dermot... Tous ceux qui seront exposés, à l'exception cependant d'un seul qui est beaucoup plus grand — 2,10 m de haut sur 1,30 m de large — et qu'il faudra quand même bien caser quelque part dans l'une des salles, ont ces dimensions. C'était le gabarit cher à mon mari. Je vous dis cela pour répondre déjà en partie à vos remarques de tout à l'heure.

— Pour le « grand » dont vous venez de parler, il faudra au moins trois spots !

— Quant aux salles du musée, je propose que nous y fassions tout de suite un saut : ce qui nous ferait gagner du temps. Je suis bien décidée à ne vous lâcher que lorsque nous nous serons mis d'accord sur tout, y compris sur le point financier ! Ce ne sera pas long : mon chauffeur et ma voiture attendent devant la porte pour nous mener là-bas. Ensuite, quand vous vous serez bien rendu compte des dimensions de l'emplacement où l'exposition aura lieu, nous reviendrons ici poursuivre cet entretien.

Ce qui fut fait. Une heure plus tard, après s'être rendus au musée où ils avaient été accueillis par un homme affable qui se disait le « conservateur adjoint » mais qui avait plutôt l'air d'un gardien-chef évolué, la veuve de Serge et l'époux d'*Anja* se retrouvèrent dans le boudoir sous le portrait de la dame en robe gris perle qui continuait à les observer.

— Alors ? Maintenant que vous avez pu vous faire une première idée, cher monsieur Dermot, qu'est-ce que vous me demandez approximativement pour ce premier travail ?

— Vous savez, madame Wyra, tout ce qui touche à l'électricité revient assez cher... Même en louant des spots — ce qui serait la meilleure solution puisque, après l'exposition, vous ne sauriez plus qu'en faire — disons que ça pourrait aller dans les trente-cinq mille...

— Disons cinquante et n'en parlons plus... Êtes-vous d'accord ?

— Si je le suis ? À ce prix-là, madame, je vous garantis de faire un boulot de tout premier ordre !

— J'en suis persuadée !

— Vous m'avez parlé d'un deuxième travail... De quoi s'agit-il ?

— Chaque chose en son temps ! Nous y reviendrons tout à l'heure quand nous aurons d'abord réglé cette première affaire... Ce qui sera très simple : je vais immédiatement, sur ce secrétaire, rédiger une lettre de quelques lignes dans laquelle je vous confirme être d'accord sur le montant de vos travaux et j'y joindrai un chèque de la moitié de la somme prévue, soit vingt-cinq mille, en à-valoir. Vous toucherez le solde par un deuxième chèque quand tout sera en place au musée et lorsque votre système d'éclairage fonctionnera parfaitement, ceci cinq jours au moins avant l'ouverture de l'exposition. Ce qui vous laissera toutes les possibilités de régler minutieusement vos rayons lumineux puisque j'ai obtenu des propriétaires des tableaux que la totalité des cent toiles soit apportée au musée par des commissionnaires spécialisés dans le transport d'objets d'art, que j'ai moi-même choisis, dix jours pleins avant l'ouverture. Vous aurez donc, dès que nous aurons réparti et accroché les différents portraits dans les salles en nous concertant pour que les couleurs des uns ne nuisent pas à celles des autres, cinq jours et cinq nuits pour mettre au point vos éclairages.

— Ce sera suffisant, d'autant plus que je me ferai accompagner par un ou deux camarades de métier.

— Je préférerais que vous fassiez ce travail tout seul... Je ne veux aucun intrus dans la préparation de l'exposition ! Vous comprendrez pourquoi quand nous en viendrons au deuxième travail... Pour le moment, vous restez tranquillement assis dans ce fauteuil pendant que j'écris la lettre et que je libelle le chèque. Vous pouvez fumer si cela vous fait plaisir : ça ne me gênera nullement.

— Je ne fume pas, madame.

— Vous avez mille fois raison. Serge était comme vous : combien de fois ne l'ai-je pas entendu protester contre les gens qui fumaient en regardant ses portraits... Il disait que la fumée est non seulement un poison pour les hommes mais aussi pour la peinture qu'elle recouvre peu à peu d'une pellicule de crasse qui ternit l'éclat d'une toile... Désirez-vous boire quelque chose ?

— Oh non ! Jamais pendant les heures de travail, ni entre les repas.

—Décidément, vous avez toutes les qualités... Je comprends très bien qu'*Anja* vous ait épousé !

Quand elle eut fini d'écrire, elle tendit la lettre et le chèque signés à son visiteur :

— Voilà qui est fait... Maintenant, c'est vous qui allez me remplacer à ce secrétaire pour rédiger à votre tour une petite lettre que vous signerez et où vous direz simplement qu'après avoir pris connaissance des termes de la mienne, datée d'aujourd'hui, vous êtes entièrement d'accord sur leur teneur et que vous m'accusez réception du premier chèque. Ensuite, dès que vous serez rentré chez vous, vous établirez un devis, sur papier portant cet en-tête de votre magasin que j'aime beaucoup : TOUT PAR L'ÉLECTRICITÉ ! Devis dont les détails correspondront à notre accord financier global. Ainsi, tout sera en règle. Nous vivons, hélas, à une époque où le fisc passe son temps à nous réclamer des factures ! Aussi bien vous que moi, il faut donc que nous lui fassions plaisir de temps en temps...

— C'est, je ne vous le cache pas, le point qui m'ennuie le plus dans cette affaire... C'est vrai : vous payez royalement mon travail et il va me falloir en abandonner une bonne partie au Trésor public alors que ça m'arrangerait beaucoup mieux d'utiliser ces cinquante mille francs pour finir de rembourser le crédit dont j'ai eu besoin pour acheter mon fonds de commerce !

— Je comprends tellement bien vos ennuis que je vais essayer, en vous parlant de la deuxième installation électrique dont j'ai besoin, de trouver un moyen qui vous permettrait de les résoudre sans tarder et au plus tard quand l'exposition ouvrira ses portes.

— Je vous écoute.

— Voilà... Je dois vous confier que ce que je vais vous dire est un peu délicat et que cette seconde affaire ne sera réalisable que si vous me jurez sur votre honneur d'homme — et c'est très sérieux l'honneur d'un homme, monsieur Dermot ! — que vous ne parlerez de mon projet à âme qui vive, pas même à votre épouse ! Ce n'est pas que je mette en doute sa discrétion mais enfin, vous connaissez les femmes... À quelques rares exceptions près, auxquelles je me flatte d'appartenir, elles se laissent rapidement entraîner à bavarder quand elles rencontrent leurs amies et savent rarement tenir leurs langues ! Un manque de discrétion d'*Anja* serait d'autant plus maladroit que je pense avoir la possibilité de vous payer intégralement en liquide, et de la main à la main, la somme que vous me demanderiez pour exécuter ce deuxième travail qui, j'en suis sûre, devrait être beaucoup moins compliqué que le premier ! La seule difficulté dans son exécution viendra précisément de la discrétion avec laquelle il devra être fait... Et comme il doit être pratiquement réalisé en même temps que le premier, il me paraît préférable que vous ne fassiez appel à aucun collaborateur pour que vous puissiez rester seul dans ce secret...

— J'avoue, madame Wyrä, que vous m'intriguez...

— Sachez aussi que je serai disposée à vous régler pour ce second travail une somme de cent mille francs, soit le double de celle que nous venons de fixer pour le premier.

— Cent mille en liquide ?

— Cent mille... Maintenant, asseyez-vous pour rédiger votre réponse à la lettre que je viens de vous remettre. Dès que ce sera fini, nous passerons à la deuxième affaire...

Après qu'il lui eut remis la lettre d'accord prévue, elle l'enferma à clé dans un tiroir du secrétaire en lui conseillant :

— Et vous, mettez la mienne dans votre portefeuille avec le chèque que vous n'aurez qu'à porter demain matin à votre banque... Bien entendu, cette lettre, le chèque, le devis que vous allez m'envoyer sous vingt-quatre heures ainsi que le deuxième chèque que je vous remettrai, comme prévu, quand tout le système d'éclairage fonctionnera au musée, tout cela, vous pouvez, vous devez même le montrer à votre épouse ! Elle sera comblée de joie et de fierté dès ce soir, quand vous lui apprendrez que vous êtes tout à fait capable d'enlever un bon contrat ! Ce sera là ce que nous appellerons la partie « officielle » de notre collaboration et celle-ci — précisément pour qu'on ne découvre pas l'autre qui sera secrète — ne devra nullement être cachée. Ainsi le fisc sera très content et tout ira bien pour vous. Par contre, sur les cent mille de la deuxième affaire, comme il n'y aura ni accord écrit ni aucun devis, vous n'aurez rien à déclarer ! Vous conserverez tout pour vous.

— Mais... ma femme ?

— Il faudra vous débrouiller pour planquer ou pour placer cet argent sans qu'elle le sache ni surtout comment vous l'avez gagné. Êtes-vous un homme, oui ou non ? Vous n'avez qu'à prendre exemple sur Serge : il m'adorait et pourtant il ne m'a jamais révélé ce qu'il a fait de tout l'argent qu'il a gagné en vendant ses tableaux... Je ne lui en ai pas voulu pour cela puisque je le sentais heureux ! *Anja* agira de la même façon avec vous parce qu'elle vous aime ! Sous quel régime êtes-vous mariés ?

— Séparation de biens.

— Ce sera donc très facile pour vous d'agir comme je viens de vous le conseiller. Je me souviens que, quand j'avais vu votre femme, elle m'avait confié que vous pensiez sérieusement tous les deux à avoir un enfant. Eh bien, maintenant que vos affaires vont très bien s'arranger, ça va être le moment de le faire. Le jour où votre femme sera enceinte, ça l'occupera et elle ne pensera même pas à vous demander d'où vous vient l'argent qui vous permet de la choyer ! Vous

m'avez compris ?

— Oui, madame Wyra. Je ferai ce que vous me conseillez : je ne lui dirai pas un mot des cent mille francs supplémentaires... Mais il faudrait m'expliquer maintenant ce que vous désirez que je fasse pour ce prix-là ?

— J'aime, monsieur Dermot, travailler avec les gens courageux et intelligents : deux qualités que vous avez... Venons-en au fait. Vous m'avez bien avoué, n'est-ce pas, quand j'ai été vous rendre visite, que vous détestiez le portrait que mon mari avait peint de votre femme ?

— C'est la vérité.

— Que diriez-vous si ce portrait disparaissait brusquement de votre vie avec en échange — pour indemnisation personnelle de cette perte que vous ne regretterez cependant pas ! — ces cent mille francs dont je viens de vous parler ? Somme dont une infime partie vous permettrait déjà de régler à cet ami — dont vous m'aviez parlé avec enthousiasme et qui, selon vous, peint tellement bien ! — le montant du nouveau portrait d'*Anja*, destiné à remplacer le premier dans votre salon... À moins, et c'est très possible, que votre ami ne soit qu'un amateur et non pas un professionnel comme mon mari qui avait l'habitude de se faire payer. Un ami amateur, ça doit pouvoir faire cadeau de ses toiles ?

— Ernest ? Avec lui ce sera sûrement le cas ! C'est un vieux pote... En échange de son portrait d'*Anja*, je transformerai l'éclairage de son appartement qui n'est pas fameux !

— Il en sera ravi ! Eh bien, j'ai le plaisir de vous annoncer que le premier portrait de votre épouse va brûler en même temps que quatre-vingt-dix-neuf autres toiles peintes par Serge Wyra, et tout ceci en une ou deux heures tout au plus, grâce à vos bons offices et à vos connaissances techniques que j'ai tout lieu de croire excellentes.

» ... Autrement dit, en même temps que vous installerez vos fameux spots dans les trois salles du musée, il vous faudra prévoir un système de court-circuit capable de faire jaillir une grosse étincelle qui déclenchera instantanément un magnifique incendie qui brûlera à son tour les cent portraits exposés dans les trois salles et parmi lesquels se trouvera, évidemment, celui d'*Anja*... Opération expresse offrant le double avantage de vous débarrasser d'une œuvre dont la présence vous incommode sérieusement à votre domicile tout en vous réservant un merveilleux alibi ! Qui pourra croire, s'il y a une enquête — et il y en aura une, n'en doutez pas ! —, que l'auteur de ce magistral incendie n'est autre que l'époux de cette ravissante blonde qui se

trouvait sur l'un des portraits ? Je n'ai encore jamais entendu parler d'un homme qui faisait disparaître sa femme de cette façon ! Ce sera d'autant plus réussi que, dans la réalité qui suivra, vous conserverez auprès de vous le modèle bien vivant et de plus en plus amoureux de ce mari qui aura su, par son seul travail, lui apporter cette tranquillité et ce bien-être dont elle avait tant besoin pour mettre au monde, dans les meilleures conditions possible, l'enfant tellement désiré ! Qu'est-ce que vous pensez de mon idée, monsieur Dermot ?

Pétrifié de stupeur, l'électricien la regarda pendant une bonne demi-minute avec une bouche encore plus largement ouverte que le jour où il l'avait vue pour la première fois dans son petit appartement surplombant le magasin. Et, comme Christiane savait que les trop longs silences sont rarement un signe d'assentiment, elle sortit d'un autre tiroir de son secrétaire une liasse de billets tout neufs, semblant venir directement de la Banque de France, qu'elle tendit à son visiteur en expliquant :

— Voici la moitié de la somme prévue pour ce deuxième travail, soit cinquante mille francs en liquide qui ne laisseront aucune trace puisque je ne vous demande pas de reçu. Ce qui fait que vous ressortirez tout à l'heure de chez moi, nanti de deux viatiques : l'un *officiel* représenté par un chèque barré de vingt-cinq mille francs et l'autre *anonyme* incarné par ces billets que vous prendrez bien soin de cacher à votre épouse. N'oubliez jamais que, par son essence même, la femme est toujours trop curieuse ! Le solde liquide, soit cinquante mille autres francs en bons billets, vous sera remis par moi, ici même, dès que l'incendie se sera produit et que tout ce que je désire voir disparaître aura brûlé... Comme j'ai la conviction qu'il sera plus judicieux d'établir un système de contact déclenchant l'incendie en pleine nuit, pour que l'alerte ne soit donnée que le plus tard possible et que les secours soient assez longs à arriver, je pense que le mieux serait pour vous de venir ici, chez moi, chercher le solde de votre dû après l'incendie, de bonne heure le matin. Disons, si cela vous convient, vers sept heures, dès que j'aurai appris, par le journal radiophonique, que tout s'est effectivement très bien passé... Je vous attendrai. Ma servante portugaise ne pourra pas vous voir puisqu'elle ne prend son service qu'à huit heures. Ce ne sera qu'après que vous serez reparti de chez moi avec votre argent que je téléphonerai peut-être à un ou deux amis pour leur annoncer la terrible nouvelle que je serai censée avoir apprise par la radio.. Et le tour sera joué !

— Que dire à ma femme quand je rentrerai chez moi aussi tard ou plutôt aussi tôt ?

— Cette nuit-là, il vous faudra avoir le courage de ne pas

beaucoup dormir à moins — et ce serait l'idéal — que vous n'inventiez un système automatique permettant au court-circuit de se produire, sans que vous ayez à intervenir directement, ceci à une heure bien précise de la nuit : vers deux ou trois heures, par exemple... Est-ce possible ?

— On peut tout faire avec l'électricité et il y a longtemps que ces mises à feu à retardement ont été inventées ! Ce n'est qu'une question de minuterie à mettre au point en prévoyant cependant que ce mécanisme lui-même soit détruit dès que l'incendie commence... Comme cela, il ne reste aucune trace et on finit par attribuer la cause du sinistre à la malchance plutôt qu'à la malveillance.

— C'est exactement ce que nous souhaitons ! Cela vous permettra aussi de quitter le musée normalement, la veille de l'incendie, à l'heure de sa fermeture habituelle, après avoir pris bien soin de procéder à vos derniers essais d'éclairage en présence du ou des gardiens qui, tout en étant émerveillés, seront les meilleurs témoins de votre départ... Ensuite, vous n'aurez qu'à rentrer paisiblement chez vous où vous annoncerez, pendant le dîner, à votre petite femme que vous serez contraint de vous lever le lendemain matin à six heures pour retourner au musée où il vous reste encore quelques vérifications importantes à faire... Et vous viendrez tout simplement ici recevoir le solde de votre manne. Après, si cela vous intéresse, vous pourrez très bien vous rendre au musée pour y savourer la parfaite réussite de votre excellent travail.

— Je n'irai certainement pas ! Ça me dégoûterait trop ! Quant à raconter une histoire le matin à ma femme, ce ne sera pas nécessaire : elle et moi sommes très matinaux... Nous nous levons toujours à six heures : il le faut pour le magasin qui ouvre à huit. C'est le moment, avec le soir après dix-huit heures, où le chiffre d'affaires est le meilleur : les gens viennent faire leurs achats avant de se rendre à leur travail de bureau.

— Écoutez-vous la radio le matin ?

— Moi oui, en me rasant dans le cabinet de toilette, mais jamais ma femme qui déteste la radio et qui préfère préparer le petit déjeuner dans la cuisine.

— Donc, même si vous apprenez la nouvelle de l'incendie par la radio, inutile d'en parler à *Anja* ! Elle la saura bien assez tôt dans le courant de la matinée par les clients du magasin... Mais, à propos, ne m'aviez-vous pas dit qu'il était dans vos intentions ce jour-là de fermer boutique en expliquant par une pancarte, placée dans l'une de vos vitrines, la raison de cette fermeture ? Je crois même me

souvenir du texte que votre femme avait prévu : *Fermé exceptionnellement pour cause d'exposition du portrait de l'épouse du propriétaire à...*

— C'est vrai que nous voulions le faire... Seulement, nous n'aurions fermé que l'après-midi pour pouvoir nous rendre à l'inauguration. Le matin, nous aurions laissé le magasin ouvert : la recette d'une demi-journée, ça ne doit pas être négligé !

— Vous agirez exactement comme si vous ignoriez tout de l'incendie, ce qui sera d'ailleurs le cas de votre femme. Vous auriez même intérêt à placer la pancarte dans la vitrine deux ou trois jours avant la date prévue pour l'inauguration de l'exposition en modifiant légèrement son texte : *La maison sera fermée exceptionnellement l'après-midi du... pour cause d'exposition du portrait de l'épouse du propriétaire à...* Comme cela tous vos clients qui apprendront la nouvelle de l'incendie par les informations radiophoniques se précipiteront dans votre magasin pour vous annoncer la triste nouvelle et vous demanderont si vous fermez quand même l'après-midi.

— *Anja* va être consternée !

— Vous aussi ferez semblant de l'être, sinon votre femme ne comprendrait pas... Et vous la consolerez en lui faisant valoir que les choses auraient pu être pires si vous n'aviez pas été payé ! Mais puisque vous aurez touché les cinquante mille francs « officiels » — n'ai-je pas pris soin de prévoir dans notre lettre-accord que le solde de l'argent dû par moi, selon votre devis, serait versé au plus tard cinq jours avant l'ouverture de l'exposition ? —, elle devrait se faire une raison... Quant au portrait, étant donné la police d'assurance souscrite, vous allez toucher trois fois le prix qu'il valait ! Ne sera-ce pas tout bénéfice pour vous puisque votre épouse ne l'a même pas payé et que Serge lui en a fait cadeau avec le cadre ? N'oubliez pas que le jour où je vous ai dit que, finalement, je décidais d'inclure ce portrait dans l'exposition, c'est moi-même qui ai fixé l'estimation de son prix pour les assureurs comme si votre femme avait effectivement acheté ce portrait ! Et je me souviens très bien d'avoir fait certifier ce jour-là par *Anja* que son portrait lui avait coûté, à l'époque où il avait été fait, vingt-cinq mille francs... Alors, vous vous rendez compte : avec l'estimation triplée aujourd'hui, ça va vous rapporter encore soixante-quinze mille francs ! Cher monsieur Dermot, cet incendie providentiel va se révéler être pour vous la fortune !

— Je ne dis pas, madame Wyrä, mais c'est quand même très grave ce que vous me demandez là ! Et s'il y avait des brûlés dans l'incendie ?

— Il n'y a aucune chance qu'il y en ait puisque, le musée étant fermé tous les jours de dix-neuf à dix heures le lendemain, il n'y a personne dedans !

— Mais les gardiens ?

— Ce sont deux vieux bonshommes dont les uniformes sont ornés des médailles des grands invalides et qui se tiennent dans une pièce située près de l'entrée du musée et très éloignée des trois salles où seront « nos » portraits... Ce doit même être tout juste s'ils ont le courage de faire chacun une ronde par nuit ! Pendant les cinq jours que vous mettrez à procéder à l'installation de vos éclairages, vous prendrez également soin de vérifier qu'il n'existe pas dans les trois salles utilisées un système de sonnette d'alarme se mettant immédiatement en action en cas d'incendie ou de tentative de vol. Si c'est le cas, rien ne sera plus facile, la veille de la nuit fixée pour l'incendie, que de couper certains fils pour que ces sonnettes restent muettes.

— Et qui remboursera les propriétaires des autres portraits ?

— Tous sont aussi bien assurés que vous et certains d'entre eux, auxquels mon mari a fait payer un prix exorbitant son travail, toucheront des indemnités considérables ! Donc, vous voyez : cette seconde activité assez spéciale que je vous demande n'aura rien de criminel puisque personne ne sera lésé !

— Et les murs des salles du musée ?

— Vous pensez bien que tout ce bâtiment est assuré depuis sa construction ! Le seul tort, qui pourrait être considéré réel, serait celui que l'anéantissement de ces portraits porterait à la mémoire de mon mari mais comme, par voie de conséquence, je suis sa légataire universelle, ce n'est pas moi qui porterai plainte ! Contre qui d'ailleurs ? Contre moi-même ou contre vous, mon complice ? Il ne saurait en être question car, aussi bien vous que moi, nous sortirons comblés de cette affaire... Vous, avec vos millions de centimes gagnés rapidement et moi, avec l'assouvissement de ma juste rancune.

— Précisément, madame Wyra, pourrais-je savoir pourquoi vous avez pris l'étrange décision de faire brûler tous ces portraits ?

— Parce que, comme pour vous celui de votre femme, ils me déplaisent tous ! Dites-vous bien que pour moi chacun de ces portraits, sans exception, ressemble à une blessure qui m'aurait été faite personnellement !

— Tout de même pas celui d'Anja ?

Elle préféra éluder la réponse en continuant :

— Quand on a été blessée à ce point, monsieur Dermot, il est tout à fait normal que l'on se venge ! Œil pour œil, dent pour dent !

— Mais vous croyez vraiment, puisqu'ils vont toucher des compagnies d'assurances de telles indemnisations, que les propriétaires des portraits se sentiront blessés à leur tour ?

— Les cent femmes peintes, sûrement ! Dans leur orgueil... C'est inguérissable, une blessure d'orgueil ! Vous ne vous doutez pas comme ce doit être vexant, quand on s'attend à briller dans une exposition de portraits très parisienne et que l'on a pris bien soin d'en avertir toutes ses amies ou ses relations mondaines, de ne pas s'y trouver parce qu'il ne reste brusquement plus rien de toutes les heures de pose que l'on a passées, pendant des semaines et des mois parfois, dans un atelier... ou ailleurs ! Et ceci uniquement parce que l'on n'avait pour seule ambition que de se croire immortalisée sur une toile grâce au peintre le plus en vogue ! Eh bien, à l'avenir, toutes ces dames n'auront qu'à s'adresser à d'autres portraitistes pour qu'ils refassent leurs portraits ! Mais, d'ici qu'elles trouvent un nouveau Serge Wyra ! Ce sera à ce moment qu'elles commenceront à l'apprécier pour son véritable talent qui était celui de peindre et non pas pour autre chose ! Maintenant, prenez cet argent, monsieur Dermot, et sauvez-vous !

Alors qu'il enfouissait la liasse dans sa poche, elle ajouta :

— Surtout n'ayez plus aucun scrupule et sachez rester discret sur ce sujet pendant toute votre vie ! S'il vous arrivait un jour — mais disons beaucoup plus tard ! — de faire de vagues confidences à qui que ce soit au sujet de notre deuxième accord, ce serait une double erreur de votre part... D'abord, si l'on venait m'interroger à ce sujet, je répondrais que c'est faux et que vous mentez uniquement pour camoufler que vous n'êtes même pas un grand artiste mais un tout petit électricien qui s'est révélé incapable de faire une installation d'éclairage correcte ! Et, je présenterais pour preuve à l'appui l'accord officiel, que vous venez de contresigner, prouvant que je ne vous ai commandé qu'un travail des plus réguliers et des plus normaux. De plus, que pourrez-vous opposer à mes assertions puisque je serai en possession du devis établi par vos soins et que votre banque aura encaissé les deux chèques officiels ? Ensuite, monsieur Dermot, si vous vous permettiez d'agir ainsi, vous devez bien vous douter que j'ai les moyens de trouver quelqu'un qui saura vous régler rapidement votre compte ainsi que celui de votre femme !

— Je ne veux pas qu'*Anja* soit mêlée en quoi que ce soit à cette affaire !

— Moi non plus ! Et pourtant... Ne vous êtes-vous jamais demandé pourquoi un homme comme Serge lui avait fait cadeau de son portrait à une époque où elle n'avait pas un franc ni de mari comme vous pour payer éventuellement ? Eh bien, tout simplement parce qu'elle a couché avec lui ! Ce n'est pas plus mystérieux que cela et je le sais !

— Qui vous l'a dit ?

— Elle-même ! Vous aussi, vous le savez très bien malgré ce qu'elle m'a affirmé ! Seulement, vous ne pouvez rien lui reprocher puisque à cette époque vous ne la connaissiez pas encore ! Aussi avez-vous été dans l'obligation de vous taire quand elle a dit devant moi, l'autre jour, qu'elle avait ses raisons « personnelles » pour vouloir conserver le portrait... C'est pour cela que vous la laissez véritablement, cette toile, et que vous serez enchanté de l'aider à brûler au milieu des autres ! Ainsi, la hantise qui vous accable s'évanouira pour toujours ! Ce qui ne pourrait jamais se produire si le maudit portrait restait accroché, solitaire au-dessus du buffet de votre salon... *Anja* ne pardonnerait pas que ce soit vous-même qui l'enleviez, le vendiez ou le détruisiez ! Tandis que dans le lot incendié du musée, sa malencontreuse fin lui paraîtra plus grandiose et elle n'aura jamais l'idée de vous soupçonner... Vous verrez même qu'elle finira presque par être contente à l'idée qu'après tout ce portrait vous a rapporté à tous les deux beaucoup d'argent ! Ce sera un peu comme si elle — qui devait être très satisfaite, après s'être donnée à Serge, de pouvoir emporter le portrait en guise de paiement — se sentait enfin dédommée financièrement ! Voilà pourquoi, monsieur Dermot, vous ne lui parlerez jamais de notre accord secret et pourquoi vous serez aussi le maître d'œuvre de cet incendie ! Quand il n'y aura plus de portrait d'*Anja* peinte par Serge Wyra, vous sentant enfin libéré, vous lui ferez un très bel enfant ! Nous sommes pleinement d'accord ?

— Je constate que vous avez tout prévu...

— Il le fallait ! Depuis que mon veuvage a commencé, j'ai eu tout le temps de réfléchir dans ma solitude... Au revoir, monsieur Dermot. Nous nous retrouverons au musée quand, les cent portraits y étant arrivés, vous commencerez à vous occuper de régler leur éclairage...

C'était exactement ainsi que les choses s'étaient passées avec l'époux du petit modèle blond qui n'avait pas oublié de venir chercher la deuxième liasse de billets et avant que celle-ci n'appelle au téléphone le Dr Perrey. D'autres pensées vinrent à l'esprit de

Christiane. Et, parmi elles, une vision qu'elle regrettait de n'avoir pu connaître réellement mais qu'elle imaginait avec une véritable délectation : celle des deux heures pendant lesquelles les cent portraits avaient brûlé en pleine nuit... Cela avait dû être une prodigieuse fantasmagorie de voir toutes ces femmes peintes se tordre sous les flammes et fondre les unes après les autres ! Elle imaginait particulièrement le portrait de Raymonde, la responsable qui lui avait fait connaître Serge douze années plus tôt au cours d'un vernissage et qui — comme elle y était passée elle-même — n'avait plus eu qu'une idée : l'amener dans l'atelier du peintre pour qu'elle lui cède à son tour ! Seulement, les événements ne s'étaient pas du tout déroulés comme cette garce les avait prévus : Serge et Christiane étaient tombés amoureux l'un de l'autre et s'étaient mariés pour le meilleur et pour le pire ! Christiane, qui n'avait pas voulu revoir Raymonde pendant ces douze années qu'elle avait crues être son bonheur absolu, s'était réconciliée intentionnellement avec elle après la mort de Serge pour l'amener à prêter, elle aussi, son portrait à l'exposition... L'autre, flattée, était tombée dans le panneau... Depuis quatre jours, elle n'existait plus, la Raymonde tellement embellie par le talent de Serge ! Et, depuis, comme le modèle avait vieilli, il ne donnerait plus à aucun peintre l'envie de faire l'amour avec lui ! Il ne resterait qu'une Raymonde qui, lorsqu'elle serait encore plus âgée, ne pourrait pas dire à d'autres femmes plus jeunes : *Voilà exactement comment j'étais quand Serge Wyra m'a peinte...* Ce qui n'était absolument pas vrai ! Maintenant, tout le bluff serait bien fini.

Dans son imagination, Christiane voyait flamber aussi l'immense portrait de la brune *Carole*, épouse Martigué... Et cela l'amusait, la ravissait, de voir la longue robe jaune, moulant le corps, se faire lécher par les flammes pendant que le collier rarissime de perles noires se dégradait et perdait ses perles qui tombaient une à une dans le néant... Très vite, il ne resta plus rien des grands yeux noirs, du chignon d'impératrice et de la poitrine insolente. Celle qui aurait pu être une « Miss Monde » — et qui, finalement, n'avait été que l'épouse d'un « Monsieur Muscle » raté parce qu'il aimait trop s'empiffrer — n'était plus rien, elle non plus, malgré ses dimensions grâce auxquelles elle avait cru qu'on ne remarquerait que sa splendeur à l'exposition ! Même le cadre doré Second Empire n'était plus qu'un amas de cendres.

Et il en avait été ainsi pour ces cent femmes inutiles qui s'étaient figuré, parce qu'un Serge Wyra avait consenti à les peindre après avoir bénéficié de leurs faveurs, qu'elles étaient les vraies reines de Paris ! L'incendie avait tout nivelé en redonnant à chacune sa juste valeur.

Pendant les jours qui avaient suivi, les lettres s'étaient accumulées, apportant de nouvelles condoléances et de fausses marques d'amitié comme cela s'était déjà passé après le décès de Serge. Sa veuve n'y répondrait pas plus qu'elle ne l'avait fait la première fois. Parmi ces lettres, se trouvaient aussi, à peine déguisées sous de vagues formules de politesse, les réclamations de propriétaires des portraits demandant combien et surtout quand ils seraient indemnisés. Missives que Christiane transmettait aussitôt aux courtiers d'assurances dont c'était la profession de recevoir un pareil courrier.

Il y eut même — et peut-être fut-ce ce qui amena sur le visage de Christiane le sourire de satisfaction le plus cruel — quelques lettres de possesseurs d'autres portraits peints par Serge, que l'organisatrice n'avait pas trouvés dignes de figurer à l'exposition, qui proposaient quand même de prêter ces toiles pour que l'on puisse procéder à une deuxième exposition remplaçant celle qui n'avait pas pu avoir lieu ! Et naturellement, toutes ces offres étaient accompagnées de demandes de précisions pour savoir comment il faudrait s'y prendre pour assurer ce nouveau lot de laissés-pour-compte dans d'aussi bonnes conditions que pour le premier. Demandes qui étaient aussi pitoyables que réconfortantes : ne prouvaient-elles pas, comme l'avait prévu Christiane, que la cote de Serge Wyra avait sérieusement remonté ? Pour cela, il avait fallu créer l'incendie qui avait supprimé d'un seul coup une centaine de ses meilleures toiles ! Comme il en avait peint à peu près une cinquantaine de plus, celles-ci — même si elles étaient très moyennes — avaient pris de la valeur : n'est-ce pas la rareté plutôt que l'abondance d'une œuvre qui en fait le prix ?

Et voilà qu'un après-midi, alors qu'aucun appel téléphonique demandant un rendez-vous n'était venu, Fatima annonça à sa maîtresse qu'il y avait dans le vestibule un monsieur demandant si Madame consentirait à le recevoir.

— Mais pourquoi diable l'avez-vous laissé entrer ? Je vous ai interdit d'ouvrir la porte !

— Madame ne peut pas comprendre... Comme la dame mal habillée qui était venue, il y a quelques mois, huit jours à peine après la mort de Monsieur, ce visiteur avait l'air très malheureux sur le palier, derrière la porte ! Il a une petite voix — on dirait celle d'un enfant ! — qui geignait et qui disait presque en pleurant : *Je vous en supplie, ouvrez-moi ! Il faut absolument que je parle à M^{me} Wyra ! Je sais par la concierge qu'elle est là... C'est très important ! C'est tout mon bonheur qui en dépend...* Qu'est-ce que Madame aurait fait à ma place ?

— Je l'aurais laissé entrer, évidemment. Conduisez-le jusqu'ici.

Et, à sa stupeur, elle vit entrer dans son boudoir, suivant Fatima, Léon Martigué ! L'homme éléphanter, à la voix d'eunuque, qui dit en s'excusant :

— Je sais très bien à quel point ma visite doit vous paraître déplacée après ce qui vient encore de vous arriver... Décidément, on peut dire que vous n'avez pas de chance ! C'est vrai : après la mort de votre mari, l'incendie où ont brûlé ses plus belles toiles quelque temps après... Et, parmi elles, son chef-d'œuvre : le portrait de ma Caroline ! Je tiens à vous dire tout de suite qu'elle ne sait pas que je suis venu vous rendre visite. Je l'ai fait en cachette parce que je veux lui réserver une autre surprise...

— Je vous en prie, monsieur Martigué, ne restez pas debout ainsi. Vous êtes tellement colossal que vous me donnez presque le vertige ! Asseyez-vous dans cette bergère.

Quand il le fit, Christiane ressentit un sentiment de panique : la bergère, ce meuble charmant de son boudoir auquel elle tenait tant, résisterait-elle à un tel poids ? Le miracle se produisit : la bergère ne s'effondra pas.

— Je vous écoute, monsieur Martigué... Mais, avant tout, puisque vous venez de parler d'elle, donnez-moi des nouvelles de votre charmante épouse.

— Elle va très bien, chère madame... Et elle a même supporté beaucoup mieux que moi le coup de l'incendie !

Christiane se garda bien de répondre : « Ce que vous me dites ne me surprend pas du tout : votre Caroline m'a confié elle-même qu'elle détestait son portrait ! » Et elle préféra demander :

— Sincèrement, monsieur Martigué, ça vous a fait autant de peine que ça ?

— Vous ne pouvez pas savoir ! Je ne parle pas de la centaine de portraits qui s'y trouvaient et que je n'avais pas encore vus puisque l'inauguration devait avoir lieu quatre jours plus tard... Non, j'ai pensé seulement à celui de Caroline que les transporteurs étaient venus chercher quelques jours plus tôt, selon nos accords. Et je me faisais une joie de me rendre à cette inauguration en compagnie de ma femme ! Elle avait d'ailleurs commandé à cette intention une robe jaune qui était la réplique exacte de celle du portrait... Elle se serait coiffée avec un gros chignon, comme sur le portrait, et elle aurait mis le collier de perles noires, les boucles d'oreilles et le diamant noir que

j'avais été exprès lui chercher à la banque où nous laissons le tout à l'abri dans un coffre. Elle voulait rendre hommage à la mémoire de votre mari tout en vous faisant plaisir...

— Ce sont là de ces attentions charmantes qui ne m'étonnent pas d'elle ! Je me souviens de vous avoir déjà dit, quand j'ai eu le plaisir de vous rendre visite à Neuilly, que vous aviez une femme aussi belle qu'exquise !

— Vous vous rendez compte de l'effet que cela aurait fait, le jour de l'inauguration, de voir le modèle vivant devant le portrait ! Tous les visiteurs seraient restés médusés et la réclame aurait été énorme pour votre exposition ! Il n'y a pas un photographe de presse qui n'aurait cherché à « chiper » sur un même cliché — c'est comme cela que l'on dit, n'est-ce pas ? — la double Caroline : la mienne et celle du portrait.

— Mais les deux étaient à vous !

— Je sais... C'est encore heureux que j'aie gardé la « vraie » ! Mais, je peux bien l'avouer à vous qui avez été l'épouse de celui qui a fait sa doublure — enfin, celle du portrait ! —, j'aimais beaucoup aussi la Caroline peinte ! Si vous saviez à quel point elle me manque dans mon cabinet de travail ! Face à mon bureau, il n'y a plus que le grand vide ! C'est qu'il tenait rudement bien sa place, le portrait ! À chaque fois que je relevais la tête de toutes mes paperasses, je le voyais et j'avais l'impression que, du haut de son cadre, Caroline éprouvait un réel plaisir à me voir travailler. C'était un peu comme si son décolleté avantageux me toisait... Je vais même vous confier quelque chose que je n'ai jamais osé dire à ma femme qui m'aurait ri au nez ou qui aurait cru que je devenais fou : je parlais souvent à ce portrait ! Je lui racontais tout ce que j'avais sur le cœur... Ce n'était pas à l'épouse que je m'adressais mais à la confidente qui savait rester muette pour garder beaucoup de secrets entre elle et moi... Madame Wyra, je vous en supplie : venez à mon aide !

— Mais que puis-je faire, cher monsieur ?

— Je ne suis pas venu du tout ici pour vous ennuyer au sujet des indemnités que les assureurs doivent nous verser : ce n'est pas ça qui modifierait notre train de vie et, aussi bien Caroline que moi, nous n'avons nul besoin de cet argent ! Ce qu'il nous faut, c'est qu'on nous rende un portrait qui soit exactement la réplique de celui qui a brûlé.

— Ce que vous demandez là n'est pas possible, monsieur Martigué ! Le seul qui pourrait refaire ce portrait serait Serge... Malheureusement, il n'est plus là !

— Et vous ?

— Moi ? Mais, je ne sais pas peindre ! Je n'ai même jamais tenu un pinceau de ma vie !

— Pourtant, je croyais que les femmes des peintres étaient un peu comme certaines épouses d'écrivains qui continuent à publier des livres sous le nom de leurs maris quand ceux-ci sont morts depuis longtemps !

— Ces femmes-là trouvent ce qu'on appelle des « nègres » qui noircissent du papier, à la place du disparu, en essayant d'imiter tant bien que mal sa manière d'écrire... Mais ce n'est jamais bien fameux ! Ça sent le plagiat et c'est surtout une véritable escroquerie vis-à-vis du lecteur !

— Et ne croyez-vous pas — vous qui avez dû connaître beaucoup de peintres, amis de votre mari — que vous pourriez trouver parmi eux un « nègre » en peinture ? Peut-être arriverait-il à faire quelque chose de pas trop mal si vous l'aidiez en lui prêtant l'esquisse que vous m'avez dit avoir retrouvée dans l'atelier de votre mari et qui vous a donné l'idée de vous adresser à nous pour obtenir le portrait ?

— Jamais je ne me prêterai à une ignominie pareille !

— Même si je payais un très gros prix que vous pourriez partager avec cet artiste de remplacement ? Vous sentez que je suis prêt à tous les sacrifices !

— Ce serait une folie inutile : personne ne pourrait copier Serge ! Et franchement, êtes-vous bien persuadé que M^{me} Martigué tienne tant que cela à ce que l'on refasse son portrait ? Il m'a même semblé comprendre qu'elle ne l'aimait pas tellement et que, si elle a accepté de poser pendant quatre longs mois, ce fut surtout pour vous faire plaisir... C'est vous seul, monsieur Martigué, qui vouliez ce portrait dans votre cabinet de travail et nullement Caroline qui m'a confié qu'elle hésitait parfois à rentrer dans cette pièce pour ne pas se voir en peinture !

— Elle vous a dit ça ?

— Je sais qu'en vous racontant cet aveu, je vous fais sans doute un peu de peine mais je préfère être très franche avec vous pour que vous compreniez une fois pour toutes qu'à aucun prix il ne faut faire une copie de ce portrait !

— Mais qu'est-ce que je vais mettre à sa place ? Si vous voyiez le trou sinistre que ça fait dans mon bureau ! Ça me flanque le cafard ! C'est à un tel point que, depuis que j'ai appris l'incendie, je n'ai jamais pu y retourner travailler !

— Ne vous reste-t-il pas le boudoir de Caroline, qui se

trouve de l'autre côté du salon, et où vous auriez l'avantage d'avoir le modèle vivant devant vous... Je suis sûre que sa présence effective vous stimulerait davantage et que vous y travailleriez encore mieux !

— Ne croyez pas cela ! J'aime Caroline mais elle parle trop alors que sur le portrait elle présentait l'immense avantage de se taire ! Moi, j'ai besoin de silence quand je prépare mes coups... Que vais-je devenir ?

— Vous allez continuer à gâter Caroline qui, elle aussi, vous adore... Pourquoi, par exemple, puisqu'elle possède un magnifique solitaire noir, ne lui en offririez-vous pas un autre qui serait jaune ? Ce qui lui permettrait, pour mettre en valeur ce nouveau joyau, de porter cette fois une robe longue noire qui aurait la même ligne que la jaune du portrait... Ça créerait exactement le contraste inverse de celui qu'avait voulu Serge sur son portrait, tout en conservant quand même cet alliage de noir et de jaune qui convient tellement bien à son type de femme ! Alors, à ce moment-là seulement, vous pourriez vous adresser à un autre peintre qui ferait un nouveau portrait de votre femme ne copiant pas servilement celui qu'avait peint Serge.

— Vous me donnez là une idée formidable ! D'autant plus que je sais que Caroline a déjà beaucoup de bijoux mais pas de diamant jaune... Seulement voilà : est-ce que ça existe ? J'ai vu des diamants bleus... mais jaunes ?

— Un homme de votre envergure ne parviendrait pas à trouver ce qu'il veut ?

— Vous avez raison : rien ne résiste au père Martigué ! Et, en y mettant le prix, ça doit pouvoir se dénicher quelque part...

— Ce n'est pas à vous que j'apprendrai qu'avec beaucoup d'argent, tout se trouve !... Tout à l'exception cependant du talent d'un artiste qui, lui, n'aurait jamais admis d'être plagié !

— Pardonnez-moi si je vous ai parlé de ça, madame Wyr... Mais, que voulez-vous, j'aime tellement Caroline !

— En lui faisant ce cadeau, vous allez le lui prouver une fois de plus.

— Et vous pouvez me croire : tout en ne m'étant pas tellement bien entendu avec votre mari, à l'époque où je lui ai commandé le portrait — il prétendait que je l'ennuyais avec tous les coups de téléphone que je lui passais précisément pour savoir où il en était de son travail ! —, j'ai quand même fini par l'apprécier en découvrant, à force de contempler son œuvre dans mon bureau, l'habileté avec laquelle il s'y est pris pour rendre Caroline aussi

ressemblante ! C'est vous qui avez raison, madame : dans sa spécialité — le portrait — Serge Wyra avait du talent.

— Merci pour lui ! Et moi, me permettez-vous de vous dire, à mon tour, ce que je pense de vous ?

— Ne vous gênez surtout pas ! J'aime la franchise.

— Apprenez donc qu'en dépit de toutes les âneries que vous m'avez dites, aussi bien quand nous avons fait connaissance à Neuilly qu'ici aujourd'hui, je vous tiens, monsieur Martigué, pour un très brave homme...

— Venant d'une dame telle que vous, ça me fait plaisir ! Je vous promets une chose : dès que j'aurai le diamant jaune, je viendrai vous le montrer en priorité pour vous demander votre avis et ce ne sera qu'ensuite que je l'offrirai à Caroline.

— Vous faites confiance à ce point à mon jugement ? Vous avez tort ! Je me sens beaucoup moins experte en bijoux que connaisseuse pour juger de la qualité des œuvres de mon mari !

— Cela m'étonnerait ! Madame Wyra, ce n'est pas parce que je vous vois pour la seconde fois de ma vie que je ne me fais pas une opinion sur votre compte... Vous savez beaucoup plus de choses que vous ne voulez en avoir l'air... Et je trouve ça épatant ! Pour le diamant jaune aussi, vous avez raison : ce sera une surprise qui fera infiniment plus de plaisir à Caroline qu'un deuxième portrait !

Après le départ du gros homme, Christiane eut tout le loisir de mesurer la différence de mentalité existant entre ce ferrailleur enrichi et l'électricien prêt à faire n'importe quoi pour devenir, lui-même, riche à son tour ! Il est vrai aussi qu'au temps où il débutait, un Léon Martigué n'avait pas dû faire de cadeaux ! Au fond, il n'y avait que Serge qui avait fini comme il avait commencé : sans un sou...

Trois nouveaux mois passèrent au bout desquels l'origine de l'incendie fut définitivement attribuée à un malheureux hasard et toutes les indemnités payées par les assurances aux propriétaires des portraits. Puis, ce fut le silence sur ce qu'on avait appelé à un moment *l'affaire Serge Wyra*... Trois mois qui n'empêchèrent pas le médecin ami, Jean Perrey, de venir chaque semaine rendre sa petite visite à Christiane entre deux consultations. Un soir — c'était pendant l'une de ces fins d'après-midi d'hiver où la nuit vient trop vite — il s'attarda, prolongeant la visite comme s'il éprouvait le besoin impérieux de parler plus longuement du disparu avec sa veuve. Tous les souvenirs

d'années de jeunesse vécues avec Serge y passèrent, ceux que le peintre avait déjà racontés à Christiane et quelques autres dont il ne lui avait jamais parlé. Automatiquement, parmi ces souvenirs revint le nom de *Lulu*, le premier modèle...

— Depuis la visite qu'elle m'a faite, remarqua Christiane, pour me faire croire qu'elle avait un fils de Serge, je n'ai plus jamais eu de ses nouvelles !

— Cela ne m'étonne pas, répondit le médecin.

— C'est quand même curieux qu'elle n'ait pas réapparu le jour où elle a entendu parler par les journaux ou par la télévision de mon projet d'exposition... N'était-ce pas pour elle une occasion inespérée de se rappeler à mon bon souvenir ? Il est vrai qu'elle ne possédait que l'une des esquisses de son portrait — j'en ai d'ailleurs trouvé une quantité d'autres dans un carton de l'atelier. Il y en avait même trop ! — mais pas le véritable portrait ! Et cependant, vous ne vous douteriez jamais, cher Jean, que, malgré la déplorable impression que m'avait laissée la visite de cette ignoble femme, je me suis donné un mal fou et j'ai tout mis en œuvre — dès que j'ai commencé à m'occuper de rassembler les cent toiles qu'il me fallait — pour tenter de retrouver le ou la propriétaire de ce portrait qui présentait l'intérêt d'être sans doute l'un des tout premiers peints par Serge ! J'ai eu beau faire passer des annonces de recherche dans les journaux spécialisés, aller trouver tous les marchands possibles y compris ceux que Serge n'appréciait guère, rien n'y a fait ! Je n'ai reçu aucune réponse ni trouvé la moindre indication sur l'endroit où pouvait se cacher le portrait de cette *Lulu* !

— Je sais où il est...

— Vous, Jean ! Pourquoi ne me l'avoir pas dit ?

— D'abord, parce que vous ne m'en avez jamais parlé, m'ayant expliqué une fois pour toutes que les seuls portraits vous intéressant pour votre exposition étaient ceux que Serge avait peints depuis la date de votre mariage.

— C'est exact : les autres femmes qui lui avaient servi de modèles, avant qu'il ne me rencontre, ne me concernaient pas !

— Pourtant, n'aviez-vous pas inclus dans cette exposition celui de cette Raymonde qui vous avait précisément fait rencontrer Serge ?

— C'est justement parce que je voulais m'acquitter vis-à-vis d'elle de cette dette de reconnaissance que j'ai tenu à lui rendre hommage en joignant son portrait à ceux que j'avais choisis...

— Et il a brûlé comme les autres !

— Vous pensez que Raymonde m'en veut ? Elle a touché une telle indemnité !

— Elle vous en veut sûrement car elle était très fière de son portrait !

— Je ne vous dirais pas que ce que vous me dites là me comble d'aise mais ça ne me déplaît pas... Revenons au portrait de *Lulu* : où est-il ?

— Il était chez moi jusqu'à ce matin.

— Chez vous ?

— Mais il n'y est plus ! Il attend maintenant dans votre vestibule, sans que vous vous en doutiez puisque vous avez la manie de rester toujours confinée dans ce boudoir... Oui, avant de venir vous rendre visite aujourd'hui, j'ai décidé de vous l'apporter pour vous l'offrir, pensant que cela vous ferait plaisir.

— Jean, vous êtes un ami prodigieux ! Vite, allez le chercher...

Il revint portant le portrait qui n'était pas encadré, ainsi que l'esquisse que *Lulu* était venue présenter à Christiane.

— J'ai acheté le tout ! dit-il en souriant. Avec une fille ayant la mentalité de *Lulu*, mieux valait agir ainsi.

— Elle possédait donc aussi le portrait alors qu'elle a eu le toupet de me dire que Serge l'avait vendu, dès qu'il l'avait terminé, parce qu'à cette époque de ses débuts il avait de pressants besoins d'argent !

— Elle vous a menti comme pour le reste : l'histoire de l'enfant... Je vous ai certifié que celui-ci ne pouvait pas être le fils de Serge et savez-vous pourquoi ? Moi aussi, Christiane, je vous ai menti, je l'avoue, en vous laissant croire pendant des années qu'il n'y avait aucune raison pour qu'un gaillard bâti comme Serge ne puisse pas vous faire d'enfant... Si j'ai agi ainsi, c'est parce que je n'ai pas voulu qu'il y ait la moindre ombre de tristesse sur votre bonheur : j'étais le plus vieux camarade de Serge et j'estimais qu'il avait trouvé en vous l'épouse idéale... Mais la vérité est que je savais, depuis qu'il m'en avait parlé alors qu'il était encore tout jeune — précisément à l'époque de *Lulu* ! —, que, tout en étant parfaitement constitué au point de vue physiologique, il ne pourrait jamais procréer... C'était chez lui une véritable hantise, une plaie très secrète qu'il a cachée à tout le monde sauf à moi et qui a fini par le pousser jusqu'à affirmer

que les enfants ne l'intéressaient pas ! Ne croyant qu'à moitié ce qu'il m'avait confié alors, je l'ai amené chez un très grand spécialiste de mes amis qui l'a examiné après lui avoir fait subir tous les tests... Eh bien, c'était vrai ! Serge pouvait très bien faire l'amour mais sans féconder. C'était lui qui était stérile, Christiane, et pas vous comme vous l'avez toujours cru ! Vous m'en voulez, n'est-ce pas, de ne pas vous avoir dit toute la vérité à ce sujet ? Mais je le sentais tellement amoureux de vous et vous de lui quand il vous a présentée à moi ! Que pouvais-je faire sinon me taire ? Ce handicap, si j'ose dire, ne vous empêcherait pas d'être passionnément l'un à l'autre... Alors !

— Alors, Jean... En agissant ainsi vous m'avez prouvé que vous étiez un immense ami qui me laissait croire que Serge possédait toutes ses capacités créatrices ! Mais, quand même, voilà encore une de mes illusions sur l'homme que j'ai adoré qui s'en va...

— Vous comprenez maintenant pourquoi je savais que la *Lulu* n'était venue vous raconter cette histoire, quelques jours seulement après le décès de Serge, que pour vous soutirer de l'argent ? J'étais d'autant plus au courant que je me souviens très bien que, quand elle a été enceinte, elle est venue me trouver, puisque j'étais aussi bien un ami de Serge que d'elle et de toute la bande de jeunes que nous constituions, pour me supplier de la faire avorter. Et, comme j'ai refusé, elle m'a avoué : *Le pire, c'est que je suis incapable de savoir de qui il est, ce même !* Je lui ai alors répondu : *C'est normal, Lulu : tu as couché avec tout le monde ! C'est pour cela d'ailleurs que Serge t'a laissé tomber.* Car, contrairement à ce qu'elle vous a dit, il a cessé toutes relations physiques avec elle bien avant qu'elle ne soit enceinte et, de toute façon — vous savez pourquoi —, l'enfant n'aurait pas pu être de lui ! Mais Serge avait bon cœur... Quand je lui ai annoncé ce qui arrivait à *Lulu*, il l'a fait venir dans le petit atelier où il travaillait alors et il lui a dit devant moi qui en fus le témoin : *Tiens... Je te fais cadeau de cette esquisse, que tu pourras garder en souvenir de notre amitié de jeunesse, et de ton portrait que je te donne aussi pour que tu puisses le vendre le jour où je deviendrai célèbre ! Parce que, tu entends, Lulu, je suis bien décidé à l'être ! Et ce jour-là, mes toiles seront très chères... L'esquisse ne vaudra jamais grand-chose mais le portrait risque de te rapporter pas mal d'argent. Regarde ce que je viens d'écrire avec mon pinceau au dos de la toile... « Pour Lulu et pour son futur gosse auxquels, j'espère, ce portrait portera bonheur ! »*

Le médecin retourna le portrait en montrant l'étrange dédicace faite au pinceau par Serge :

— Voyez... C'est pourquoi ce portrait est peut-être, après le vôtre, celui qui a le plus de valeur dans toute l'œuvre de Serge Wyrä !

C'est pourquoi aussi *Lulu* a pris bien soin de ne pas vous en parler ! Souvenez-vous des derniers mots qu'elle vous a dits il y a six mois, avant de sortir de ce boudoir, et que vous-même m'avez relatés par la suite : *Maintenant que Serge est mort, sa cote risque de monter... C'est pourquoi j'ai tout intérêt à attendre...* Elle disait cela en parlant de l'esquisse qu'elle remportait mais, en réalité, elle ne pensait qu'au portrait agrémenté de la dédicace ! Vous pensez au scandale qu'elle n'aurait pas manqué de faire au moment où vous avez commencé à annoncer l'exposition posthume ! Il fallait absolument éviter un pareil incident qui aurait risqué de ternir le souvenir de Serge en laissant croire, à cause des mots qu'il n'avait écrits au verso que par gentillesse, qu'il était effectivement le père de ce garçon âgé maintenant de trente-deux ans ! Et vous vous rendez compte à quel point cette fausse nouvelle aurait rejailli sur vous, l'épouse irréprochable ? C'est la raison pour laquelle, sans vous en parler et aussitôt après que vous m'avez téléphoné pour me demander de venir de toute urgence — ceci à seule fin de me raconter la visite que *Lulu* venait de vous faire —, pressentant qu'il fallait agir vite, moi aussi j'ai remué ciel et terre pour retrouver cette *Lulu* et son fils dans l'appartement de Belleville où elle vous avait dit qu'ils habitaient... Et cela, c'était vrai : je les ai vus tous les deux ainsi que le portrait qui, posé à même le sol, était caché contre le mur derrière une commode et qu'ils n'ont fini par m'exhiber que lorsque j'ai commencé à me montrer acquéreur éventuel. Ce fut une discussion épique que je n'ai pas à vous raconter mais que je n'oublierai jamais !

Et, pendant un long moment, le médecin demeura silencieux comme s'il revoyait la scène qu'il avait vécue...

— Mais c'est *le toubib* ! s'était écrié l'ancien modèle en le voyant entrer dans ce domicile perché à un sixième étage, qu'elle avait comparé chez Christiane à un « nid d'amoureux » mais qui ressemblait plutôt à un invraisemblable capharnaüm où des meubles branlants s'entassaient, voisinant avec des valises et de vieilles malles à demi ouvertes bourrées de vêtements usagés et de chiffons de toutes sortes. On aurait dit l'ancre d'un brocanteur.

— Alors, *toubib*, avait repris *Lulu*, qu'est-ce que tu deviens ? Sais-tu que tu n'as pas tellement changé et que tu tiens rudement bien le coup ! Ce n'est pas comme moi, hélas ! Tu me reconnais quand même ?

— Qui, de tous ceux qui t'ont connue à Montparnasse il y a trente ans, pourrait t'oublier ? Mais tu ne m'as pas présenté à monsieur ?

— Figure-toi que ce « monsieur », comme tu le dis, c'est mon fils, Achille Boizard, que tu as tâté, sans prévoir que tu le verrais enfin au grand jour, alors qu'il était encore bien à l'abri dans mon ventre... Tu te souviens, *toubib* ?

— Comme si c'était hier... Tu voulais même le faire passer ! Avoue aujourd'hui que tu aurais eu tort : un gaillard pareil ! Bonjour, Achille... Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?

— Fonctionnaire, répondit le gaillard d'une voix traînante et sans grand enthousiasme.

— C'est très bien cela et c'est une garantie pour l'avenir... Ça vous plaît ?

— Si l'on veut... L'avantage, c'est que j'ai un poste pépère où je fais à peu près ce que je veux...

— *Toubib*, reprit *Lulu*, je sais qui t'a envoyé chez moi : c'est la veuve de Serge.

— Pas du tout !

— Tu la connais, évidemment ?

— Oui.

— Quelle poseuse ! Elle ne se prend pas pour n'importe qui, la *Madame Wyr* ! Moi, ça me fait bien rigoler quand on a connu Serge comme moi ! Elle a fait une de ces têtes, la gonze, quand je lui ai expliqué que j'ai été la première à vivre avec son homme à l'époque où il était d'une beauté !

— Tu ne lui as pas dit que cela, *Lulu* ! Tu lui as parlé aussi d'Achille, en prétendant qu'il était l'enfant de Serge alors que tu sais très bien que ce n'est pas vrai ! Toi-même, quand tu étais venue me trouver pour que je te fasse avorter, tu m'as avoué que ce qui t'ennuyait le plus, c'est que tu ne savais pas exactement qui était le père ! J'espère, Achille, que ça ne vous gêne pas que je remette ainsi les choses au point mais, à trente ans passés, on peut tout entendre et tout comprendre... D'ailleurs, votre mère a dû vous tenir parfaitement au courant des conditions de votre naissance et elle a bien fait ! Il n'y a pas de déshonneur et même une certaine fierté à être l'enfant d'une mère célibataire qui a réussi à vous élever toute seule. C'est le médecin qui vous le dit... J'ajouterai même que, pour elle, c'est une sorte de brevet d'amour qu'elle a gagné à votre égard.

— Pas la peine de m'expliquer tout ça, docteur ! Ma mère ne m'a rien caché.

— J'espère au moins qu'elle n'a pas essayé de vous mettre

en tête l'idée que vous étiez l'enfant de Serge Wyra ?

— Je peux être aussi bien son fils que celui d'un autre !

— Je ne suis pas mécontent que vous admettiez déjà cette alternative mais je suis mieux placé que quiconque pour vous certifier que vous n'avez aucune parenté avec Serge Wyra ! Et sachez une fois pour toutes que, si *Lulu* ou vous-même vous mêliez de chercher des histoires à sa veuve légale pour lui extorquer de l'argent, je me présenterai contre vous comme témoin ayant la preuve irréfutable que Serge Wyra n'a pas pu être votre père.

— Quelle preuve ? demanda *Lulu*, mauvaise.

— Ça ne te regarde pas pour le moment... Maintenant, mes bons amis, vous devez vous douter que, si je me suis donné la peine de gravir vos six étages, ce n'est pas uniquement pour avoir le plaisir de faire un brin de causette avec vous mais plutôt pour parler affaires... Tu as certainement appris, *Lulu*, par les journaux ou autres, qu'une exposition très importante des portraits peints par Serge allait être organisée prochainement en son souvenir ?

— Je sais cela, en effet...

— Et tu t'es dit : *Chic ! Ça va être l'occasion unique de vendre à bon prix mon portrait dont il m'a fait cadeau*. Pas vrai ?

— Tu n'es pas bête, *toubib* ! Il y a un peu de cela...

— C'est bien pourquoi je suis ici... Puisque tu l'as toujours, ce portrait, où est-il ?

— Planqué dans une bonne cachette... Dame ! Ça va peut-être finir par valoir quelque chose, du *Serge Wyra* ! Alors, mieux valait prendre mes précautions...

— Ne me raconte pas d'histoires ! Je suis sûr que ton portrait est ici, dans ce bric-à-brac et je suis là pour te l'acheter.

— Toi, tu viens de la part de la veuve qui n'a pas voulu se montrer et qui m'avait déjà offert de me donner du fric pour l'esquisse.

— Je me fiche de la veuve ! Je viens pour moi... Serge était mon plus grand ami et, aussi incroyable que cela puisse te paraître, je n'ai aucune toile de lui ! C'est pour cela que j'ai songé à ton portrait... J'ai pensé que ce serait très normal que cette *Lulu*, qui avait été notre copine à tous quand nous étions jeunes, se retrouve en portrait au moins chez un vieux copain plutôt que d'aller moisir chez un vague collectionneur ou chez un bourgeois qui, ni l'un ni l'autre, ne l'ont connue au temps de ses vingt-deux ans ! Ce que tu pouvais être

bandante à l'époque !

— Tu te souviens ?

— Et comment ! Il s'en est fallu d'un cheveu pour que, moi aussi, je ne te saute dessus !

— Tu entends ça, Achille ? Je t'ai dit qu'à cette époque tout Paris me courait après...

— Ah ! ça, Achille... Je vous garantis que vous pouvez être fier d'être le fils d'une femme qui a connu un pareil succès ! Seulement voilà : elle en a eu trop ! C'est ce qui l'a perdue...

— C'est vrai ce qu'il te dit, fiston ! En ce moment tu serais peut-être le fils d'un milliardaire !

— Mais, comme ce n'est pas le cas, reprit le médecin, parlons chiffres : combien veux-tu, *Lulu*, pour le portrait ?

— Le plus possible ! Achille et moi, on a des envies qu'on ne peut pas satisfaire, faute d'oseille...

— Que dirais-tu de vingt mille ?

— Deux millions de centimes, le premier portrait peint par Serge Wyras ? Ça vaut beaucoup plus !

— C'est peut-être son premier, *Lulu*, mais pas son meilleur ! Après, il a eu le temps d'apprendre son métier et de faire mieux ! Je t'offre dix mille de plus : ça t'en fera trente et c'est très bien payé !

— Achille et moi, on en veut cinquante ! Pas vrai, Achille ?

Le fils ne répondit pas, craignant que les exigences de sa mère ne fassent loucher l'affaire...

— Maintenant c'est mon dernier prix, dit le médecin. Quarante mille et on n'en parle plus !

— Enlevé ! répondit *Lulu*, rayonnante.

— Voici la somme, continua Perrey, sortant les billets d'une poche intérieure de son veston avant de présenter la liasse sous le nez de *Lulu* épanouie en ajoutant :

— Ça sent bon, hein ? Maintenant, apporte-moi le portrait et l'esquisse : pour ce prix-là, je veux les deux !

— Il n'y aurait pas un petit supplément pour l'esquisse ? demanda *Lulu*.

— Rien du tout ! J'attends.

Aidée d'Achille, *Lulu* avança d'abord la commode pour

dégager le portrait, puis elle se dirigea vers l'une des malles où le carton contenant l'esquisse se trouvait caché sous de vieux oripeaux.

— Voilà, *toubib* ! Tu as le tout... C'est égal ! Ça va me faire de la peine de me voir partir ainsi...

— N'exagère quand même pas ! Pour ce que tu devais te regarder derrière cette commode et au fond de cette malle, il vaut mieux que tu sois chez moi au grand jour...

— Où vas-tu m'accrocher ?

— Je ne sais pas encore... Il faut d'abord que je trouve un cadre pour le portrait... Peut-être dans ma chambre ?

— J'aimerais bien, *toubib* ! Ce serait la première fois qu'on coucherait ensemble... Et l'esquisse, qu'est-ce que tu vas en faire ?

— Je ne sais pas non plus... Elle ne ferait peut-être pas mal, à condition de la mettre sous verre, dans mon salon d'attente : en la regardant, les clients patienteraient...

— Tu as beaucoup de malades ?

— Il y aura toujours des malades...

— Déjà quand tu préparais ton internat, tu étais de la graine de médecin qui promettait... Qu'est-ce que tu as pu nous donner à toute la bande, comme consultations gratuites ! Ce n'est pas nous qui t'aurions fait faire fortune ni offert les moyens de payer quatre millions de centimes un portrait d'un peintre qui n'a pris de la valeur qu'après sa mort ! Dis-moi : est-ce que mon portrait ira, lui aussi, à l'exposition prévue ?

— Certainement pas ! Avec la bonne petite gueule que tu as là-dessus, il ferait tout éclater et les autres bonnes femmes exposées en deviendraient vertes de rage ! Non, je vais le conserver égoïstement dans ma chambre pour moi tout seul...

— Tu n'es donc pas marié ?

— Je reste vieux garçon...

— Mais alors, *toubib*, ce que tu viens de dire avant... que tu voulais me garder dans ta chambre, ça indiquerait que tu m'aimes quand même un peu ?

— Oui, *Lulu*... À bientôt ! Au revoir, Achille... Et ne dépensez pas le pognon trop vite ! Gardez une petite réserve : un jour, ça peut servir...

— Ça nous regarde ! cria *Lulu* du haut de son sixième au

moment où il commençait à descendre l'escalier en emportant ses deux acquisitions. (Et sa voix reprit, descendant dans la cage de l'escalier et déjà lointaine :) Bonne chance quand même, *toubib* !

— Eh bien, Jean, dit Christiane. On est rêveur ?

— Excusez-moi : c'est la joie de pouvoir vous offrir non seulement l'esquisse mais surtout le portrait, que vous n'aviez évidemment jamais vu ?

— Jamais ! Je le trouve étonnant... Depuis, bien sûr, Serge a fait beaucoup mieux mais, quand même, quel coup de pinceau il avait déjà !

— Il faut reconnaître que le modèle se prêtait admirablement à ce genre de portrait... Un Lautrec aurait sans doute aimé une *Lulu*... Sacrée fille !

— Finalement son portrait a eu de la chance d'échapper au désastre du musée ! Imaginez que, le jour où elle est venue me rendre visite, elle me l'ait apporté... Je le lui aurais certainement acheté et, après l'avoir fait encadrer, je l'aurais joint aux cent autres en faisant bien spécifier dans le catalogue qu'il n'était en supplément dans cette exposition que pour montrer le premier portrait de femme fait par Serge alors qu'il n'avait que vingt ans... Portrait que l'on aurait très bien pu présenter, lui, à part sur un chevalet comme me l'avait suggéré l'électricien pour d'autres qui ne méritaient pas une telle exception : *Lulu* serait devenue l'énorme succès de curiosité !

— Vous n'y songez pas ! Avec l'inscription écrite au dos de la toile par Serge ? C'eût été plutôt un sujet de scandale...

— Vous avez raison : j'oubliais cette maudite dédicace !

— C'est d'ailleurs pourquoi, tout en étant bien décidé à vous faire cadeau de ce portrait et de l'esquisse, j'ai préféré attendre que le temps de l'exposition soit passé pour que, dans votre désir de faire les choses au mieux, vous ne vous laissiez pas tenter par l'envie de montrer au public un portrait « sensationnel » capable de l'attirer.

— Une fois de plus, Jean, je vous remercie... Vous me permettez de vous embrasser pour votre geste et en souvenir de « notre » Serge ? Je crois bien que nous ne l'avons jamais fait, vous et moi ?

— Si, Christiane, une fois déjà : le jour de votre mariage, à la mairie du XVI^e, après que nous eûmes signé tous les quatre le registre.

— Tous les quatre ?

— Mais oui : les deux mariés et les deux témoins... Vous oubliez votre chère tante ! Elle, ce n'est pas moi qui l'ai embrassée, mais Serge...

— Il a eu du mérite !

— Qu'est-elle devenue ?

— Morte ! Savez-vous à qui elle a légué sa fortune qui était considérable ?

— À vous, j'espère !

— Elle me détestait et me pardonnait encore moins ce qu'elle appelait mon « union avec un rapin » ! Non... Elle a tout laissé à la fondation qui s'occupe du cimetière des chiens !

— Étonnante idée prouvant qu'elle avait quand même du cœur, à sa façon... Au revoir, Christiane... Je reviendrai vous dire un petit bonjour la semaine prochaine et, pour vous faire patienter en bonne compagnie, je vous laisse avec *Lulu*...

Immédiatement après son départ, Christiane sonna Fatima à qui elle dit :

— Je ne sais pas si les radiateurs fonctionnent très bien mais je trouve qu'on gèle ce soir dans cet appartement... Allumez donc le feu dans la grande cheminée du salon où il y a toujours des bûches en attente et que j'ai tort de ne jamais utiliser. Pour une fois, elles vont servir...

Dès que le feu commença à ronronner dans le salon, la Portugaise vint l'annoncer.

— C'est bien, Fatima. Maintenant, vous pouvez partir. Je n'ai plus besoin de vous.

— Madame ne dînera pas ?

— Je n'ai pas faim. Bonsoir. À demain.

Quand elle se sut seule dans l'appartement, Christiane quitta le boudoir pour aller dans le salon en y emportant le portrait et l'esquisse de *Lulu*. Elle n'alluma pas l'électricité, préférant se contenter de la seule lumière magique des flammes qui provenait du foyer. Et elle lança dans celui-ci l'esquisse qui, en flambant, ranima encore l'intensité du feu. Puis, ce fut au tour de la toile d'aller alimenter les flammes... Pendant que, debout devant la cheminée, elle regardait *Lulu* brûler, le visage de la veuve prit une expression d'intense satisfaction et sa bouche crispée s'entrouvrit pour dire à haute voix

dans une sorte de sifflement rauque :

— Enfin ! J'en vois une qui brûle alors que cette joie ne m'a pas été accordée à l'incendie du musée ! Et c'est très juste que ce soit toi, immonde *Lulu*, qui m'apportes un pareil plaisir ! N'as-tu pas été la première de toutes à coucher avec Serge et ceci pendant une année ? C'est toi, son *premier* modèle, qui as donné l'exemple à tous les autres... Ce brave docteur ne mesurera jamais la valeur du cadeau qu'il a pu me faire en t'amenant chez moi ! Comme tu brûles bien, *Lulu* ! Il est vrai que tu étais une femme incandescente...

Quand il ne resta plus rien du portrait, elle marmonna en rejoignant le boudoir :

— Adieu, *Lulu* !

Et là, debout également face à son propre portrait, accroché au mur, elle le regarda longuement en silence tout en pensant : « Oui, mon amour, je ne regrette rien de ce que j'ai fait puisque je t'ai récupéré pour moi seule ! Tu es là, sur mon portrait, grâce à ta belle signature, *Serge Wyra*, que j'aime tant ! Tout ce que tu m'as fait alors que nous vivions l'un près de l'autre : tes coucheries, ton incapacité de me faire un enfant, la dilapidation des sommes que t'ont rapportées tes portraits et que tu as jetées sur des tapis verts — parce que cela aussi je l'ai appris, il y a quelques jours à peine, par l'un de tes autres amis rencontré par hasard... Il m'a révélé que tu étais un joueur effréné passant ses après-midi entiers dans des cercles alors que moi je te croyais en train de travailler dans ton atelier ! — tout cela : le jeu, les femmes, ta stérilité, je te le pardonne parce que je ne cesserai jamais de t'adorer... Que c'est étrange, chéri ! Toi aussi, selon ta dernière volonté, tu t'es évaporé en fumée et en cendres d'un four crématoire, comme tous tes beaux modèles qui ont brûlé ! Heureusement que mon portrait est là toujours intact ! Le seul — je le sais — que tu aies réellement peint avec tout ton amour... Je sens également que tu es très satisfait de la façon dont je m'y suis prise, non seulement pour réhabiliter ta mémoire vis-à-vis de tes détracteurs, mais aussi pour revaloriser ta cote tout en assouvissant ma légitime vengeance... Sais-tu ce que je ferai dès demain ? Je retrouverai dans un placard cette robe gris perle que toi-même m'avais demandé de toujours conserver, en souvenir de la naissance de notre amour, le soir où nous avons dîné dans le bistrot d'Arsène... Je la remettrai — ma taille n'a pas tellement changé puisque, contrairement à toutes les autres qui t'ont servi de modèles, j'ai réussi à rester exactement celle que tu as peinte ! — et je reviendrai, comme tous les soirs depuis le jour de ta mort, dans ce boudoir où je me recueillerai devant mon portrait. Lui et moi, nous nous regarderons avec complaisance parce

que nous savons bien que « *nous* » sommes la plus belle... »

Fin